

“UNE ODYSSEE POÉTIQUE ET TRAGIQUE”
AVOIR ALIRE



LA VINGT-CINQUIÈME HEURE DISTRIBUTION PRÉSENTE

PARIS STALINGRAD

UN FILM DE HIND MEDDEB - CO-RÉALISÉ AVEC THIM NACCACHE

LA VINGT-CINQUIÈME HEURE DISTRIBUTION PRÉSENTE UN FILM DE HIND MEDDEB CO-RÉALISÉ AVEC THIM NACCACHE AVEC L'AM T. NAGAWO SOULEYMANE MOHAMAD VALERIE OSOUF ADAM MISSCALL GALAXY MOHAMMAD AGATHIE NADIM JOHAN CORCERON PRODUCTRICE SYLVIE BRETET COPRODUCTEUR ABEL NAHMAS IMAGE HIND MEDDEB THIM NACCACHE MONTAGE SOPHIE POULEAU MONTAGE SON ET MIXAGE DAMIEN TRONCHOT BRUTAGE ANDRÉ FÉVRE ETALONNAGE CHRISTOPHE FEYNAUD MOYENS DE POST-PRODUCTION SEPIA BLACK MILK MUSIC MUSIQUE « YA NAS » BACHAR MAR-KHALIFE



LE 26 MAI 2021 AU CINÉMA



ANGOA PROCIREP AFACOA Scam* hasta! MEDIAPART GrandEst * Ile-de-France sillage ECHO FILMS

Presse : Anne-Lise Kontz
anne-lise@stray-dogs.com / 07 69 08 25 80

Sortie le 26 mai 2021

Distribution



La Vingt-Cinquième Heure

contact@25heure.com

07 60 38 89 64

Presse



Stray Dogs

Anne-Lise Kontz

anne-lise@stray-dogs.com

07 69 08 25 80

SOMMAIRE

Bimestriels, mensuels & leurs sites web

Alternatives humanitaires.fr	annonce sortie	2 mai
Antidote.fr	annonce sortie	25 mai
ATD Quart Monde	critique positive	16 mai
Basta Mag.fr	ITW Hind	26 mai
Jeune cinéma.fr	critique positive + visuels	26 mai
Néon.fr	ITW Hind	25 mai
Positif	critique positive	juin
Première	critique positive	juin
Première.fr	annonce sortie	25 mai
Première.fr	critique positive	20 mai
Témoignage Chrétien	critique positive	26 mai
Zibeline	critique positive	26 mai

Bimensuels, hebdomadaires & leurs sites web

Croix Hebdo	portrait Souleymane	25 mai
Lien social	critique positive	11 mai
Madame Figaro.fr	annonce sortie	18 mai
Rolling Stone.fr	annonce sortie	26 mai
Télérama	critique positive	26 mai

Quotidiens & leurs sites web

Est Républicain (L')	ITW Souleymane	15 juin
Libération	critique positive	26 mai
Le Monde	courte critique positive	26 mai
Ouest France	courte critique positive	26 mai

Télés & leurs sites web

Ciné + <i>Par ici les sorties</i>	Annonce sortie	25 mai
France 24 <i>Culture</i>	ITW Hind	4 juin
France 24 <i>L'invité du jour</i>	ITW Hind	21 mai
TV5 Monde <i>L'invité</i>	ITW Hind	18 mai
TV5 Monde <i>Maghreb Orient Express</i>	ITW Hind	5 juin
France TV <i>C ce soir</i>	Présentation du film	15 juin

Radios & leurs sites web

France Bleu Lorraine	ITW Souleymane	26 mai
France Culture <i>Plan Large</i>	annonce sortie	29 mai
France Inter <i>Boomerang</i>	mention positive	26 mai
France Inter <i>La revue de presse</i>	annonce sortie	25 mai
Radio campus Lorraine <i>Jusqu'ici tout va bien</i>	ITW Hind & Souleymane	17 mai
Radio Libertaire <i>Chroniques rebelles</i>	ITW Hind	30 mai
Radio Nova <i>World mix</i>	ITW Hind	13 juin

RMC Arabe	ITW Hind	juin
So Good <i>Faisez tous comme moi</i>	ITW Hind	3 juin

Sites Web

Abus de ciné	critique positive + visuel	26 mai
À voir à lire	critique positive + visuels	21 avril
Allociné	annonce sortie	26 mai
Allociné	ITW Hind	25 mai
Basta mag	ITW Hind	26 mai
Baz'art	critique positive + visuels	3 mai
Bullesdeculture.com	critique positive	30 mai
Critiquefilm.fr	critique positive + visuels	26 avril
Culturopoing	critique positive + ITW Hind	26 mai
ERIQA	critique positive	30 avril
Dame Skarlette	critique positive + visuels	25 mai
Fiches du cinéma	critique positive	26 mai
Fou d'art	critique positive	25 mai
Fucking Cinéphiles	ITW Hind	25 mai
Fucking Cinéphiles	critique positive + visuels	24 mai
Fucking Cinéphiles	annonce sortie	14 mai
Idées libres (Les)	ITW Hind	24 mai
Idées noires	critique positive	24 avril
Le courrier de l'Atlas	critique positive + FA	3 juin
Maze	critique positive	28 mai
Mediapart	partenariat	18 mai
MSN	ITW Hind	21 mai
On se fait un ciné	critique positive	à venir
Onirik	critique positive	28 avril
Placement libre	critique positive	à venir
Policultures	critique positive	25 mai
Publik'art	critique positive	29 mai
Slate	critique positive	26 mai
SNES-SFU	critique positive	28 avril
Soloduo	critique positive	26 avril
Somewhere else	ITW Hind	26 mai
Sorociné	ITW Hind	26 mai
Sorociné	critique positive	26 avril
TAM	ITW Hind	7 juin
Trendylemag	annonce sortie	19 mars

BIMESTRIELS, MENSUELS & LEURS SITES WEB

ALTERNATIVES HUMANITAIRES
HUMANITARIAN ALTERNATIVES

2 mai 2021

Sortie du film « Paris Stalingrad » par Hind Meddeb et
Thim Naccache

26 mai



Ce film est un portrait de Paris vu par Souleymane, 18 ans, réfugié du Darfour. Arrivé en France après un périple traumatisant de cinq longues années, la « ville lumière » dont il avait rêvé, loin de répondre à ses attentes, lui inflige de nouvelles épreuves. À la dureté des situations, répond sa poésie douce- amère. En suivant Souleymane, le film retrace le parcours des migrants dans Paris : les campements de rue, les interminables files d'attente devant les administrations, les descentes de police et la mobilisation des habitants du quartier pour venir en aide aux réfugiés. La caméra témoigne d'une métamorphose d'une ville et nous montre l'émergence de nouvelles frontières intérieures : des kilomètres de grillages pour rendre inaccessibles les allées sous le pont du métro aérien, des pierres pour empêcher les migrants de s'allonger, des rondes de vigiles pour les déloger.

Réalisation : Hind Meddeb, Thim Naccache

Découvrez la bande-annonce [ici](#).

<http://alternatives-humanitaires.org/event/sortie-du-film-paris-stalingrad-par-hind-meddeb-et-thim-naccache/>

Presse : Anne-Lise Kontz
anne-lise@stray-dogs.com / 07 69 08 25 80

16 mai 2021

PUBLIÉ LE 16 MAI 2021

À VOIR EN JUIN 2021

La chronique de Bella Lehmann-Berdugo

...

Paris Stalingrad

Hind Meddeb et Thim Naccache. Documentaire. France. 28 mai et VOD sur [25heure.com](https://www.25heure.com)

Le quotidien infernal des migrants à Paris, à travers le parcours de Souleymane, jeune de 18 ans, réfugié du Darfour, survivant de la guerre, des mines d'or esclavagistes, des geôles libyennes. Il découvre les campements à la rue, les démarches administratives, les rafles de police qui « *effacent (nos) vies* » et la mobilisation de quelques-uns avec « *un sentiment d'impuissance* ». Le jeune homme écrit des poèmes « *ô toi notre planète mère de tous les rêves* ». On sent une proximité en profondeur de la part des cinéastes. Des scènes fortes, parfois intimistes, très loin du « *reportage* ».



...

<https://www.atd-quartmonde.fr/a-voir-en-juin-2021/>

ANTIDOTE

25 mai 2021



BAPTISÉ « PARIS-STALINGRAD », LE DOCUMENTAIRE DE HIND MEDDEB SUIVANT DES EXILÉ.E.S À PARIS SORTIRA EN SALLE MERCREDI 26 MAI

ARTICLE PUBLIÉ LE 25 MAI 2021



FRESH NEWS

<https://magazineantidote.com/freshnews/baptise-paris-stalingrad-le-documentaire-de-hind-meddeb-suivant-des-exile%C2%B7e%C2%B7s-a-paris-sortira-en-salle-mercredi-26-mai/>

"Paris-Stalingrad", le docu choc à voir sur les conditions de vie des réfugiés à Paris



Avec Paris-Stalingrad, la réalisatrice Hind Meddeb nous entraîne dans une réalité à laquelle nous ne pouvons échapper : la crise des réfugiés. Ils ont quitté leur pays, pas par choix mais pour survivre, et se voient accueillis par des rafles de la police française. Rencontre avec la documentariste qui a choisi de montrer le parcours des exilés en France.

Prêt à sortir en 2020, c'est finalement demain, mercredi 26 mai, que le film documentaire *Paris-Stalingrad* réalisé par Hind Meddeb rencontrera son public français dans les salles de cinéma. 86 minutes d'humanité, de violence, de bataille mais jamais de larmoyant. Au coeur de la communauté d'exilés soudanais qui attend de pouvoir remettre leur demande d'asile, chaque âme forte et solide se révèle. Rencontre avec celle qui les a suivis pendant deux années.

Néon : Comment vous est venue l'envie, le besoin de traiter ce sujet ?

Hind Meddeb, réalisatrice de *Paris Stalingrad* : Je suis née et j'habite à Paris. Le 10ème arrondissement, c'est un quartier où j'ai habité, et où j'ai gardé beaucoup d'amis. Quand la situation a commencé à devenir très difficile, avec beaucoup de gens qui dormaient dans la rue, des campements en plein centre et donc autour du métro Stalingrad, et surtout **des démantèlements très réguliers avec des destructions de campements sans proposition de mise à l'abri par la police qui ont commencé**, j'ai été alertée par des amis dans le quartier. En lisant des témoignages de ce qu'il se passait, j'ai décidé d'aller sur place. Rencontrer les gens, voir comment faire pour aider.

NEON

25 mai 2021

Comme je parle arabe, au début, j'ai fait pas mal de traductions pour des réfugiés qui voulaient déposer leurs demandes d'asile. D'ailleurs c'est un des premiers signes de racisme de la part de l'État. Quand vous faites votre demande d'asile, vous devez l'instruire en français. Alors que **la majorité des gens qui arrivent ne parlent pas français, et n'ont pas la possibilité de déposer leur demande dans leur langue.** Au Canada par exemple, vous pouvez télécharger le formulaire de demande d'asile dans votre langue.



Capture de Paris-Stalingrad Paris-Stalingrad

L'idée de ce film est née en mai 2016. **À l'époque, la police détruisait systématiquement les campements installés sous le pont du métro aérien entre Barbès et Stalingrad.** Pour pallier à cette précarité et cette vie à la rue, des exilés et des soutiens (habitants du quartier et militants associatifs) ont décidé d'occuper le lycée Jean-Jaurès dans le 19ème, un établissement public laissé vide depuis cinq ans et qui aujourd'hui encore reste inoccupé. Au bout de même pas deux semaines d'occupation, le tribunal administratif a ordonné une expulsion sans délai. **Les exilés qui occupaient les lieux, parmi lesquels des femmes avec leurs enfants, ont été forcés de quitter les lieux.** J'ai été témoin de cet événement profondément injuste. C'est un peu là qu'est né le désir de ce film, Je ne m'attendais pas à tant de violences vis à vis de personnes pacifiques qui demandaient juste un toit et dans des conditions d'extrême vulnérabilité.

En voyant que les mobilisations des riverains pour essayer d'alerter les élus et les politiques ne parvenaient pas à faire changer les choses, **j'ai décidé de filmer, pour pouvoir garder une archive de ce qui était en train de se passer, car la situation n'était pas documentée,** et que ce qu'on nous montrait dans les grands médias était très éloigné de la réalité que j'observais au quotidien dans le quartier.

NEON

25 mai 2021

"Ça les gênait qu'on filme les destructions de campements"

Cela peut s'avérer difficile de filmer ces scènes. Comment la caméra a-t-elle été reçue pendant le tournage ?

Les forces de l'ordre, ça ne les gênait pas qu'on filme parce qu'il y a cette volonté de l'Etat de mettre en scène le déploiement quotidien de centaines de CRS. **La présence de l'uniforme, c'est un message sécuritaire envoyé par l'État aux citoyens.** La protection de nos frontières s'invite jusque dans nos centres villes. Par contre, ce qui les gênait, c'était qu'on filme les destructions de campements sans mise à l'abri. Les jours où les journalistes ne sont pas conviés, il se passe toutes ces choses que j'ai filmées. Je me sentais très seule.

Pour moi ce qui était le plus délicat et là où la caméra pose le plus question, c'est avec les **exilés. Ils n'en peuvent plus d'être filmés.** Ils ont été sous le regard des journalistes à toutes les étapes de leur parcours. Ils sont à la rue, ne peuvent pas se cacher. C'est violent d'être obligé d'être filmé. La différence entre une caméra documentaire et une caméra de reportage journalistique, c'est qu'elle n'est pas pressée. **J'ai pris le temps de parler avec toutes les personnes qui étaient présentes. J'ai passé beaucoup de temps sans filmer.** Nous échangeons beaucoup, nous prenons le temps d'expliquer notre démarche, la raison de ce film. Nous n'étions pas une caméra qui passe et qui vole des images, nous avons toujours veillé à être très visible, à ne pas filmer de loin.

C'est une vraie question, peut-on filmer des personnes qui sont dans une situation de détresse ? **Ce qui nous a convaincu de le faire, c'est la nécessité de témoigner.** On avait vu beaucoup d'images de violences en Europe, notamment à Calais, à la frontière italienne, en Bulgarie, en Hongrie, mais on n'avait quasiment rien vu de ce qu'il se passait à Paris. C'était un vrai problème mais en même temps il y avait cette nécessité de témoigner. On avait vu beaucoup d'images de violences en Europe, notamment à Calais, mais **on n'avait quasiment rien vu de ce qu'il se passait à Paris.**

NEON

25 mai 2021

Quand on regarde le film, malgré la violence quotidienne que l'État exerce sur les exilés, ces personnes ne sont jamais présentés de manière misérabiliste. **Oui on voit l'humiliation qu'ils subissent de la part de l'État français mais en même temps on voit que loin d'être de simples victimes de la situation, ils sont acteurs de leur vie.** D'abord ils ont failli mourir plusieurs fois avant d'arriver ici. Et face aux bassesses de la police et de l'administration, ils se tiennent debout, ils ont une réflexion et un regard sur la France. Je montre aussi comment ils résistent, ils organisent des manifestations pour revendiquer leur droits. Et il faut d'ailleurs souligner que je n'ai jamais vu une caméra de télévision se déplacer pour filmer les manifestations de réfugiés en plein Paris, ça c'est quelque chose que je tenais à garder dans le film. Ils résistent aussi par les mots, notamment par la poésie. Quand on regarde le film, on chemine aussi intellectuellement avec les exilés.

"135 condamnations pour entrave au droit d'asile"

"En France, on ne respecte pas les réfugiés" peut-on entendre dans le film.

En quoi la France outrepassé les droits des exilés ?

En avril 2016, différentes associations de défense des droits des étrangers ont porté plainte contre le préfet de police de Paris, pour « entrave au droit d'asile ». Et **toutes ces procédures, preuves à l'appui ont donné lieu à 135 condamnations du Préfet de Police de Paris par le tribunal administratif.** L'entrave au droit d'asile, c'est quand vous arrêtez des personnes avant qu'elles n'aient pu déposer une demande d'asile, vous les mettez en centre de détention et vous les expulsez.

NEON

25 mai 2021

La préfecture et donc l'État crée volontairement un système de pénurie. Quand un exilé arrive à Paris, il ne parvient pas à obtenir de rendez-vous en préfecture. **Il doit attendre des semaines à la rue, dormir devant les administrations ce qui donne lieu à des violences dans ces queues interminables où vous risquez de perdre votre place si vous allez aux toilettes.** En attendant d'obtenir un rendez-vous en préfecture, les exilés sont à la merci des rafles policières.



Un fil conducteur guide le documentaire, c'est Souleymane. Comment vous l'avez rencontré, comment vous l'avez choisi ?

Quand j'ai rencontré Souleymane, j'avais déjà commencé le tournage. Je suivais plusieurs personnages, et je ne pensais pas particulièrement tourner avec lui.

NEON

25 mai 2021

Je l'ai rencontré le soir où il est arrivé à Paris. **Il était épuisé par un très long voyage et il n'avait vraiment plus rien.** Il faisait très froid alors qu'on était le 31 août 2016, il pleuvait. Il avait besoin de quelqu'un pour l'aider à faire ses photos d'identité pour déposer son dossier en préfecture. On est descendus dans une bouche de métro ensemble, on a fait ses photos et sur son visage il y avait de la tristesse, de la lassitude. J'ai passé un peu de temps avec lui. **Il était très jeune, même pas 18 ans à ce moment-là.** Nous avons beaucoup discuté, nous nous sommes liés d'amitié, je lui ai laissé mes coordonnées et je l'ai aidé à faire ses premières démarches.

Quelques jours après notre rencontre, je lui ai demandé s'il avait envie d'être dans le film que j'étais en train de tourner. Ça l'amusait beaucoup. **C'était étonnant, il était timide mais en même temps, il restait très naturel devant la caméra.** Et puis il m'a montré ses poèmes. Les scènes que j'ai tournées avec Souleymane étaient très cinématographiques. J'ai donc décidé de le suivre jusqu'au bout de son itinéraire de demandeur d'asile. Et je lui ai ensuite proposé d'enregistrer sa voix en train de dire ses poèmes et de l'utiliser en voix off dans le film et il a accepté. **Ses poèmes transmettent une émotion particulière au spectateur, ils révèlent parfois plus de choses qu'une simple interview.**



25 mai 2021

**Quelles sont les urgences qui se sont dégagées parmi vos rencontres ?
Qu'est ce qu'on peut faire ?**

J'espère que ce film donnera envie à ses spectateurs de s'engager.

Pendant le tournage, il s'est passé quelque chose de très beau. J'ai vu des collectifs, qui existent encore aujourd'hui, naître. Ces collectifs ce sont Paris d'Exil, Les petits déjeuners de Flandre, Les midi du MIE (mineurs isolés étrangers) créé par Agathe Nadimi, qui est aussi un des personnages du film. C'est une femme extraordinaire qui continue à permettre à des mineurs isolés étrangers d'être logés et accompagnés jusqu'à ce que le juge pour enfant statue sur leur minorité. **Elle a créé un réseau d'hébergeurs solidaires dans toute la France** et elle organise des déjeuners dans un parc à Paris, au métro Couronne, juste à côté de là où les jeunes se font refouler par la Croix Rouge, l'association mandatée par la ville pour effectuer un premier « tri ». Des étudiants, des retraités, des riverains participent à l'organisation de ces déjeuners qui sont un moment de partage et d'échange.

Il y a aussi une association qui s'appelle le BAAM qui donne des cours de français, aide à déposer leur dossier en préfecture. Tous ces collectifs citoyens sont accessibles à tout le monde.

Je me suis un peu découragée parce que j'ai essayé de mobiliser autour de moi mais quand il s'agit des étrangers, ils ont toujours l'impression que c'est très éloigné de leur vie.

<https://www.neonmag.fr/paris-stalingrad-un-documentaire-pour-garder-une-archive-de-ce-qui-etait-en-train-de-se-passer-556502.html>

Paris Stalingrad

Français, de Hind Meddeb et Thim Naccache.



Ce documentaire tourné de façon brute, en cinéma direct, s'attache à l'odyssée de Souleymane, jeune réfugié du Darfour dont la caméra suit le quotidien dans les campements sauvages du quartier Stalingrad (19^e arrondissement de Paris). Par sa connaissance de la langue arabe, la réalisatrice dialogue avec lui et ses camarades, ce qui facilite l'immersion dans l'existence précaire des migrants ; dès lors, les images que les télévisions et les réseaux sociaux nous ont rendues si familières prennent une autre dimension. De la lutte pour la survie au jour le jour, entre descentes de police, impuissance des associations et solidarité des bénévoles, on retient la force du protagoniste, un vrai héros de cinéma qui récite des poèmes et ne perd jamais espoir. On mesure aussi la perte de sens qu'aurait occasionnée l'occultation du visage impassible des forces de l'ordre (voir les propos de Hind Meddeb dans l'enquête d'Adrien Gombeaud et Lætitia Mikles, *Positif* n° 720, p. 62), contraintes par les autorités à une répression dont le seul résultat est le nettoyage de trottoirs salis par la misère humaine.

PREMIERE

juin 2021

• durée 1h45 • Disponible le 4 juin

LA 25E HEURE | ★★★

PARIS STALINGRAD

Un documentaire passionnant qui raconte, à travers le destin de l'un d'eux, le quotidien infernal vécu par les réfugiés dans les rues de la capitale.

« *Que voulez-vous de nous ? Nous ne sommes pas des terroristes !* » Cette phrase lancée par un migrant aux forces de l'ordre chargées de les dégager lui et ses camarades des abris d'infortune où ils se sont installés pour passer leurs courtes nuits et leurs jours sans fin résonne fort dans une époque où tant de politiques ciblent l'étranger comme le danger. Avec *Paris Stalingrad*, Hind Meddeb et Thim Naccache sont partis à la rencontre de ces exilés, confrontés à la dure réalité de cette Ville Lumière dont ils rêvaient comme d'un eldorado. Leur film ne prétend nullement à l'objectivité, ne s'envisage pas comme une enquête et ne donne d'ailleurs pas la parole à ceux qu'il met en cause : politiques, administration... *Paris Stalingrad* ne cherche pas à expliquer mais donne à voir et à entendre ces survivants qui, depuis des mois, enchaînent les obstacles au péril de leurs vies. Ces femmes et ces hommes qui font la une des JT quand leurs campements de fortune sont détruits au petit matin avant de retourner à l'invisibilité. Ce documentaire joue sur le temps long, mêle les situations de violence administrative et de brutalité policière vécue par ces exilés, l'engagement des volontaires à leurs côtés et des



échanges avec ces déracinés, tout particulièrement l'un d'entre eux, Souleymane, ado de 18 ans arrivé du Darfour après un périple de cinq ans et dont les poèmes accompagnent le récit. Politique, *Paris Stalingrad* l'est évidemment mais les rimes de Souleymane mêlées aux moments d'errance dans la rue de ces migrants perdus dans la ville, en font aussi un beau film poétique. ♦ TC

REGARDEZ SI VOUS AVEZ AIMÉ *Les Arrivants* (2010), *Vol spécial* (2012), *Fuocoamarre* (2016)

Pays France • De Hind Meddeb & Thim Naccache • Documentaire • Durée 1h26

<https://www.premiere.fr/film/Paris-Stalingrad/critiques>

PREMIERE

25 mai 2021

The Father, Promising youg woman, Sons of Philadelphia : les nouveautés au cinéma cette semaine

Ce qu'il faut voir en salles

PREMIÈRE A AIME

...

PARIS STALINGRAD ★★☆☆☆

De Hind Meddeb et Thim Naccache

« Que voulez-vous de nous ? Nous ne sommes pas des terroristes ! » Cette phrase lancée par un migrant aux forces de l'ordre chargés de les dégager lui et ses camarades des abris d'infortune où ils se sont installés pour passer leurs courtes nuits et leurs jours sans fin résonne fort dans une époque où tant de politiques ciblent l'étranger comme le danger. Avec *Paris Stalingrad*, Hind Meddeb et Thim Naccache sont partis à la rencontre de ces exilés, confrontés à la dure réalité de cette ville lumière dont ils rêvaient comme d'un eldorado. Leur film ne prétend nullement à l'objectivité, ne s'envisage pas comme une enquête et ne donne d'ailleurs pas la parole à ceux qu'il met en cause : politiques, administration... *Paris Stalingrad* ne cherche pas à expliquer mais donne à voir et à entendre ces survivants qui, depuis des mois, enchaînent les obstacles au péril de leur vie. Ces femmes et ces hommes qui font la une des JT quand leurs campements de fortune sont détruits au petit matin avant de retourner à l'invisibilité. Ce documentaire joue sur le temps long, mêle les situations de violence administrative et de brutalité policière vécue par ces exilés, l'engagement des volontaires à leurs côtés et des échanges avec ces déracinés, tout particulièrement l'un d'entre eux Souleymane, ado de 18 ans arrivé du Darfour après un périple de 5 ans et dont les poèmes accompagnent le récit. Politique, *Paris Stalingrad* l'est évidemment mais les rimes de Souleymane mêlés aux moments d'errance dans la rue de ces migrants perdus dans la ville, en font aussi un beau film poétique.

...

<https://www.premiere.fr/Cinema/News-Cinema/The-Father-Promising-youg-woman-Sons-of-Philadelphia-les-nouveautes-au-cinema-cette-semaine>

PREMIERE

20 mai 2021

PREMIERE ★★☆☆☆

par Thierry Chèze

« Que voulez-vous de nous ? Nous ne sommes pas des terroristes ! » Cette phrase lancée par un migrant aux forces de l'ordre chargés de les dégager lui et ses camarades des abris d'infortune où ils se sont installés pour passer leurs courtes nuits et leurs jours sans fin résonne fort dans une époque où tant de politiques ciblent l'étranger comme le danger. Avec *Paris Stalingrad*, Hind Meddeb et Thim Naccache sont partis à la rencontre de ces exilés, confrontés à la dure réalité de cette ville lumière dont ils rêvaient comme d'un eldorado. Leur film ne prétend nullement à l'objectivité, ne s'envisage pas comme une enquête et ne donne d'ailleurs pas la parole à ceux qu'il met en cause : politiques, administration... *Paris Stalingrad* ne cherche pas à expliquer mais donne à voir et à entendre ces survivants qui, depuis des mois, enchaînent les obstacles au péril de leur vie. Ces femmes et ces hommes qui font la une des JT quand leurs campements de fortune sont détruits au petit matin avant de retourner à l'invisibilité. Ce documentaire joue sur le temps long, mêle les situations de violence administrative et de brutalité policière vécue par ces exilés, l'engagement des volontaires à leurs côtés et des échanges avec ces déracinés, tout particulièrement l'un d'entre eux Souleymane, ado de 18 ans arrivé du Darfour après un périple de 5 ans et dont les poèmes accompagnent le récit. Politique, *Paris Stalingrad* l'est évidemment mais les rimes de Souleymane mêlés aux moments d'errance dans la rue de ces migrants perdus dans la ville, en font aussi un beau film poétique.

<https://www.premiere.fr/film/Paris-Stalingrad/critiques>

Témoignage chrétien du 26 mai :

Le Paris de Souleyman

Pendant une année entière, les cinéastes de *Paris Stalingrad*, Hind Meddeb et Thim Naccache, ont filmé les alentours du métro Stalingrad ans le XXe arrondissement parisien. C'est là que se regroupaient des hommes et des femmes arrivant du Soudan, d'Ethiopie, d'Afghanistan, d'Iran, du Pakistan... Les cinéastes se sont attachés à Souleyman, un jeune venu du Darfour dont la famille a été anéantie et son village incendié par des milices militaires venues du Sud Soudan. En exil depuis l'âge de treize ans, il est passé par les mines d'or du Niger pour payer son voyage. « Nous étions comme des esclaves », dit-il. D'autres sont passés par la Lybie où ils étaient « comme des marchandises ». Souleyman attend le papier provisoire qui lui permettra non pas de s'installer définitivement en France mais au moins de ne pas être mis brutalement dans le premier avion. En attendant il survit dans ce Paris prometteur et trompeur. Il écrit des poèmes pour ne pas sombrer dans la folie car « il y en a qui ne supportent plus les nuits dans la rue ». Il écrit : « l'exil est menteur, il se joue de toi avec ses belles avenues illuminées, il creuse ta blessure pour rien ». Des gens du quartier descendent des couvertures et des vivres. La police disperse régulièrement les réfugiés dans une incroyable confusion. La caméra est froide et cruelle comme la police qui exécute les directives du gouvernement. « Où sont les droits de l'homme ? » crie une réfugiée lors d'une confrontation musclée avec les forces de l'ordre. En octobre 2016, la « jungle » de Calais est détruite. Cela provoque un afflux de réfugiés à Paris. Ils sont bientôt quatre mille qui vont être transportés dans des autocars vers les banlieues. A la fin de cette année 2016, la municipalité a installé de gros rochers Porte de la Chapelle pour empêcher les immigrés d'y revenir et installer des tentes. Parallèlement, l'Etat expulse de plus en plus vers le Soudan, vers l'Afghanistan. Heureusement, Souleyman a enfin obtenu le précieux papier qui lui permet d'espérer un avenir en France. Il a été transféré à Nancy où il a trouvé un logement et un emploi dans un garage car il bricolait déjà des voitures dans son pays. Il est au RSA et content d'être sorti de l'enfermement parisien. S'il regrette de ne plus voir ses copains d'infortune, il peut envisager un avenir plus serein. Tout au long du documentaire, il ne s'est jamais départi de son calme et de son sourire. Comme s'il savait que le malheur peut être conjuré.

François Quenin

Paris Stalingrad, de Hind Meddeb et Thim Naccache, 1 h 26, en salle.



26 mai 2021

Paris Stalingrad, documentaire engagé d'Hind Meddeb et Thim Naccache

Dire l'exil 

• 26 mai 2021⇒2 juin 2021 •



La réalisatrice **Hind Meddeb** n'en est pas à son coup d'essai. *Paris Stalingrad* est son huitième documentaire, coréalisé ici avec **Thim Naccache**, par ailleurs monteur, chef opérateur, directeur de la photographie... Éminemment politique, cette œuvre s'inscrit en cohérence avec le parcours de journaliste d'Hind Meddeb. Le regard jeté sur le quartier Stalingrad a en effet l'acuité des documentaristes les plus engagés. Mais *Paris Stalingrad* n'est pas une simple enquête sur les parcours si difficiles des exilés à Paris. Ni un état des lieux de ce quartier qui n'a guère connu d'embellie depuis. Les images se suffisent d'ailleurs souvent à elles-mêmes : les destructions de campements aléatoires, les mises au point musclées des forces de l'ordre sur les plus fragiles (jeunes, femmes enceintes) rappellent le manque terrifiant de considération et d'empathie à l'égard de ces réfugiés qui ne répondent jamais à la violence subie. Tout juste ces derniers auront-ils une pensée pour les associations et individus leur ayant offert des tentes, lorsque celles-ci seront détruites. *Paris Stalingrad* ne se limite heureusement pas non plus à cette dénonciation nécessaire d'exactions purement scandaleuse. En choisissant de s'attarder sur le parcours et la parole rare de **Souleymane Mohamad**, un jeune réfugié du Darfour, les réalisateurs rappellent quelle histoire précède toujours ces exils, ces migrations forcées, et quelle violence administrative les conclut, mais aussi quelle force et quelle poésie habite encore ces âmes mises à rude épreuve.

<https://www.journalzibeline.fr/critique/dire-lexil/>

BIMENSUELS, HEBDOMADAIRES & LEURS SITES WEB

Portrait

visages du Soudan (1/2)

Souleymane est le visage et la voix du documentaire Paris-Stalingrad qui montre la dureté de la vie dans les camps de migrants à Paris.
Nicolas Leblanc pour La Croix



Alors que le Soudan se remet lentement de quinze ans de troubles, «La Croix» a rencontré deux jeunes incarnant le courage face à l'adversité. Aujourd'hui, un migrant au statut encore précaire.

**Mohamad
Mohamed
Suliman
El Charib**

Réfugié du Darfour

Metz (Moselle)
De notre correspondante régionale

Un regard tourné vers les lumières de la ville. Un manteau à capuche presque pour seul bagage. Une jeunesse interdite. Sur l'affiche de Paris-Stalingrad (1), un visage : celui de Mohamad Mohamed Suliman El Charib, alias Souleymane.

Réfugié du Darfour (Soudan), il faisait partie, il y a quatre ans et demi, alors âgé de 18 ans, des milliers de migrants vivant à la rue du côté du métro Stalingrad et de la porte de la Chapelle. Hind Meddeb et Thim Naccache en ont fait le personnage principal de leur documentaire sur la dureté des campements à Paris. Le film montre un quotidien cru, ponctué d'évacuations par la police, de suppression brutale des matelas et tentes par les services municipaux, de longues files d'attente devant les administrations. Il met aussi en lumière l'action militante et caritative de collectifs d'habitants, et la révolte des réfugiés.

Au cœur de cette réalité violente, un jeune majeur, seul, et sa voix off égrenant ses textes de poésie sur l'exil, l'amour, la ville. « Il était sensible, très sincère, et passait son temps à écrire », raconte Hind Meddeb. Souleymane a accepté d'être filmé. « Pas pour moi. Pour que l'on sache que ces campements, qui existent encore, sont un autre monde, que personne ne connaît. »

Quand il avait 9 ans, les milices du pouvoir central soudanais, les Djangjawiids, sévissaient au Darfour. Un jour, elles ont brûlé son village et tué son père et son frère. Avec sa mère et ses sœurs, il a

trouvé refuge dans un camp de déplacés. Harcelé par les milices, battu, emprisonné, il s'est enfui à l'âge de 12-13 ans en suivant une caravane mais a été capturé par des bandes armées pour travailler de force dans les mines d'or. Dix ans de labeur au Tchad et au Niger, durant lesquels il a appris à lire et à écrire l'arabe avec un professeur l'ayant hébergé.

Puis vinrent l'enfer de la Libye, les sirènes de la Méditerranée, la

tentative de traversée de la Manche en camion, et Paris, place de Stalingrad. « J'ai vu des centaines de réfugiés sombrer dans le crack, parce que c'est trop dur, et les passants qui serrent leur sac contre eux, comme si nous étions des voleurs, raconte-t-il. Si j'avais su, j'aurais cherché un endroit en Afrique, sans guerre et sans racisme, où faire ma vie. »

Pourtant, il a eu sa part de chance : une place en centre d'accueil pour demandeurs d'asile

(Cada) près de Nancy, des papiers, un stage de mécanicien, une formation pour obtenir un permis de conducteur d'engins de chantier, un certificat de compétence de niveau A1 en langue française, un CDD dans une entreprise de travaux publics, un studio en foyer de jeunes travailleurs dans une ville lorraine...

Mais il n'est pas sorti d'affaires. Actuellement sans emploi, une maîtrise du français encore hésitante, des démarches difficiles à

Entre rêve et cauchemar

Son inspiration. L'espoir de retrouver sa mère

Elle lui manque depuis dix ans. Il la cherche dans les images de camps de réfugiés en Afrique qui circulent sur Internet. Il croit fermement qu'elle est encore en vie et espère, un jour, la retrouver. Souleymane pense

chaque jour à sa mère, Zahra. « Cela veut dire fleur. Elle était belle, gentille, travailleuse, m'a appris à travailler dur, restait avec moi longtemps quand j'étais malade, me disait d'être patient quand je réclame

des choses. » Pour tenir, il se remémore cette voix l'invitant à attendre des jours meilleurs et à ne pas se focaliser sur ceux qui s'en sortent mieux, mais à prendre conscience que d'autres peinent plus que soi.

Pôle emploi, et peu de relations là où il vit, il perd parfois courage. Alors, il ouvre un cahier (sa chambre en compte des dizaines), et écrit « pour se vider le cœur ». Il se remémore aussi tous ceux qui l'ont aidé, et qu'il appelle sa famille. Hind Meddeb, la réalisatrice, qui a traduit de l'arabe au français son récit de vie pour sa demande d'asile et qui a introduit ses textes dans un festival de l'Institut du monde arabe. Une église parisienne où il trouvait chaque matin un petit déjeuner, une douche, des vêtements, de l'aide pour ses papiers, et « cette grande femme si gentille ». L'association ARS (Accueil et réinsertion sociale), à Nancy, qui l'a mis sur les rails de l'emploi. Juliette, bénévole de son cours d'alphabetisation. Jawad, son voisin bienveillant.

« Sans toutes ces personnes, sans leurs paroles me disant de m'accrocher, j'aurais moi aussi sombré. Je ne les oublierai jamais. » Il aimerait particulièrement revoir Française, fidèle visiteuse du Cada. « Elle avait une soixantaine d'années, une croix autour du cou. Elle me ramenait à manger. Elle m'a appris à compter et un peu écrire en français. Elle s'est occupée de mes problèmes de dents. Elle insistait, ne me laissait jamais tomber. »

Souleymane souhaite retravailler au plus vite, trouver un appartement, slamer ses textes en vidéo, reprendre une formation d'électricien, et fonder un jour une famille. Mais quand on le quitte, ses derniers mots sont pour les autres : « S'il vous plaît, aidez les réfugiés de la Chapelle. » Guettant les trains Ouigo à 15 €, il y retourne régulièrement, leur dire de ne pas perdre espoir.

Elise Descamps

(1) À retrouver sur Allociné et <https://paris-stalingrad.film>. Une séance-débat aura lieu le 26 mai au cinéma Les trois Luxembourg, à Paris. Séance payante en ligne le 3 juin à 20 heures sur <https://sallevirtuelle.25heure.com>

Mercrédi Alaa Salah, militante féministe à Khartoum

<https://www.la-croix.com/France/Mohamad-Mohamed-Suliman-El-Charib-entre-reve-cauchemar-2021-05-25-1201157509>

Caméra au poing

« **Q**UE faire quand on devient témoin d'une politique hostile aux étrangers ? », questionne Hind Meddeb en préambule de son film, *Paris – Stalingrad*. Prendre la caméra pour laisser une trace. En 2016, sur les trottoirs du quartier de Stalingrad à Paris, des hommes et des femmes venus du Soudan, d'Éthiopie, de Guinée, d'Afghanistan, survivent entre campements de fortune, expulsions régulières, destructions systématiques de leur fragile abri de toile, pressions policières et attente d'un rendez-vous en préfecture. Hind Meddeb filme les associations qui jouent le jeu de la préfecture et les collectifs militants qui s'épuisent à tenter d'extraire les personnes de l'errance. Des images brutes, bousculées parfois, dures toujours. Dans ce chaos, de matelas au sol, de tentes détruites chaque matin, de files serrées devant la préfecture et de colère rentrée, elle croise Souleymane, venu du Darfour. « *Nous sommes les exilés, silencieux, avec des millions d'histoire dans*

notre cœur ». Ce jeune poète-philosophe de 18 ans sublime ces cinq années d'exil dans l'écriture. « *L'exil est menteur, il se joue de toi avec ses belles avenues illuminées* », récite Souleymane pendant que le documentaire raconte l'invisibilisation progressive des campements et des personnes. Après une grande opération d'évacuation, de hauts grillages et de lourdes pierres ont été posés partout où les campements s'étaient installés. La caméra d'Hind Meddeb milite, s'engage, s'oublie difficilement. « *Je suis avec ceux que je filme* », assume-t-elle. Sa voix off vient régulièrement raconter son point de vue, « *autant que possible aux côtés des personnes que j'ai rencontrées, mais sans se mettre à leur place* », assure-t-elle. Les poèmes de Souleymane viennent en contrepoint et nous permettent d'entrevoir au-delà de la violence policière, derrière la saleté, la force de vie qui permet de rester debout.

M.L.



Paris-Stalingrad,

Documentaire de Hind Meddeb, 86'
Sortie prévue le 28 mai.

<https://www.lien-social.com/Cine-o-Camera-au-poing>

"ADN", "Nomadland", "Annette",
"Adieux les cons"... les films à ne pas
manquer au cinéma à partir du 19
mai

ADN, Nomadland, Présidents, Médecin de Nuit, Adieux les cons, Annette... Sélection de longs-métrage à découvrir dans les salles obscures à partir du 19 mai.

Après 200 jours de fermeture, les salles de cinéma vont enfin pouvoir rouvrir le 19 mai. L'annonce très attendue des professionnels du secteur et des spectateurs, est assortie dans un premier temps, d'une jauge réduite à 35% de la capacité d'accueil de la salle, et sous réserve de l'évolution de la situation sanitaire en France. Le couvre-feu, fixé à 21 heures à partir du 19 mai, pourrait limiter la tenue de séances en soirée. Une dérogation, sur simple présentation du ticket, a été demandée par la Fédération nationale des cinémas français. À partir du 9 juin, la situation devant évoluer vers un couvre-feu à 23 heures, la jauge d'accueil passerait à 65%, puis 100%, à partir du 30 juin.

À lire aussi » 500 films attendent la réouverture des salles

Si les salles de cinéma se réjouissent de leur réouverture, les stands à confiseries, eux, gardent le rideau baissé pour l'instant. Il ne sera pas autorisé d'en consommer à l'intérieur, au moins durant les premières semaines du déconfinement. Le port du masque demeure bien sûr obligatoire. Depuis ces annonces, les distributeurs reprogramment les films sortis avant la fermeture d'octobre 2020 et positionnent des nouveautés. Parmi les 500 films en attente, dont 150 français, certains ont déjà annoncé leur date de diffusion. Drames, comédies, thriller : l'agenda des sorties ciné à ne pas manquer.

...

Sorties du 26 mai

18 mai 2021

The Father, de Florian Zeller

Promising Young Woman, d'Emerald Fennell

Cruella, de Craig Gillespie

Those Who Wish Me Dead, de Taylor Sheridan

Paris Stalingrad, de Hind Meddeb, Thim Naccache

Balloon, de Pema Tseden

Voyagers, de Neil Burger

...

<https://madame.lefigaro.fr/celebrites/reouverture-des-salles-cinema-19-mai-les-films-a-ne-pas-manquer-040521-196397>

Cinéma : notre sélection de films à voir cette semaine

La rédaction de *Rolling Stone* vous a concocté une petite sélection des films à voir en salles ce 26 mai, et il y en a pour tous les goûts

...

Paris Stalingrad

De Hind Meddeb, Thim Naccache

Portrait sans concession d'un Paris tout sauf brillant, le documentaire de Hind Meddeb et Thim Naccache suit le jeune Souleymane de campements de rue en interminables files d'attente devant les administrations et les associations, le tout ponctué de descentes de police régulières. Une société à deux vitesses.



<https://www.rollingstone.fr/selection-de-films-quoi-voir-en-salles-le-26-mai/>

PARIS STALINGRAD

HIND MEDDEB ET THIM NACCACHE



Ce sont les mêmes camps qui s'affrontent à répétition. D'un côté les migrants, de l'autre la police, les CRS et le service de propreté de la Ville de Paris. « *What do you want from us?!* » crie un homme face aux boucliers de Plexiglas. Entre les deux, c'est la station de métro Stalingrad, ses tentes et ses matelas à peine protégés de la pluie. Dans ce camp d'exilés, fourmière-refuge à ciel ouvert démantelée en 2016, Souleymane, jeune poète du Darfour, pose sa prose en attendant

une réponse positive à sa demande d'asile. Auteurs de ce documentaire lumineux et terrible, Hind Meddeb et Thim Naccache portent un regard très personnel sur le quotidien de ces migrants jusqu'à leur dispersion en banlieue ou leur expulsion du territoire. Ils laissent la violence du monde aux extrémités du cadre, lui préférant des histoires intimes entrecoupées de poèmes. Notre sentiment de révolte en ressort plus puissant. – **Marion Michel**

| Documentaire français (1h28).

<https://www.telerama.fr/cinema/films/paris-stalingrad,n6166622.php>

QUOTIDIENS & LEURS SITES WEB

Souleymane Mohamad, 23 ans, a déjà vécu plusieurs vies. De son enfance au Darfour à son installation à Pont-à-Mousson, où il travaille en intérim, il aura traversé plusieurs pays et affronté mille vents contraires. Notamment à Paris, où son expérience a inspiré un documentaire, Paris Stalingrad, sorti fin avril.

Souleymane, le migrant qui se rêve philosophe

Souleymane Mohamad, 23 ans, se déclare chanceux. D'être à Pont-à-Mousson, d'avoir un toit au-dessus de sa tête (il loge dans un foyer), de travailler (après une formation en travaux publics et mécanique carrosserie, il est intérimaire). Et d'être en vie. Car l'existence de ce Soudanais, dont l'expérience parisienne est relatée dans le documentaire *Paris Stalingrad* sorti fin avril, est parsemée de nuages et de soleil.

Le mauvais temps l'a longtemps poursuivi. Né dans un petit village du Darfour, la guerre l'y rejoint et emporte son père et son frère. Il a 9 ans, il fuit ces hommes armés qui ont tiré. Dans la panique, il est séparé de sa mère et de ses quatre sœurs. Il ne les reverra plus. Le petit orphelin de père, analphabète, se retrouve alors « dans le désert », à la con jonction de quatre pays, au gré des trous creusés dans le sol. Il est chercheur d'or mais pas de ceux qui empochent, de ceux qui descendent dans des trous de 100 mètres de profondeur pour y réaliser la dure besogne. Il y restera dix ans et en conserve des traces sur son portable. Des photos du métal précieux brut qu'il montre fièrement, comme des éclats d'un rêve touché du doigt.

Durant cette période, un rayon de soleil éclaire pourtant sa vie. Pendant les longs transferts en pick-

up, un professeur lui apprend à lire et à écrire. « J'ai appris à écrire l'arabe et un peu l'anglais », raconte-t-il. « Et j'ai commencé à écrire des poèmes. » Un goût et un besoin d'écrire qui ne le quitteront plus. Et une première main tendue qui en appellera d'autres. Car à 19 ans, Souleymane décide de rejoindre l'Europe avec un ami. Et c'est peut-être là qu'il découvrira l'enfer.

« Je veux devenir philosophe, écrire des livres, continuer à écrire des poèmes. Mon université, c'est la route »

Après avoir traversé la Libye puis s'être embarqué sur ces trop bien connus bateaux de fortune qui s'éparpillent sur la Méditerranée, il rejoint la Sicile, l'Italie continentale et, pour complaire tout à fait aux sirènes occidentales, Calais. Objectif l'Angleterre. « Deux fois j'ai été découvert par un chien dans le camion », sourit le jeune homme, encore un peu hésitant dans la langue de Molière.

Devant cet échec, il rejoint Paris. C'est là qu'il rencontre un journaliste lui proposant de participer à un documentaire, Paris Stalingrad, sur la situation des migrants dans la capitale. « Je n'ai pas fait le film pour moi. Je voulais montrer ce qui se passe ». Les tentes à même le sol. La promiscuité. Les femmes, les hommes, les enfants dormant dehors, ballottés au rythme des démantèlements. « On pense tous que l'Europe c'est bien et on dort dans la tente... » Heureusement, le soleil n'est jamais loin pour Souleymane et il prendra cette fois le visage de plusieurs personnes qui l'arracheront au pavé parisien. « Beaucoup de monde m'a aidé. Et aujourd'hui, je comprends le système », explique-t-il. Est-il Heureux ? « Ça va, même s'il y a des gens méchants. J'entends des choses quand je passe... »

Heureux, il ne le sera que quand le grand objectif de sa vie sera réalisé : retrouver sa mère et ses sœurs, qu'il pense être dans un camp de réfugiés, au Tchad. Un sens de sa vie obsédant mais porteur d'espoir. « Je veux devenir philosophe, écrire des livres, continuer à écrire des poèmes. Mon université, c'est la route. On apprend toujours quelque chose des autres. »

Matthieu LEMAN



Souleymane Mohamad écrit des poèmes et des textes depuis qu'il a appris à lire et à écrire durant son adolescence. Photo ER/Matthieu LEMAN

ESS2A20 - V0

«Paris Stalingrad», les exilés dans l'étau de l'Etat

Le documentaire de Hind Meddeb et Thim Naccache témoigne, sans illusion, d'un pacte d'accueil trahi et d'une solidarité en déroute.

Pris dans les grillages et les nasses policières, dressé dans les ornières de la ville au-dessus desquelles mugissent les rames de métro: *Paris Stalingrad* nous parle de la défense de frontières à l'intérieur d'un quartier. Dans le nord de la capitale, Stalingrad est une poche de réalités disparates qui s'en-

trechoquent jusqu'à l'indécence, d'abord cadrée comme cet îlot de loisirs paradoxal où circulent les promeneurs le long des bassins et canaux, sous le soleil rasant d'une fin d'été. Depuis l'envers du décor des croisières de plaisance, des terrasses de café et des cinémas, il condense l'étendue d'un naufrage social par juxtaposition, avec son bidonville à flanc ouvert, ses campements d'exilés qui dorment à même l'herbe des jardins, font leur toilette dans les fontaines d'un oasis factice.

Le film de Hind Meddeb et Thim Naccache ne s'obstine pas à délimiter le terrain entre ce qui relèverait



Lors d'un démantèlement. STRAY DOGS FILMS

purement du travail du cinéaste et celui de journaliste. Laissant audible au montage la voix de la première et ses questions posées hors-champ, il fut

commencé en 2016, pour garder trace d'une rencontre avec un groupe de réfugiés, et s'est assigné la responsabilité renouvelée au fil des mois de témoigner

par l'image. Mobile, le film épouse la forme cyclique des démantèlements des campements et de leur éternelle reformation. Dans ce naufrage, il a à cœur de dissocier les braves (citoyens révoltés, soucieux de la dignité des exilés à qui ils énoncent leurs droits sans relâche) et ceux qui, portant l'uniforme, œuvrent au service de l'indignité et mettent la solidarité en échec. On pourra trouver le projet schématique, ingénu dans sa révolte et son humanisme, il n'en est pas moins douloureusement dépourvu d'utopie. Ne reste que le bricolage, le règne du provisoire auquel cantonnent les queues de poisson ad-

ministratives et les rafles à 5 heures du matin. *Paris Stalingrad* met moins en évidence la faillite que la trahison d'un pacte d'accueil foulé au sol, et revient toujours à l'idée, dans ce portrait à voix multiples, qu'il faudrait extraire celle d'un poète. C'est à Souleymane, 18 ans, venu du Darfour, que revient le soin de désigner les choses dans une langue à même de produire du sens, qui n'est pas celle de l'arbitraire. Résistance minuscule, mais résistance quand même.

S.O.

PARIS STALINGRAD
de HIND MEDDEB
et THIM NACCACHE
(1h28).

https://www.liberation.fr/culture/cinema/paris-stalingrad-les-exiles-dans-letau-de-letat-20210526_HCU7JAOHIBEYVEU5TDCE23S3MA/

Le Monde

26 mai 2021

Paris Stalingrad

Film français de Hind Meddeb et Thim Naccache (1h26).

Paris, quartier Stalingrad, dans le 19^e arrondissement : en 2016, des migrants s'installent avec leurs abris de fortune, forment des files d'attente devant les administrations, et réussissent parfois à sauver leurs maigres affaires avant l'intervention de la police, grâce au soutien de personnages solidaires. Les deux coréalisateurs suivent ce quotidien chaotique dans un mélange de cinéma direct et de déambulation au côté de Souleymane, 18 ans : le jeune Soudanais a dû quitter la région du Darfour quand il était mineur, a vécu la torture, et surmonte les violences subies grâce à l'écriture poétique qu'il donne à entendre nuit et jour. Portrait d'une ville qui change et se ferme aux exilés, *Paris Stalingrad* renvoie les forces de l'ordre au rang de « décor », selon le mot de la coréalisatrice, pour se concentrer sur les personnages. ■ C.L.F.



Paris Stalingrad



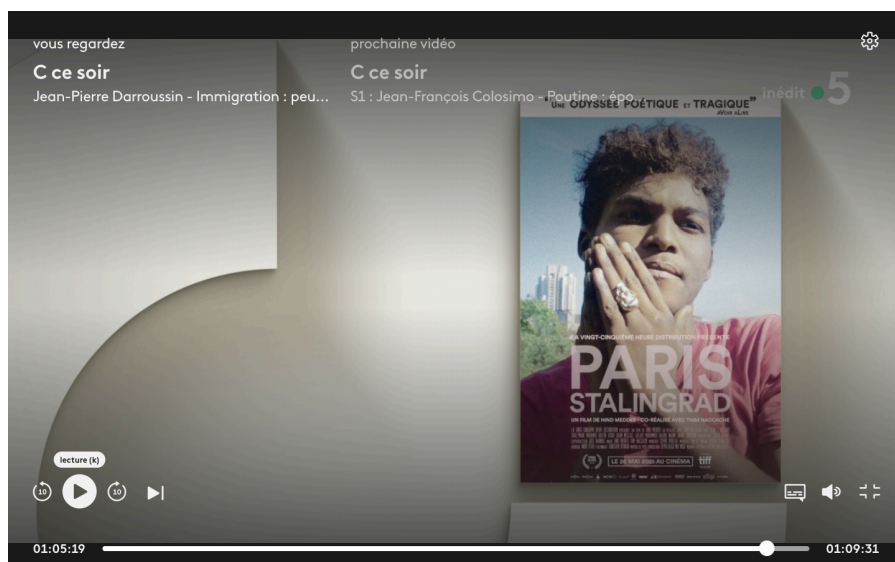
| PHOTO : CAPTURE DE PARIS-STALINGRAD

Ils font la une quand leurs campements de fortune sont détruits au petit matin avant de retourner à l'invisibilité. Ce documentaire sort de l'ombre ces migrants dans l'espoir déçu d'un Eldorado européen. Hind Meddeb et Thim Naccache racontent leur quotidien avec un parti pris engagé mais, surtout, un parfait mélange de réalisme et de poésie (à travers les textes d'un ado venu du Darfour). Passionnant. 1 h 26. (T.C.)

TV & LEURS SITES WEB



15 juin 2021



<https://www.france.tv/france-5/c-ce-soir-le-debat/c-ce-soir-le-debat-saison-1/2516997-c-ce-soir.html>



→ **L'INVITÉ
DU JOUR**

21 mai 2021

Hind Meddeb : un film pour "montrer les réfugiés comme des êtres humains"



L'invitée de Paris Direct est la journaliste et documentariste Hind Meddeb. Elle signe "Paris Stalingrad", une immersion dans le monde des demandeurs d'asile réfugiés dans des campements insalubres à Stalingrad, un quartier du nord-est de la capitale. Dans ce film à la fois poétique et triste, qui sort en salles en France la semaine prochaine, elle dénonce "la maltraitance institutionnelle de l'État vis à vis des demandeurs d'asile" et signe "un hommage à toutes les personnes qui arrivent".

https://www.france24.com/fr/émissions/invité-du-jour/20210521-hind-meddeb-un-film-pour-montrer-les-réfuégiés-comme-des-êtres-humains?ref=tw_i

الوثائقي "باريس - ستالينغراد".. مدينة الأنوار لا تحب المهاجرين غير النظاميين



نشرت في: 04/06/2021 - 11:49



برنامج "ثقافة" مع ليانا صالح. © فرانس24.

إعداد: ليانا صالح 14 دقائق

تستضيف ليانا صالح في هذه الحلقة من برنامج "ثقافة" صاحبة الفيلم الوثائقي "باريس - ستالينغراد" المخرجة هند المؤدب. يروي الفيلم للعاناة التي يتخبط فيها المهاجرون غير النظاميون في انتظار تسوية وضعيتهم في فرنسا أو ترحيلهم.

فيلم فرنسا باريس فقراء الهجرة غير الشرعية سينما حقوق الإنسان

<https://www.france24.com/ar/برامج/ثقافة/20210604-الوثائقي-باريس-ستالينغراد-مدينة-الأنوار-لا-تحب-المهاجرين-غير-النظاميين>

18 mai 2021

Emission : **L'Invité**

Hind Meddeb

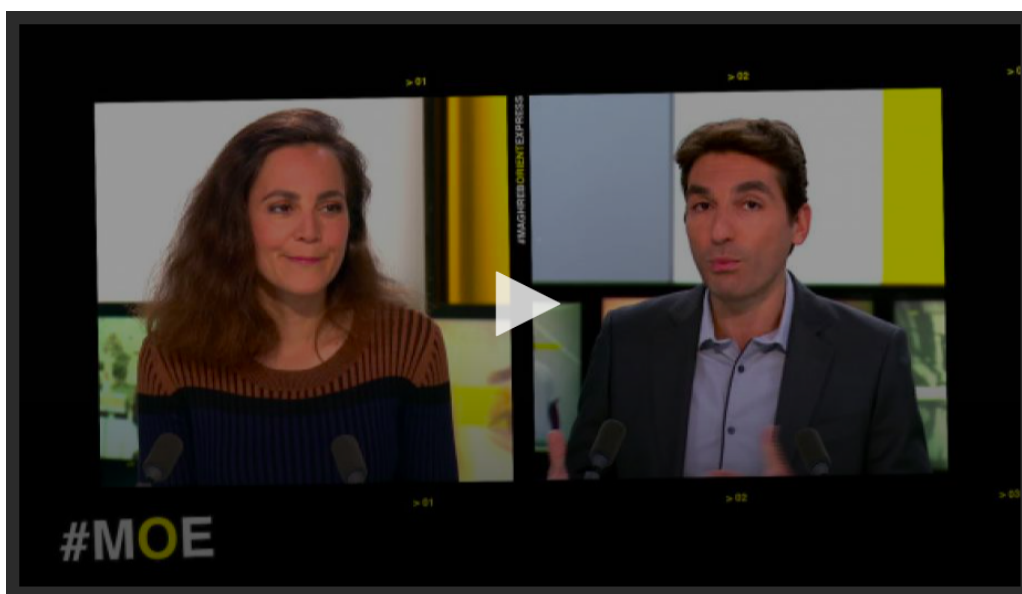


18 mai 2021 - Durée : **8 min**

Alors qu'Emmanuel Macron a annoncé l'annulation de la dette du Soudan, lors du sommet international consacré au Soudan et au développement économique de l'Afrique, les voix de la révolution soudanaise se retrouvent à l'Institut du monde arabe, à l'invitation du ministère français des Affaires étrangères. Parmi ces personnalités, la journaliste et cinéaste Hind Meddeb porte la parole des révolutions arabes. Présentation : Patrick Simonin.



<https://www.tv5monde.com/emissions/episode/l-invite-hind-meddeb>



MAGAZINE

Maghreb-Orient Express

Hind Meddeb, Cheb Hamidou, Mariem Guellouz

5 juin 2021 | Durée : 0:26:34 | **TV5MONDE**

Hind Meddeb, Cheb Hamidou, Mariem Guellouz Pendant deux ans, la réalisatrice Hind Meddeb a suivi des réfugiés à Paris à la recherche d'un nouveau départ en Europe. Ces hommes, et quelques femmes, principalement originaires du Soudan, d'Éthiopie, d'Érythrée, d'Afghanistan et d'Iran vivent au rythme des évacuations par les forces de l'ordre, autour du métro Stalingrad dans le nord de la capitale française. La réalisatrice a pu capter aussi les élans de solidarité avec les habitants du quartier. Son documentaire « Paris Stalingrad », coréalisé avec Thim Naccache, est projeté dans les salles de cinéma en France. « Manich Fahem Rouhi » (Je ne me comprends pas) : 27 millions de vues ; « Ana Bla Bik Kiyasrali » (Que serai-je sans toi ?) : 1,4 million de vues. Depuis un an, les clips de Cheb Hamidou affolent les compteurs sur YouTube. La nouvelle star du raï enchaîne les succès avec ses chansons sur l'amour au temps des réseaux sociaux. En avant-première sur le plateau de #MOE, le chanteur présente son album « Danya » (disponible à partir du 14 juin 2021) et le clip du même nom. Pas de danse sans dignité des corps, c'est le slogan des Journées chorégraphiques de Carthage. Des artistes de toutes les écoles, du hip-hop à la danse moderne, toutes générations confondues, se produisent du 5 au 12 juin 2021 en Tunisie. À suivre en ligne dans le monde entier via les réseaux sociaux. On en parle avec Mariem Guellouz. # L'oeil de Slimane : le muezzin. #Atmosphère avec les coups de coeur culturels des invités. Invités : Hind Meddeb, réalisatrice ; Cheb Hamidou, chanteur de raï ; Mariem Guellouz, directrice des Journées chorégraphiques de Carthage (depuis Tunis) ; Slimane Zeghidour, éditorialiste TV5MONDE. Présentation : Mohamed Kaci. www.tv5monde.com/MOE

<https://culture.tv5monde.com/tendances/maghreb-orient-express/hind-meddeb-cheb-hamidou-mariem-guellouz-1032767>

RADIOS ET LEURS SITES WEB

26 mai 2021

Du Soudan à la Lorraine, en passant par les campements de Paris : un jeune réfugié, au cœur d'un documentaire

Il est le fil conducteur du film "Paris Stalingrad" qui sort ce mercredi en salle. Souleymane Mohammad, jeune Soudanais réfugié en France, vit aujourd'hui à Pont-à-Mousson. A l'écran, on le suit entre campements de fortune, distribution de nourriture et quête administrative dans la capitale.



"*Mon pays m'a condamné à l'exil*", explique Souleymane Mohammad dans le film "**Paris Stalingrad**" réalisé par Hind Meddeb et qui sort ce mercredi 26 mai au cinéma. Un documentaire tourné entre 2016 et 2018 dans le quartier du métro Stalingrad à Paris où se réfugient dans des campements de fortune des hommes et des femmes fuyant la guerre dans leur pays.

Ils viennent de Somalie, d'Éthiopie, d'Érythrée, du Nigéria, d'Afghanistan, d'Iran, du Pakistan. Ou encore du Soudan comme Souleymane qui, après sa régularisation, vit depuis deux ans désormais en Lorraine : Nancy puis Pont-à-Mousson où il est employé dans une entreprise de travaux publics, à bientôt 24 ans.

26 mai 2021



Souleymane, jeté sur la route depuis l'âge de 13 ans. Son village du Darfour a été incendié, son père et son grand frère ont été tués par des milices. *"C'était une famille d'agriculteurs",* précise Hind Meddeb. *"Ils vivaient de la terre, ils étaient très heureux et ils n'ont jamais pensé à s'exiler. Il y a eu une politique terrible d'expropriation des terres au Soudan qui a été très longtemps le grenier de l'Afrique et c'est dans cette région qu'il y a eu le plus de guerres et d'expropriations. Plus de 300.000 morts, peut-être plus encore, avec des crimes contre l'humanité."*

Sur la route de l'exil depuis l'âge de 13 ans : "J'ai grandi tout seul"

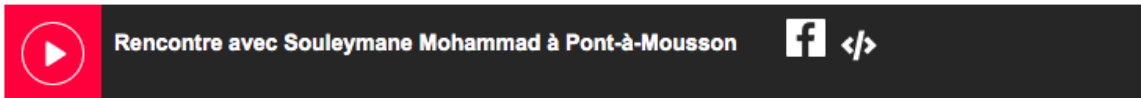
Tchad, Niger, Libye. Puis Sicile, Italie, France. Nice, Marseille, Paris, Calais et retour à Paris. Cinq années d'exil et la force de rester en vie. *"Sans famille, j'ai grandi tout seul",* confie à France Bleu Lorraine Souleymane qui a travaillé 40 mètres sous terre dans une mine d'or, réduit en esclave pour payer la traversée de la Méditerranée.



26 mai 2021

Un vie sans répit et sans plainte. *"Aujourd'hui, ça va. Demain, ça ne va pas. Après-demain, bien sûr ça va. Comme ça, je continue. C'est ça les lois de la vie."* Dans le film "Paris Stalingrad", la caméra suit Souleymane avec ses compagnons d'infortune, en quête d'eau, de nourriture, de papiers. Expulsés de leurs tentes par la police et les agents de propreté de la capitale.

Souleymane, qui s'exprime en arabe dans le film, parle aujourd'hui français, continue d'écrire des poèmes, chante. Son rêve ? Devenir rappeur et raconter sa vie dans un livre. Sa quête ? Retrouver un jour sa mère et ses quatre sœurs dont il est sans nouvelle. *"Elles doivent penser que je suis mort."*




- "Paris Stalingrad", film-documentaire (86 minutes) de Hind Meddeb, co-réalisé avec Thim Naccache. Film soutenu notamment par la région Grand Est. Sortie 26 mai.

<https://www.francebleu.fr/infos/societe/filme-dans-des-campements-de-fortune-a-paris-un-jeune-soudanais-vit-et-travaille-aujourd-hui-en-1621879268>



29 mai 2021

De la guerre

▶ ÉCOUTER (59 MIN) 

À retrouver dans l'émission
PLAN LARGE par Antoine Guillot

"Si le vent tombe", "Vers la bataille", "Des hommes" sont trois films hantés par des histoires de la grande Histoire, qui s'inscrivent dans un genre majeur et problématique du 7ème Art : le film de guerre. Rencontre avec les cinéastes Nora Martyrosian, Aurélien Vernhes-Lermusiaux et Lucas Belvaux.

...

Extraits et musiques de films

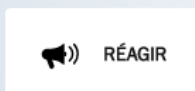
- *Si le vent tombe*, de Nora Martyrosian en salles depuis le 26 mai
- *Vers la bataille*, de Aurélien Vernhes-Lermusiaux en salles depuis le 26 mai
- *Des hommes*, de Lucas Belvaux, en salles le 5 juin
- *Vers la bataille*, de Aurélien Vernhes-Lermusiaux en salles depuis le 26 mai
- Montage sonore des sorties de la semaine du 26 mai 2021 : *Il Mio Corpo*, de Michele Pennetta ; *The Father*, de Florian Zeller ; *Balloon*, de Pema Tseden ; *Paris Stalingrad*, de Hind Meddeb et Thim Naccache ; *Hospitalité*, de Koji Fukada
- *Vercingétorix, la légende du druide roi*, de Jacques Dorfmann (2001)
- Sonia Lacen, *Le rêve d'un homme* (2001)

<https://www.franceculture.fr/emissions/plan-large/de-la-guerre-avec-nora-martyrosian-aurelien-vernhes-lermusiaux-et-lucas-belvaux>

26 mai 2021

Rudy Ricciotti en beauté !

34 minutes



***à 13 minutes 20*

“ Et surtout on plonge dans Paris Stalingrad le documentaire nécessaire de Hind Meddeb qui dit la tragédie des demandeurs d’asile réfugiés au nord de Paris. C’est un grand oui. ”

<https://www.franceinter.fr/emissions/boomerang/boomerang-26-mai-2021>



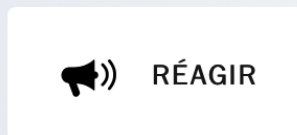
LA REVUE DE PRESSE

25 mai 2021

Mardi 25 mai 2021 par **Claude Askolovitch**

La revue de presse du mardi 25 mai 2021

6 minutes



mention du film et du portrait de Souleymane dans La Croix

<https://www.franceinter.fr/emissions/la-revue-de-presse/la-revue-de-presse-25-mai-2021>

nova
13 juin 2021

Pour les 10 ans des révolutions arabes, Hind Meddeb, le Trianon et l'Institut du Monde Arabe, Mix Bros et le Paris-New York Heritage Festival présentent la soirée, mix ta race au Soudan et la sélection de ce Worldmix.

Au programme, les nouveautés de la playlist de Nova, quelques perles musicales d'hier et un "Mix ta race au Soudan", formule choc pour annoncer une soirée du même nom ce lundi 14 juin à Paris, l'occasion de se réunir sous le signe des 10 ans des révolutions arabes et d'une révolution plus récente, celle du Soudan. Le pays sera à l'honneur en présence d'artistes soudanais et de leurs amis musiciens de France et d'ailleurs, comme Ghandi Adam, Arat Kilo (en photo ci-dessus), Arthur H, Rasha Sheikh Eldin, Abd Al Malik...

La documentariste Hind Meddeb, auteure du documentaire "Paris Stalingrad" qui suit le parcours des demandeurs d'Asile à Paris, et Jérémie Fontaine nous présentent cette soirée dans un Worldmix bien inspiré.

nova

13 juin 2021



Playlist

G Rhyme General – Rebel
Roberto Roena – Que Se Sepa
Kolinga – Mama Don't Let Me
Rupa – Aaj SHanibar
Durand Jones & The Indications – Witchoo
Bob Andy – Life

Le "Mix ta race" au Soudan d'Hind Meddeb et Jérémie Fontaine

Rasha – Azara Alhai
Arat Kilo – Nafkot
Arthur H – Tokyo Kiss
Camélia Jordana – Ma gueule
Emel – Ensen Dhaif
Bedouin Burger (Zeid Hamdan + Lynn Hadib) – Taht el Wared
Abd Al Malik – Les Invalides

<https://www.nova.fr/musiques/worldmix-speciale-selecta-pour-la-soiree-mix-ta-race-au-soudan-par-hind-meddeb-et-jeremie-fontaine-146243-14-06-2021/?fbclid=IwAR0SApMx12V06Dx5m8uA6OF0lowX-MJ27qyuQlyetYrpXmkXv7mNXTS89T0>



17 mai 2021



RadioCampus Lorraine
@campuslorraine



[AU PROGRAMME]

Bon lundi à tous sur RCL 😊

➡ 18h - 19h : Jusqu'ici Tout Va Bien ! 😎

Retrouvez l'interview de Hind Meddeb, réalisatrice du film Paris Stalingrad !

Restez sur les ondes !

[#Radio](#) [#radiocampus](#) [#etudiants](#) [#radioétudiante](#)



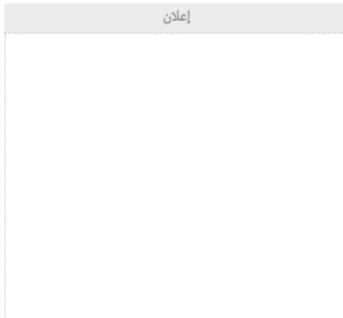
12:00 PM · 17 mai 2021 · Twitter Web App

← هوى الأيام

أفلام هند المؤدّب مرآة حياة الشباب العرب



تنقل هند المؤدّب بكاميرتها صورة الشباب العرب ومختلف المجالات الفنية والثقافية، وحتى نضالهم من أجل نيل الحرية لبلدهم.



وتسعى هند المؤدّب، مخرجة وصحافية وكاتبة ومصوّرة، إلى كسر الصورة النمطية الراسخة في ذهن غالبية الغرب والأوروبيين. وتلاحظ من خلال مشاهداتها، بأنهم لا يعرفون الكثير عن الشباب العربي، و"شعرت بالحاجة للتحدّث عن هذا الموضوع في أفلامي، وتسليط الضوء على جوانب مضيئة للشباب العرب".

وهذا النضال يظهر أيضاً في اختيار قصص أفلامها، وهي كانت من أولى الصحافيات في العالم العربي وأوروبا التي غاصت في موسيقى المهرجانات، وأخرجت فيلمها "إلكترو - شعبي" في 2011 في ظلّ الثورة. وتستوحي هند أفكارها من زياراتها للدول العربية وحتى ممّا تشاهده في باريس - فرنسا، مكان إقامتها. وهذا ما حصل في فيلمها Paris-Stalingrad، وهي تنقل لنا قصص أشخاص أتوا من مختلف دول العالم للإقامة بباريس ويحملون معهم أحلامهم، ولكن سرعان ما تحوّلوا إلى لاجئين، غير قادرين على الإستقرار في مكان واحد.

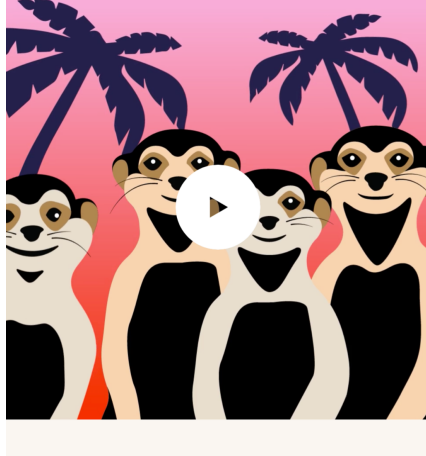
هند المؤدّب، ضيفة سميرة إبراهيم في برنامج "هوى الأيام".

يمكنكم المشاركة معنا بترك رسالة صوتية قصيرة، للتعبير عن حالة أسعدتكم أو موقف أحنزكم (فيلم، كتاب، مسلسل...)، على الرقم التالي:

<https://www.mc-doualiya.com/%D8%A8%D8%B1%D8%A7%D9%85%D8%AC/%D9%87%D9%88%D9%89-%D8%A7%D9%84%D8%A3%D9%8A%D8%A7%D9%85/20210609-%D8%A3%D9%81%D9%84%D8%A7%D9%85-%D9%87%D9%86%D8%AF-%D8%A7%D9%84%D9%85%D8%A4%D8%AF%D9%91%D8%A8-%D9%85%D8%B1%D8%A2%D8%A9-%D8%AD%D9%8A%D8%A7%D8%A9-%D8%A7%D9%84%D8%B4%D8%A8%D8%A7%D8%A8-%D8%A7%D9%84%D8%B9%D8%B1%D8%A8>

So good

3 juin 2021



Podcasts . Faisez tous comme moi . Épisode #32

[← Retour au programme](#)

Avec Hind Meddeb, réalisatrice du documentaire Paris-Stalingrad

03.06.21



Écouter l'épisode



S'abonner



Ou écoutez via votre plateforme préférée :



<https://www.sogoodstories.com/episode/avec-hind-meddeb-realisateurice-du-documentaire-paris-stalingrad/?fbclid=IwAR1UPc64hjkjDh29UqJBINcfanEfbN2gD1TIHv9-mevmYd0ykMHfutmpUVc>

SITES WEB

26 mai 2021

PARIS STALINGRAD

Un film de Hind Meddeb, Thim Naccache

Avec Souleymane Mohammad...



Une honte pour le pays des Lumières

Synopsis : En 2016, des dizaines de réfugiés campent à proximité du métro Stalingrad, à Paris, en attendant que leur situation puisse être examinée et régularisée. Mais la police vient régulièrement les déloger et détruire leurs campements. Parmi eux, figure Souleymane, 18 ans, originaire du Darfour, qu'il a quitté cinq ans auparavant. Ses rêves se heurtent à la dure réalité des réfugiés en France...



© Stray Dogs / La Vingt-Cinquième Heure Distribution

Critique : À Stalingrad dans les années 1940, survivre était un héroïsme en soi. Au métro Stalingrad à Paris dans les années 2010, on peut en dire de même pour les réfugiés. Certes, ces personnes ne sont pas au milieu des balles et des obus (c'est même ce que bon nombre d'entre elles ont fui), mais elles font face au dénuement le plus total, à l'instabilité permanente, au rejet général, à la persécution régulière des forces de l'ordre (comment appeler ça autrement en voyant ce documentaire ?), à l'absence d'horizon...

En filmant le quotidien de ces réfugiés au plus près, dans une forme de journalisme embarqué (« *embedded* » comme on dit parfois), Hind Meddeb (elle-même pleinement impliquée via ses questions ou interventions) et son coréalisateur Thim Naccache montrent les événements de l'intérieur à la manière d'un reportage de guerre, captant ce mélange perpétuel d'errance et de chaos, suivant des êtres humains constamment en fuite – comme si quitter leur pays les avait seulement exposés à d'autres dangers et cruautés, quelle qu'en soit la teneur.

Même si le public a déjà vaguement conscience de la rude vie de ces réfugiés, "**Paris Stalingrad**" permet de mieux mesurer l'ampleur de cette dureté, comme peu d'œuvres ou documents parviennent à la faire. En côtoyant par procuration ces étrangers en quête d'espoir, on ne peut que constater (mais est-ce une surprise ?) que ce sont des gens sensibles et intelligents comme tout le monde, que nos sociétés traitent pourtant comme des animaux, des parasites ou des terroristes. Seules quelques personnes leur tendent réellement la main, le documentaire exposant même les manquements de certains organismes dont l'objectif est supposément de les aider ou de leur porter secours. On constate ainsi avec effarement, dans un pays qui se targue de principes issus des Lumières, au nom de l'égalité, de la liberté et de la fraternité, que les réfugiés sont traités de façon impitoyablement dégradante.

ABUS DE CINÉ

26 mai 2021

Pire : malgré les idéaux de justice affichés par notre démocratie, les réfugiés font face au règne de l'arbitraire. Tout semble fonctionner comme si les demandes de régularisations étaient accordées au doigt mouillé, l'âge des mineurs sans papiers évalué au faciès, les aides apportées de façon inégale et aléatoire... Au milieu de tout ça, la police fait figure de rouage au mieux inutile et absurde, au pire inhumain, comme un bras aveugle et sourd d'une politique tentant apparemment de ménager la chèvre et le chou (la droite et la gauche), avec un ridicule et illusoire mélange de fermeté et de supposés gestes humanitaires.

Film brut, ne cherchant pas d'effets superflus de mise en scène, "**Paris Stalingrad**" laisse tout de même la place à quelques lueurs, notamment avec le recours à la poésie qui devient quasiment la dernière liberté auxquels s'accrochent certains réfugiés, comme une échappatoire ultime face à tous les obstacles – que personne ne pourra leur voler. Héros malgré lui, fil rouge de ce film, le jeune Souleymane incarne ce mélange de résignation et de persistance du rêve, dans ses attitudes comme dans ses mots : « Je combats la douleur par la joie », explique-t-il par exemple. C'est un poète et un survivant. Et nos sociétés démocratiques ne font malheureusement qu'ajouter des épreuves à son odyssee au lieu de le guider vers la dignité et la sérénité.

BANDE ANNONCE



<https://www.abusdecine.com/critique/paris-stalingrad/>



PILS - Par Ici Les Sorties

26 mai 2021



<https://www.allocine.fr/video/video-19592420/>

25 mai 2021

Paris Stalingrad : rencontre avec Hind Meddeb, la réalisatrice du docu choc sur les migrants



Ils viennent d'Erythrée, d'Ethiopie, du Soudan... et échouent sur les trottoirs parisiens. "Paris Stalingrad" capte leur réalité, la violence et les outrages quotidiens dont ils sont victimes.

Paris Stalingrad est votre premier film distribué en salles. Quel est votre parcours ?

Hind Meddeb : J'ai été journaliste pendant une dizaine d'années (France 24, France Info, Arte, France télévisions, Paris Première, Radio Nova). J'ai réalisé mon premier documentaire quand j'étais encore étudiante à Sciences po, un film qui retrace l'itinéraire de jeunes Marocains radicalisés qui ont perpétré les premiers attentats terroristes au Maroc en mai 2003 (De Casa au Paradis, 2007). Entre 2011 et 2013, à l'heure du printemps arabe, j'ai tourné Tunisia Clash et Electro Chaabi deux longs métrages documentaires sur la création musicale comme acte révolutionnaire. Comme j'ai grandi dans une famille aux origines multiples, mon père est tunisien et ma mère maroco-algérienne, je parle arabe et j'ai passé de longs séjours en Afrique et au Moyen-Orient. Dans mes films, je m'intéresse aux formes de résistance à l'ordre établi en filmant du côté de ceux qui se révoltent. Je me suis peu à peu éloignée du journalisme pour aller vers la forme plus libre du documentaire de cinéma.

25 mai 2021

Combien de mois avez-vous passé aux côtés des migrants ? De combien de rushes disposiez-vous avant le montage ?

Avec Thim Naccache, nous avons tourné entre 2016 et 2018. Nous avons une centaine d'heures de rushes. Le montage s'est fait par étapes. Le tournage au long cours, nous a permis de reconstituer une géographie de l'exil dans les rues de la capitale et de montrer la dégradation de la situation sur deux ans.

Vous recueillez la parole de ceux que la société anonymise. Comment êtes-vous parvenus à gagner leur confiance ?

Nous avons passé beaucoup de temps sur les lieux, sans caméra, à échanger avec les personnes sur place, à leur expliquer notre démarche. Nous n'avons pas seulement tourné un film, des amitiés sont nées, nous avons accompagné des personnes dans leurs démarches administratives et nous avons aussi créé des liens au-delà du tournage. J'ai initié des collaborations artistiques entre des artistes français comme le metteur en scène Benjamin Lazar, Arthur H, Gaël Faye et certains réfugiés musiciens ou poètes. La Maison de la Poésie, mais aussi l'Institut du Monde Arabe à l'occasion de la Nuit de la Poésie, nous ont ouvert leurs portes en invitant Souleymane le personnage principal du film mais aussi les poètes Hassan Yassine et Moneim Rahma à venir dire leurs poèmes sur scène.

En vous intéressant au sort des migrants, vous faites un film sur l'état du monde. Quelle est votre analyse de la situation actuelle ?

L'Etat, les pouvoirs publics n'encouragent pas les solidarités, je dirai même qu'ils font tout pour les empêcher. De nombreux politiques font campagne en attisant la haine de l'autre. C'est une méthode paresseuse et payante, quoi de plus facile que de déplacer les frustrations des uns sur le dos des autres. C'est ce qu'on voit dans le film. Car Paris n'est pas une ville raciste, c'est une ville cosmopolite avec une longue histoire de métissages et de nombreux étrangers s'y sont établis et ont même contribué à son rayonnement. Paris est une ville où le FN fait son plus mauvais score. Et nous pensions avoir élu une maire de gauche. Et pourtant la police et les administrations exercent une violence quotidienne sur des personnes pacifiques et vulnérables. Et les personnes solidaires sont attaquées (il y a eu plusieurs procès contre des Parisiens qui soutenaient les réfugiés). Malgré tout, je reste optimiste. Car nous vivons de fait, dans un monde métissé, ceux qui s'accrochent à une conception figée de leur identité, sont nostalgiques d'un monde qui n'existe plus depuis longtemps. Les discours xénophobes qui sont présents partout dans les médias finiront par s'épuiser parce qu'ils entrent en contradiction avec le réel. Séparation, ségrégation sont contre nature, les murs finissent toujours par tomber. Mais nous traversons effectivement une période très sombre et notre film documente un épisode sinistre de l'histoire de Paris.



25 mai 2021

Vous filmez l'épuisement des migrants, qui n'en finissent plus d'être chassés par les États et harcelés par la police. Vous filmez en creux ce besoin de repos et de sérénité. Est-ce cela la tragédie fondamentale des migrants ?

Halil Altindere, artiste turc d'origine kurde répond à votre question avec humour avec son installation "Space Refugee" : "Et si, lassés d'errer sur Terre, les réfugiés partaient à la conquête de nouvelles planètes pour retrouver enfin un espace de vie ?" C'est la fiction qu'explore l'artiste dans son oeuvre. Il met en lumière avec beaucoup d'ironie l'absurdité de nos politiques. De mon côté, ce que j'observe, c'est la tragédie de l'Europe dite des « droits de l'homme » qui trahit quotidiennement ses valeurs fondamentales. La Méditerranée est un immense cimetière à ciel ouvert. C'est la politique européenne de fermeture des frontières qui est responsable de ces morts. Il y a aujourd'hui un immense décalage entre ce que l'Europe prétend défendre et ce qui se passe sur son territoire. J'ajouterai que la très grande majorité des réfugiés dans le monde ne viennent pas frapper à la porte de l'Europe. Chassés par la guerre ou le changement climatique, ils sont principalement dans les pays frontaliers aux leurs, un million de réfugiés soudanais en Ouganda, des centaines de milliers de réfugiés érythréens et éthiopiens au Soudan, plus de 500 000 réfugiés somaliens au Kenya etc. Et ce qu'on oublie souvent de rappeler, c'est que la plupart des personnes qui rejoignent l'Europe sont issus de pays anciennement colonisés dont les ressources ont été exploitées et qui ont largement contribué à enrichir l'Europe. Si l'Europe est devenue une terre promise, c'est aussi parce qu'elle s'est enrichie en colonisant presque tous les continents du monde.

Aviez-vous en tête de mythe de Sisyphe en tournant votre film ?

Le tournage a été très dur. Et le film est très en deçà des violences dont nous avons été les témoins. Il y a un degré de violence que nous ne sommes pas parvenus à restituer dans le film. Tous les deux jours, la police venait détruire les campements, jeter à la poubelle les affaires personnelles des réfugiés qui attendaient dans la rue de pouvoir déposer leur demande d'asile. Après le départ de la police et des agents de la propreté de Paris, les gens se retrouvaient à dormir à même le sol sur un bout de carton. Certains pleuraient parce qu'ils avaient perdu tous leurs papiers et leurs effets personnels. Il fallait tous les jours repartir de zéro. Oui, la répétition quasi quotidienne de ces drames est effectivement comparable au mythe de Sisyphe. Mais surtout toute cette violence infligée par l'Etat à des personnes extrêmement vulnérables était totalement inutile et insensée.



25 mai 2021

Quels sont vos projets ?

Je prépare un nouveau film intitulé "Soudan, retiens les chants qui s'effondrent", aux côtés d'une jeunesse révolutionnaire qui a renversé une dictature militaire et religieuse et qui se bat pour faire advenir un Etat de droit. La poésie est aussi au centre de ce film. Au Soudan, la résistance passe par les mots. « La balle ne tue pas. C'est le silence qui tue » entend-on dans les manifestations contre l'ancien régime. Ce film au Soudan constitue le "hors champ" de Paris Stalingrad. Nous y découvrirons que Souleymane vient d'un pays où des millions de personnes sont prêtes à mourir pour conquérir leur liberté.

Quels sont vos projets ?

Je prépare un nouveau film intitulé "Soudan, retiens les chants qui s'effondrent", aux côtés d'une jeunesse révolutionnaire qui a renversé une dictature militaire et religieuse et qui se bat pour faire advenir un Etat de droit. La poésie est aussi au centre de ce film. Au Soudan, la résistance passe par les mots. « La balle ne tue pas. C'est le silence qui tue » entend-on dans les manifestations contre l'ancien régime. Ce film au Soudan constitue le "hors champ" de Paris Stalingrad. Nous y découvrirons que Souleymane vient d'un pays où des millions de personnes sont prêtes à mourir pour conquérir leur liberté.


https://www.allocine.fr/article/fichearticle_gen_article=18699779.html

21 avril 2021

Une odyssee autant poétique que tragique, au cœur de l'univers misérable des sans-papiers qui pêche parfois dans la radicalité du propos militant.

Suivre @AVoirALire 6 852 abonnés

★★★★☆



UN FILM DE HIND MEDDEB - CO-RÉALISÉ AVEC THIM NACCACHE

- > **Réalisateurs** : Hind Meddeb - Thim Naccache
- > **Genre** : Documentaire
- > **Nationalité** : Français
- > **Distributeur** : La Vingt-Cinquième Heure
- > **Durée** : 1h28mn
- > **Date de sortie** : 26 avril 2021

Disponible sur

Cultura, fnac, R

Critique : Il y a ces foules de femmes et d'hommes qui se pressent devant un bureau provisoire de France Terre d'Asile, pour obtenir un semblant d'existence légale. Il y a ces tentes à même les quais du canal Saint-Martin, où les gens tentent de survivre. Il y a aussi ce directeur d'association qui, devant autant de paradoxes, s'énerve ou ces policiers qui regardent leurs pieds, gênés, quand ils doivent débarrasser les migrants du trottoir. L'immigration est un sujet périlleux. Le propos pourrait céder au populisme, à la démagogie, à la facilité. Pour autant, deux réalités s'opposent : celles des personnes migrantes qui fuient l'ignominie sociale et politique, et celles d'une partie du peuple français qui se désespère de ces milliers de gens, ramassés sur les pavés de leur ville. Il y a aussi des gens issus de la société civile, des engagés, pliés dans le silence de leur militantisme, qui cherchent des places pour ces mineurs désespérés, tentent de secourir la pauvre femme enceinte abandonnée depuis un an sur un trottoir et se risquent à la colère, quand les hordes de policiers débarquent sur les trottoirs de Stalingrad. Et Paris est filmée comme une capitale triste, terne, dans des couleurs grises et embuées.



© Film Still Photo

21 avril 2021

S'engager sur un tel sujet est forcément risqué. Hind Meddeb, qui accompagne son documentaire de ses propres paroles, ne cache pas sa volonté clairement militante. Elle filme pour montrer. Elle filme pour dénoncer. Parfois, elle s'abandonne à la mise en cause des associations comme la Croix-Rouge ou France Terre d'Asile, qui, à ses yeux, se résignent à la désespérance humaine. Elle va avec sa caméra à la rencontre des policiers qui se préparent à chasser du bitume les pauvres gens issus des quatre coins du monde. Il y a presque une facilité à mettre en cause ceux qui sont sur le terrain, c'est-à-dire les travailleurs sociaux, les forces de l'ordre qui sont immédiatement visibles sur le terrain de la colère. La culpabilité devrait être située du côté du politique, des décideurs, et peut-être de la plupart des citoyens qui se taisent face à la détresse qui inonde leurs rues. Mais l'exercice n'excède pas la mise en cause de ceux qui exécutent les décisions des pouvoirs publics, avec les moyens limités qu'on leur connaît. La réalisatrice va jusqu'à faire allusion à une certaine époque qui, d'après elle, substituait aux territoires des exclus les espaces privilégiés des Français de souche. Le propos dérape soudain.



© Film Still Photo

Pour autant, la puissance de l'œuvre réside dans le choix de filmer le parcours d'exil d'un jeune homme, Souleymane. Brusquement, ce qui pourrait être un poncif assez maladroit contre l'ordre établi, s'illumine dans un récit incarné. Le garçon a dix-huit ans et colore sa vie de poèmes qu'il reconstruit à partir de chansons de son pays. Il parle de sa fuite du Darfour, de l'horreur de la guerre, de la perte de sa famille, dans une innocence touchante. La rue abîme le visage juvénile et la réalisatrice parvient à filmer les traits qui se durcissent, la douleur qui s'étale sous les yeux, et la fatigue. La réalisatrice accompagne le parcours de vie de ce garçon jusqu'à sa reconnaissance par l'OFPPA de son statut de réfugié. Elle attrape le sourire comme un trophée, même si la séparation avec les siens, la perte de ses amis sur le chemin tortueux de la galère, l'endeuillent à tout jamais. Ce portrait de jeune homme rend hommage à toutes ces humanités déçues que le nombre, l'effet du collectif font oublier, alors qu'il s'agit à chaque fois d'individus distincts, sensibles et intelligents. Il y a une véritable nécessité d'incarner l'existence de ces gens que le discours politique ou médiatique réduit souvent à des hordes d'anonymes.

21 avril 2021



© Film Still Photo

Paris Stalingrad ne laissera personne indifférent. Une certaine gauche se réjouira de la parole donnée à ces exclus. Une droite extrême nourrira ses discours haineux en réduisant le film à une France qui n'aurait pas les moyens de recevoir autant de migrants sur son territoire. Et au milieu des deux, les spectateurs rencontreront une jeunesse déterminée à la survie, le pouvoir de la résilience, et la capacité à faire des entrailles de l'humanité un creuset de poésie.

<https://www.avoir-alire.com/paris-stalingrad-hind-meddeb-la-critique-du-documentaire>

DOCUMENTAIRE

« Paris Stalingrad » : un film pour ne pas se contenter des mises en scènes et du discours officiel sur les migrants



Pendant deux ans, la réalisatrice Hind Meddeb est allée à la rencontre des réfugiés qui survivent dans la capitale ou sa périphérie et espèrent reconstruire leur vie en Europe. Son documentaire, dont *basta !* est partenaire, sort en salle ce mercredi 26 mai.

***Basta !* : Dans votre film vous dites que vous souhaitez montrer ce qui a été infligé aux réfugiés, pour « garder une trace ». Pourquoi était-ce si important ?**



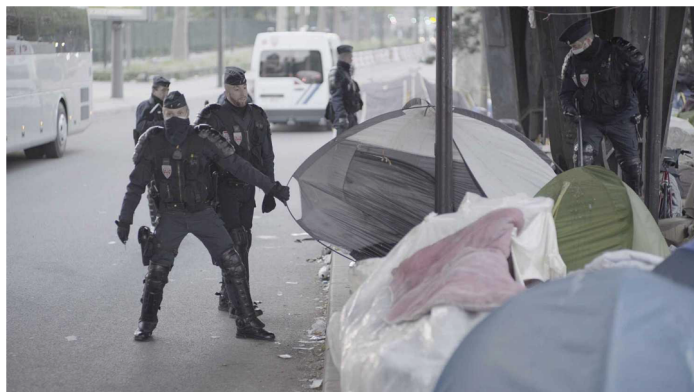
Hind Meddeb : Ce qui m'a beaucoup frappée quand j'ai commencé à aller à la rencontre des personnes occupant ces campements en 2016, c'est que la réalité n'avait pas grand-chose à voir avec ce que présentaient la plupart des médias, à savoir une préfecture qui serait attentive à mettre les gens à l'abri. En réalité, « les évacuations sanitaires » organisées par la préfecture et la ville de Paris sont des mises en scènes à destination des caméras de télévision que l'on invite ces jours-là en particulier à venir relayer le discours politique officiel.

Ce qui n'était jamais montré dans ces reportages, c'est qu'entre juin et novembre 2016, au cœur de Paris, à proximité du métro Stalingrad, tous les deux jours, la police venait raffer les réfugiés qui n'avaient pas pu déposer leurs demandes d'asile. Les personnes arrêtées étaient ensuite mises en garde à vue, des obligations de quitter le territoire leur étaient remises et ils étaient parfois même enfermés en centre de détention. En 2016, le préfet de police de Paris a été condamné 135 fois par le tribunal administratif pour entrave au droit d'asile.

26 mai 2021

Aux arrestations s'ajoutaient la destruction systématique des campements...

Oui. Et ensuite, les agents de la propreté de Paris venaient prêter main forte aux CRS. Ils avaient pour consigne de jeter aux ordures les tentes, les matelas, les couvertures et les affaires personnelles des réfugiés. Ils laissaient les gens sans rien. Aucune solution n'était proposée aux habitants de ces campements qui se retrouvaient ensuite à dormir sur un bout de carton à même le bitume. Les médias se gardaient aussi bien d'enquêter sur les opérations de mise à l'abri. La plupart des personnes obtiennent quelques nuits d'hôtel avant d'être remises à la rue. D'une évacuation à l'autre, ce sont souvent les mêmes personnes que l'on retrouve. Le même film est rejoué pour nous donner l'impression que la France serait dépassée par un flux continu de nouveaux arrivants, ce qui est faux. Avec ce film, je voulais documenter ce moment de l'histoire de Paris. Les images que j'ai tournées ont valeur d'archives.



Entre juin et novembre 2016, au cœur de Paris, tous les deux jours, la police venait rafler les réfugiés qui n'avaient pas pu déposer leurs demandes d'asile. © Hind Meddeb et Thim Naccache

Ce que je voulais, c'était aller à la rencontre de l'humanité de ces personnes qui arrivent, de montrer l'intelligence avec laquelle elles abordent la violence qu'elles subissent. C'était important pour moi que l'on soit avec eux, que l'on partage leur quotidien, que l'on écoute ce qu'ils ont à nous dire. J'aimerais que les gens qui voient le documentaire aient envie d'aller les rencontrer et les connaître. Qu'ils sortent du récit médiatique des « exilés » et des « migrants » pour les voir comme des miroirs de nous-mêmes. « Exilé » ou « migrant » cela ne veut rien dire. Ce sont des concepts qui effacent les personnes et leurs histoires.



26 mai 2021

Quelles étaient les réactions des Parisiens face à ces campements ?

Dans le film, je voulais montrer les élans de solidarité des habitants du quartier. Mais ceux qui se mobilisent pour aider les exilés sont en réalité une minorité de personnes. La plupart des habitants passent sans s'arrêter et nombre d'entre eux sont plutôt hostiles à ce qu'ils voient comme une dégradation de l'image de leur quartier. Mais tant que les campements étaient dans le centre de Paris, il pouvait y avoir de l'interaction entre les habitants et les exilés. Des amitiés sont nées et l'aide spontanée et individuelle du début s'est peu à peu organisée. De nombreux collectifs ont vu le jour : Paris d'exil, Les Midis du Mie, les Petits déjeuners de Flandres, etc. Ce soutien aux migrants a concerné des personnes qui ne s'étaient encore jamais impliquées dans une association ou un engagement politique.



Les agents de la propreté de Paris venaient prêter main forte aux CRS. Ils avaient pour consigne de jeter aux ordures les tentes, les matelas, les couvertures et les affaires personnelles des réfugiés. Ils laissaient les gens sans rien. © Hind Meddeb et Thim Naccache

Cela a rassemblé des personnes qui n'avaient rien à voir les unes avec les autres. Il y a réellement eu beaucoup de solidarité, c'était très fort. Maintenant, c'est beaucoup plus compliqué. Les camps ont été déplacés à la périphérie, vers des zones beaucoup moins peuplées, voire dangereuses, des lieux de deal de drogue ou de prostitution, par exemples aux portes de Paris. La solidarité entre Parisiens et migrants qui était née lorsque les campements étaient en centre-ville est moins possible aujourd'hui, simplement du fait de cet éloignement. Les campements sont plus isolés, ils ont volontairement été éloignés du centre.



26 mai 2021

L'un de vos témoins, Souleymane, explique à un moment que la situation d'errance, de violence et d'incertitude peut amener à devenir fou. Il n'y a pas beaucoup d'informations sur ce point mais les migrants qui arrivent en France perdent parfois pied du fait de leurs mauvaises conditions d'accueil...

La situation s'est réellement dégradée depuis que nous avons tourné le documentaire entre 2016 et 2018. On dénombre une soixantaine de suicides de demandeurs d'asile déboutés [1]. Un des meilleurs amis de Souleymane a été interné en hôpital psychiatrique et le phénomène n'est pas isolé. Parmi les déboutés de l'asile condamnés à vivre à la rue avec le risque de se faire expulser, beaucoup sont tombés dans le crack et l'alcool. Ce qu'il faut bien comprendre c'est que ces personnes qui arrivent du Soudan, d'Afghanistan, de Somalie ne peuvent pas rentrer dans leur pays, qu'ils ont souvent quitté depuis de nombreuses années. Une fois qu'ils arrivent en France, ce qui les fait tenir, c'est la perspective d'obtenir des papiers pour pouvoir reconstruire leur vie dans un pays où ils seront protégés.

Dans le processus de demande d'asile, il y a une forme d'arbitraire. Souleymane le vit dans le film. Il obtient la protection de l'État français mais la plupart de ses amis ne l'obtiennent pas. Ils viennent pourtant de la même région, ont des parcours similaires. Quelqu'un qui fuit un pays en guerre et qui est débouté de l'asile ne peut pas retourner dans son pays où sa vie est en danger, mais il ne peut pas non plus reconstruire sa vie en Europe. Il se retrouve dans une impasse.



<https://www.bastamag.net/camps-migrants-Paris-Stalingrad-documentaire-Hind-Meddeb-droit-d-asile-prefecture>



3 mai 2021

Critique cinéma : Paris Stalingrad, miroir de notre humanité bafouée !

Allez les salles devraient bientôt réouvrir dans un peu plus de deux semaines les distributeurs commencent à dater tous les films en attente, on va pouvoir chroniquer les sorties en salles des films qu'on a pu voir pendant le confinement et on commence par un documentaire très fort qui devrait être à l'affiche de quelques salles dès le 26 mai :

Présentation du film :

Été 2016, Paris, des personnes réfugiées campent quartier Stalingrad dans l'attente de régulariser leur situation.

Hind Meddeb et Thim Naccache sont là, comme de nombreuses personnes, en soutiens, en voisins, et dessinent le quotidien et la géographie de Stalingrad, espace - frontière au coeur de Paris.

Un labyrinthe physique se mêle au labyrinthe administratif déjà en place, la ville refoule.

Contrôles, nasses, évacuations, grillages.



A mesure que le film trace les itinéraires dans Paris, un autre trajet se dessine : les témoignages éclatés évoquent la Libye, Vintimille, Calais. Echos d'une route commune alors que Paris repousse et disperse.

De Stalingrad à La Chapelle, du jardin d'Eole aux maréchaux, les camps sont démantelés, les corps échouent, isolés, au bord de la ville. Souleymane s'en sort, la caméra le suit, l'échappée est solitaire.

Le collectif éclate, disparaît du cadre, mais le film vient faire mémoire d'un lieu, Stalingrad, où il aura été question de survivre ensemble.

3 mai 2021



Notre avis sur Paris Stalingrad :

Que c'est difficile d'écrire sur un documentaire aussi cru dans son humanité ou, plutôt, dans son inhumanité...

Ce documentaire urbain est un vibrant témoignage à hauteur d'hommes et de femmes qui vous prend à la gorge...

Paris ville lumière... capitale d'une démocratie impuissante.

Drame de la survie au quotidien dans un pays où rien ne manque...poésie du désespoir...réalité poignante ...

Quoi de mieux qu'un documentaire pour redonner une humanité à ceux qui croient l'avoir perdu à jamais?



Les mots semblent dérisoires devant ce triste constat : on a juste envie de vous dire : ce documentaire, s'il vous plait, regardez le!

Paris Stanlingrad, bien sûr n'apporte pas de solution, ce n'est pas son propos, et d'ailleurs y en a-t-il vraiment une?

Il offre un constat d'impuissance et le miroir de notre humanité bafouée.

Evidemment, on ne peut qu'être du côté des migrants aux destins brisés, mais si on veut faire preuve d'empathie, difficile également de ne pas plaindre les flics et les politiques qui prennent ces décisions inhumaines et qui doivent, du moins pour certains, avoir du mal à se regarder dans le miroir.

<http://www.baz-art.org/archives/2021/05/03/38951157.html>



30 mai 2021



Critique / « Paris Stalingrad » (2019) : dans la dureté de l'exil à Paris

Produit en 2019, *Paris Stalingrad* est un documentaire qui va avoir l'honneur d'une projection en salles après le déconfinement à partir du 26 mai 2021. Intéressant dans sa façon de filmer de traiter les images, le documentaire reste cependant un peu trop en surface et dans l'émotionnel. L'avis et la critique film Bulles de Culture.

Synopsis :

Paris, été 2016. Des hommes et des femmes arrivent du Soudan, d'Éthiopie, d'Érythrée, de Somalie, de Guinée, du Nigéria, d'Afghanistan, d'Iran, du Pakistan, avec l'espoir d'échapper à la guerre et aux conflits ethniques qui déchirent leurs pays. À leur arrivée ils n'ont pas d'autre choix que de dormir à la rue. Ils se regroupent sur des campements de fortune autour du métro Stalingrad. En racontant l'histoire de Souleymane, adolescent de 18 ans, réfugié du Darfour, la réalisatrice retrace aussi l'histoire récente du parcours infernal des exilés dans Paris.

***Paris Stalingrad* : un film-documentaire humaniste**



30 mai 2021

Hind Medded est une réalisatrice qui parle couramment arabe. Une langue qui est le point de départ du documentaire proposé en salles depuis ce 26 mai 2021 : **Paris Stalingrad**. Elle nous plonge dans l'âpreté du quotidien rural des immigrés clandestins et, pour certain-es, de leur lutte pour obtenir des papiers français.

« *Dans le montage, j'ai souvent fait le choix de laisser entendre mes questions, de ne pas effacer ma voix qui les pose, car c'est une manière de rappeler ma présence au spectateur et de montrer la relation personnelle que j'entretiens avec ceux que je filme.* » dit-elle dans le dossier de presse du film.

Paris Stalingrad montre, comme les journaux télévisés, des images de personnes vivant dans la rue, installées dans des campements de fortune, être un numéro dans des files d'attente devant des postes de distribution de nourriture mis en place par des associations, être malmenées par des évacuations répétées et des opérations de refoulement aux frontières, autrement dit des personnes qui seraient « en trop » par rapport aux capacités d'accueil de la France.



Ils demandent asile

Le sujet réel du film reste les protagonistes, ce qu'ils vivent et ressentent. Ils n'hésitent jamais à **se confier face caméra** pour expliquer ce qu'ils viennent de vivre. La toile de fond, c'est la brutalité des rues de Paris, leur hostilité, leurs gardiens qui veillent (alias la police). Inévitablement, **la question du manichéisme** se pose lors de la vision. **Le rôle de l'Etat français est central dans ce débat**, et force est de constater que les sans-papiers ont disparu des radars de l'actualité. Après un coup de projecteur assez cru et intense, on se rend compte qu'ils font partie du quotidien. La police est appelée et elle exécute les ordres. C'est après tout son rôle. **Mais où est l'efficacité d'un système** qui traiterait - sans angélisme - les dossiers ? Le pays navigue entre sujet sans importance et **sujet marginal**, et mérite qu'on en parle pour remettre en question le rôle d'une société démocratique. **Où en est l'inclusion ?**

Paris Stalingrad, qui se termine sur une petite note d'espoir, mérite presque une suite pour aller encore plus loin et avoir l'autre point de vue. Qu'est-ce qui bloque dans les circulaires de régularisation françaises ?



30 mai 2021



En savoir plus :

- *Paris Stalingrad*, film-documentaire réalisé par Hind Meddeb et co-réalisé avec Thim Naccache.
Date de sortie France : 26/05/2021
- Distribution France : Les Films du Sillage - Echo Films, 2019
- Durée : 86 minutes
- Prix :
Prix du Meilleur Film catégorie « World Cinema » et Meilleurs Réalisateur - Doc Egde Film Festival 2020, Nouvelle Zélande
Prix du Jury Jeune - Festival des Cinémas d'Afrique d'Apt 2019
Sélection Officielle CPH Dox - Festival International du Film Documentaire de Copenhague 2020
Sélection Officielle Journées Cinématographiques de Carthage 2019
Sélection Officielle DOC NYC 2019
Sélection Officielle « TIFF Docs » - Festival International du Film de Toronto 2019
Sélection Officielle « Compétition Française » - Cinéma du Réel 2019

<http://bullesdeculture.com/critique-paris-stalingrad-2019-dans-la-durete-de-lexil-a-paris/>

26 avril 2021



Paris Stalingrad



France : 2019

Titre original : -

Réalisation : Hind Meddeb, Thim Naccache

Interprète : Souleymane Mohamad

Distribution : La Vingt-Cinquième Heure Distribution

Durée : 1h26

Genre : Documentaire

Date de sortie : 26 mai 2021

3.5/5

Réalisatrice de documentaires aux origines marocaines et tunisiennes, **Hind Meddeb** a grandi en France. Particulièrement intéressée par toutes les formes de résistance à l'ordre établi, elle ne pouvait pas passer à côté du printemps arabe. Entre 2011 et 2013, elle lui a consacré 2 films, en filmant du côté de ceux qui se révoltent : *Electro Chaabi* et *Tunisia Clash*, deux films qui observent les événements à travers les yeux de la jeunesse dans les quartiers des classes populaires, en se focalisant plus particulièrement sur la création musicale comme acte révolutionnaire. Formé aux métiers du cinéma au sein du European Film College au Danemark, **Thim Naccache** est une sorte d'homme à tout faire en matière de cinéma : Chef opérateur, monteur, réalisateur, Hind et Thim se sont associé pour filmer, en restant à leur côté, le quotidien des réfugiés qui arrivent à Paris : *Paris Stalingrad* a été présenté et primé dans de nombreux festivals.

Synopsis : Paris, été 2016. Des hommes et des femmes arrivent du Soudan, d'Éthiopie, d'Erythrée, de Somalie, de Guinée, du Nigéria, d'Afghanistan, d'Iran, du Pakistan, avec l'espoir d'échapper à la guerre et aux conflits ethniques qui déchirent leurs pays. À leur arrivée ils n'ont pas d'autre choix que de dormir dans la rue. Ils se regroupent sur des campements de fortune autour du métro Stalingrad. En racontant l'histoire de Souleymane, adolescent de 18 ans, réfugié du Darfour, le film retrace l'histoire récente du parcours infernal des exilés dans Paris. Arrivé en France après un périple traumatisant de cinq longues années, la « ville lumière » dont il avait rêvé, loin de répondre à ses attentes, lui inflige de nouvelles épreuves. À la dureté des situations, répond sa poésie douce-amère. En suivant Souleymane, le film retrace le parcours des migrants dans Paris : les campements de rue, les interminables files d'attente devant les administrations, les descentes de police et la mobilisation des habitants du quartier pour venir en aide aux réfugiés. La caméra témoigne d'une métamorphose d'une ville et nous montre l'émergence de nouvelles frontières intérieures : des kilomètres de grillages pour rendre inaccessibles les allées sous le pont du métro aérien, des pierres pour empêcher les migrants de s'allonger, des rondes de vigiles pour les déloger.



Alors, quelle construction pour votre documentaire ?

Et si, aujourd'hui, vous faisiez travailler votre imagination ! Supposez que vous êtes devenu.e réalisatrice ou réalisateur de cinéma et que l'envie, voire le besoin, vous prend de réaliser un documentaire sur le calvaire vécu à Paris par les réfugiés venant d'un peu partout dans le monde et qui, jour après jour, recherchent nourriture, abri pour la nuit, obtention d'un document officiel. On ne vous fera pas l'injure de vous demander quelles sont vos motivations : il y en a une qui paraît évidente, l'empathie envers ces êtres qui, pour la plupart, ont quitté leur pays parce que leur situation, pour une raison ou pour une autre, n'était plus tenable et qui se retrouvent, dans la capitale du « Pays des droits de l'homme », face à une administration défailante et à une police qui, sur ordre, les traque et détruit leurs campements. Face, aussi, à des ONG qui s'efforcent tant bien que mal de leur venir en aide. Par contre, on ne résistera pas à l'envie de vous poser une question très simple : comment allez-vous construire votre documentaire ? En mettant bout à bout des séquences filmées, témoignages, sans aucun commentaire personnel, de ce que vous avez vu ? Ou bien en ajoutant à ces séquences filmées les commentaires vous paraissant judicieux ? En privilégiant des interviews des différents protagonistes, réfugiés, bien sûr, membres des « forces de l'ordre », fonctionnaires d'administrations en charge des migrants, membres d'ONG et responsables politiques d'un bord ou de l'autre, que ce soit à l'échelle de notre pays ou à l'échelle de la ville de Paris ?

La rencontre avec Souleymane

Pour **Hind Meddeb** et **Thim Naccache**, le but n'était pas de réaliser une enquête sur le parcours des exilés à Paris mais un film qui montrait des moments passés à côté de certains d'entre eux. Pour cela, il leur a fallu commencer par nouer des contacts auprès d'un certain nombre de réfugiés et par expliquer leur désir de faire un film. Un avantage certain pour **Hind Meddeb** : sa parfaite maîtrise de la langue arabe. C'est seulement après qu'a pu commencer le filmage, auprès de ceux qui avaient compris leur démarche, en installant une relation de proximité et de confiance, en privilégiant la conversation plutôt que l'interview. Par ailleurs, la chance a pointé son nez en permettant la rencontre de **Hind Meddeb** avec **Souleymane Mohamad**, un jeune réfugié du **Darfour**, par ailleurs poète, dont l'histoire personnelle est en quelque sorte un résumé des parcours des différents migrants rencontrés sur l'avenue de Flandre par **Hind Meddeb** et **Thim Naccache** : une vie paisible jusqu'au jour où son père et son grand frère ont été tués, la torture pratiquée par des milices soudanaises, un travail très dangereux dans des mines d'or au **Tchad** et au **Niger** afin de pouvoir payer son voyage vers la **Lybie**, l'enfermement dans une prison libyenne, la tentative de traversée clandestine de la Méditerranée, tentative se terminant par un sauvetage en mer. Cinq longues années pour arriver à Paris et se retrouver dans un pays, dans une ville où, loin de ce qu'il espérait, les réfugiés sont l'objet de rafles, leurs sommaires campements sont démantelés, leurs effets personnels sont traités comme des déchets.



Aux côtés des acteurs

Les choix de **Hind Meddeb** et **Thim Naccache** concernant la construction de leur documentaire nous conduisent à assister auprès des exilés à l'inorganisation dramatique des administrations chargées de l'accueil des migrants et de la délivrance des documents, au fréquent sentiment d'impuissance des personnes de bonne volonté qui s'efforcent d'apporter leur aide et qui doivent souvent, face à l'ampleur des problèmes, se contenter « de petites choses qui marchent », à la destruction de campements sans qu'il soit proposé de solution de remplacement. En guise de fil rouge, le spectateur, de temps en temps, est amené à errer dans la ville aux côtés de **Souleymane** et de ses poèmes. Tout au long du film, une voix off, utilisée de façon discrète, permet de donner des informations supplémentaires permettant de compléter les images. Au bout du compte, on ne décèle qu'un point de désaccord avec la réalisatrice, quand elle affirme : « Finalement, la brutalité policière et la violence administrative sont à mon sens renvoyées dans ce film au rang de décor et non de sujet ; le sujet réel de ce film, ce sont les personnes qu'il prend pour personnages ». Certes, grâce à la proximité qu'on a avec elles, les personnes qu'on rencontre dans son film font partie du sujet réel, mais, pour le spectateur moyen, au même niveau, ni plus, ni moins, que la brutalité policière et la violence administrative qui sont plus que de simples décors.

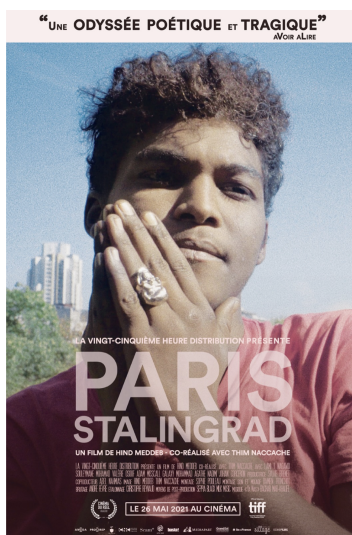


Conclusion :

Ce n'est jamais de gaieté de cœur que des êtres humains quittent leur famille, leurs amis et leur pays pour s'en aller vers un ailleurs qu'ils espèrent moins inhumain. La force de *Paris Stalingrad* est de nous faire partager leur quotidien, bien loin de ce qu'ils avaient espéré mais auquel ils se confrontent avec une très grande force de vie.

<https://www.google.com/url?q=https://www.critique-film.fr/critique-paris-stalingrad/&sa=D&source=editors&ust=1619617162427000&usg=AOvVaw2LIELqOLSGiVHtrgxsbHz>

26 mai 2021



Entretien avec Hind Meddeb – “Paris Stalingrad”

Été 2016, des corps dorment dehors, dans une tente ou sur un bout de carton. Ils ont traversé bien des épreuves avant d'échouer sur ces trottoirs parisiens. Parvenus jusqu'ici grâce à l'espoir d'une vie meilleure, parfois d'une vie tout simplement. Ce pays des droits de l'Homme, un peu trop fier de cette image dont il n'est pas toujours à la hauteur, se contente souvent de n'être qu'un lieu physique hostile pour les demandeurs d'asile. Quand ces derniers tentent de se rassembler, d'organiser des espaces de solidarité grâce à des campements qui permettent, mieux que le vide qu'on leur propose, un semblant de (sur)vie, c'est là que l'État s'en mêle, convoquant d'inlassables cérémonies policières de démantèlement. Avec *Paris Stalingrad*, Hind Meddeb et Thim Naccache plongent dans ce qui, d'un point de vue extérieur, semble être un univers parallèle d'une injustice intenable. Le film paraît se construire doucement, comme s'il suivait l'évolution tranquille de ses personnages, de leur destin. Il trouve un point d'encrage, un repère en Souleymane, un jeune poète venu du Darfour en proie à la désillusion. Il amène avec lui, dans ce documentaire, une contemplation poétique, une respiration nécessaire entre les scènes de brutalités policières et de détresse humaine.





26 mai 2021

Entretien avec Hind Meddeb

Comment l'idée de ce documentaire vous est elle venue ?

Je suis née et j'habite à Paris. J'ai habité à Stalingrad pendant longtemps donc j'ai beaucoup d'amis dans le quartier. J'ai été alertée par une amie qui est dans le film, Valérie Osouf, qui publiait quotidiennement sur facebook des témoignages sur ce qui était en train de se passer. Donc comme beaucoup d'autres personnes on lui a écrit pour lui demander comment on pouvait aider. J'ai commencé par faire des traductions pour des dépôts de dossiers de demande d'asile parce que je parlais arabe. Puis, comme la police venait régulièrement détruire le campement qui était sous le pont du métro aérien, les gens du quartier ont décidé d'occuper le lycée Jean Jaurès dans le 19e qui était vide. J'y suis allée et j'ai commencé à faire des interviews à la fois des réfugiés qui étaient sur place et organisaient l'occupation, des personnes solidaires et des habitants du quartier. On en a fait un mini film qu'on a mis sur internet pour raconter ce qu'il se passait. Il y a eu très rapidement une décision d'expulsion par le tribunal administratif et ça a été très très violent. C'est en voyant qu'il n'y avait pas du tout de volonté politique d'apaiser les choses ni de trouver des solutions que j'ai décidé de tourner vraiment un film en plus d'apporter mon soutien. On se sentait impuissants face à la réaction des pouvoirs publics. La plupart des gens qui habitent là ont été voir la mairie, les élus et ça n'a rien donné, rien n'a bougé. C'est la première fois que je tournais en France, mes précédents films ont été tournés dans le monde arabe dans des situations politiques extrêmes autour de révolutions, mais là il y avait quelque chose d'extrêmement injuste qui se passait en bas de chez moi, dans la ville où j'ai grandi. À l'époque dans les médias, on parlait beaucoup des réfugiés mais plutôt de Calais ou de ceux qui mourraient à cause des conditions climatiques extrêmes de leur parcours. Mais on ne parlait pas de ce qui se passait à Paris, il y avait véritablement un blocage et une contre information. Et étant journaliste depuis plusieurs années, j'ai été vraiment choquée de voir la couverture médiatique qui ne racontait pas du tout ce à quoi j'assistais tous les jours comme des milliers de parisiens. J'ai fait ce film pour qu'on puisse avoir mémoire de ce dont j'étais témoin.

Est ce que Souleymane a participé à l'élaboration de ce projet ?

Le film a commencé avant son apparition mais c'est la rencontre avec lui qui a fait qu'il s'est imposé comme le personnage principal du film. Il permettait de donner un peu de hauteur et surtout de faire passer des émotions à travers ses poèmes, qui parfois sont impossibles à transmettre en interview. Il a donc effectivement participé à la conception dans le sens où il a accepté qu'on réfléchisse ensemble à quels poèmes enregistrer et intégrer dans le film. Je l'ai complètement impliqué et il était très enthousiaste. À ce moment là il pensait vraiment que le film pourrait réveiller les consciences, il avait beaucoup d'espoir pour ceux qui arriveraient après lui.





26 mai 2021

Saviez vous dès l'origine quelle forme prendrait le film ?

Non parce qu'en réalité il été tourné dans l'urgence. Au départ c'était plus une fresque, un film chorale avec les citoyens français solidaires et différentes familles du campement. Il y avait vraiment beaucoup de personnages. Ensuite la rencontre avec Souleymane a remanié les choses, avec l'envie de poésie pour le récit. Ce choix cinématographique de s'attacher à un personnage permettait d'avoir un récit qui soit moins éclaté. On avait conscience de l'importance d'être là et de filmer ce qui était en train de se passer parce qu'on a bien senti que c'était un moment qui allait disparaître très vite. Il y avait cette idée pour la mairie et la préfecture qu'il ne fallait pas que les gens restent en centre ville, car ils étaient trop visibles. D'où l'urgence et la pression de faire le film. Pour moi, il est précieux parce qu'il montre quelque chose qui a disparu et qui n'a été couvert par les médias que partiellement. Ça fait partie de l'histoire de Paris et c'est bien que le film existe pour ça.

C'est sûrement votre documentaire le plus cinématographique, on ne sent pas vraiment cette urgence dont vous parlez...

Oui parce que j'ai voulu justement la mettre de côté. Là je vous raconte le hors champ du tournage c'est-à-dire comment ça s'est passé mais je ne voulais pas que ça se ressente dans le film. Ce qui me semblait important c'était vraiment de pouvoir donner une voix à Souleymane, pour qu'à travers lui on puisse vraiment se projeter dans toutes les personnes qui étaient là. Dans un premier temps il y avait l'urgence de filmer, et dans un second il fallait trouver la forme cinématographique qui transmette certaines émotions. Je ne voulais pas être dans quelque chose qui soit purement informatif, ce n'est pas du tout un film militant. Je voulais laisser un espace pour le spectateur, pour la rêverie et l'imagination, montrer qu'on peut résister à la violence par les mots. Finalement il y avait quelque chose du côté de Souleymane et de ses amis qui était très au-dessus de l'action politique et de la violence administrative qui leur a été faite. Et c'était cette beauté que je voulais montrer, qui est très souvent absente d'un reportage pour la télévision.

Votre voix se greffe sur les premiers plans du film, en utilisant le pronom « Je », vous introduisez à la fois la situation et votre envie personnelle de témoigner, de capter ces événements. Puis tout au long du film le « Je » change de bouche, pour laisser la parole aux intéressés. Mais il y a également une impression de Eux, un recul impossible de contourner. Quelles étaient vos intentions en matière de point de vue ?

Toujours avec les réfugiés même si je ne pouvais pas me mettre à leur place. C'est pour ça qu'il y a le « je » au début, c'est mon regard, ma caméra, mais cette caméra elle se place à leur côté plutôt que de leur point de vue. Très souvent les médias se placent aux côtés de la police, moi je suis plutôt du côté de ceux qui sont opprimés. Ce point de vue là est extrêmement minoritaire médiatiquement, dans le regard des gens, et ça me semblait vraiment important de lui donner une place. Celui des pouvoirs publics qui eux avaient accès aux médias pouvaient faire passer les messages qu'ils souhaitaient sans jamais donner toutes les informations réelles venant du terrain. On dit toujours « les migrants », « les réfugiés », mais en fait avant tout chaque migrant, chaque réfugié est une personne. D'ailleurs, dans le film je n'emploie quasiment jamais ces mots parce qu'ils mettent à distance l'humanité des gens pour en faire une catégorie qui ne serait pas la nôtre. Je voulais permettre aux spectateurs de se rapprocher de ces personnes qui arrivent en France plutôt que de les présenter comme une menace, comme un tout, parce que ce n'est pas un tout, chaque personne est une histoire et un parcours, un itinéraire.

26 mai 2021

Avez-vous rencontré des difficultés lors du tournage ?

Oui beaucoup de difficultés, parce qu'on est toujours sur un fil. C'est très difficile de filmer des personnes qui sont dans des conditions d'humiliation et de détresse. Il a fallu énormément de temps avec les gens pour leur expliquer pourquoi on était là, pour que la caméra soit acceptée. Il fallait aussi faire attention à ne pas filmer les gens qui ne souhaitaient pas l'être. L'autre chose qui était très compliquée c'était d'être témoin au quotidien de la violence qui était faite sur ces gens. Ces personnes qui n'avaient rien fait, qui étaient complètement abasourdies, des victimes sur qui s'ajoutait la violence policière et la violence administrative. C'était très très déprimant et terrible de se sentir impuissant face à ça, de voir cette injustice se passer sous nos yeux dans l'indifférence des médias et avec la complicité des politiques. J'ai eu des moments de très très grande tristesse, de dépression, de colère, d'épuisement. Le fait de filmer m'a un peu aidée à surmonter ça, à essayer de donner du sens à ce qui était en train de se passer. Le film est beaucoup moins violent que la réalité qu'on a traversée en le faisant. Je suis toujours dans la sidération de voir le recul de l'état de droit dans notre démocratie et je ne sais pas comment on peut faire pour résister à ça, je suis sincèrement très inquiète.



Privés de leurs droits fondamentaux, et constamment disponibles aux regards de la ville puisque condamnés à survivre dans l'espace public, quel était leur rapport à leur image filmée ? Sentaient-ils tous la nécessité de témoigner ?

Oui c'est insupportable pour les gens d'être constamment devant des appareils photo et caméras. La différence avec la nôtre c'est qu'on a quasiment vécu avec eux. On n'a pas juste filmé, on a participé en essayant d'aider de toutes les manières qu'on pouvait : en invitant des gens chez nous, en faisant des traductions, en les accompagnant pour leurs démarches administratives, en les aidant financièrement quand il fallait faire des photos, en faisant des collectes de repas etc... On n'était pas juste là pour filmer même si ça n'enlève rien à cet immense dilemme que vous soulignez. Il y a des soutiens qui sont très opposés à la caméra. Il y a eu notamment des tensions avec une association qui était contre le fait qu'on filme. Et en même temps les gens qui sont dans le film, même sans en être au courant, quand ils l'ont vu en festival, ont adoré et ça m'a beaucoup rassurée. Ils disaient que ça permettrait à quelqu'un d'extérieur aux événements d'au moins toucher ne serait-ce qu'un peu cette expérience et ils en étaient extrêmement reconnaissants. Rien que pour ça je suis vraiment contente de l'avoir fait malgré la question que vous posez et à laquelle je n'ai pas de solution puisque ça reste un problème de filmer quelqu'un dans ce contexte là.



26 mai 2021

Comment restaurer cinématographiquement cette humanité dont ils sont privés par leur condition ?

Il faut se mettre au même niveau qu'eux, en solidarité avec eux. On ne se contente pas de montrer des corps qui sont dans cette situation, dans cet espace qui les rejette, mais on filme les manifestations, la révolte, les slogans, les poèmes, les discussions, l'ironie, l'humour et toutes les histoires sous-jacentes : d'où les gens viennent, qui ils sont en prenant le temps d'être avec eux, de leur donner la parole. Pour moi, ceux qui sont dans une situation critique ce sont plutôt l'état et les forces de l'ordre, alors que les réfugiés sont extrêmement dignes et héroïques. La question est de savoir comment est-ce qu'on regarde, la caméra n'est pas misérabiliste, bien au contraire. L'idée c'était vraiment que les personnes puissent dire « je », qu'elles deviennent des personnes à part entière, qu'on puisse voir qu'elles sont actrices de leur destin, qu'elles se heurtent à un mur et une réalité très violente mais que ça ne les réduit en rien à seulement quelqu'un d'assis par terre dans la rue. Le film montre que, oui la situation est humiliante, mais qu'en même temps les gens se tiennent debout malgré tout. Il y a deux manifestations dans le film, j'en ai filmé beaucoup plus mais je n'ai pas souvenir d'en avoir vue une seule dans un reportage à la télévision.

Le film rend compte de la lutte du visible entre périphérie et centre ville. Le délogement extrêmement rapide et brutal qui a eu lieu Place de la République en novembre dernier a fait scandale parce qu'en plus d'être au centre de la capitale, sur une place qui prône la liberté, l'égalité et la fraternité, les images ont massivement circulé.

Cette scène de la place de la République elle se passe depuis des années. À la halle Pajol, en 2015, avant même que je commence le tournage de mon film, c'était d'une violence... Bien pire que ce qu'on a vu place de la République, sauf que là c'était vraiment volontaire de la part des associations de dire « Vous allez arrêter de nous cacher, on va se mettre là ». Le fait d'être à République, aux yeux de tous, ça a obligé les forces de l'ordre à faire devant tout le monde ce qu'ils font ailleurs dans Paris. Les associations appelaient les journalistes en leur demandant de venir parce qu'elles savaient que ça allait être comme ça, c'était mis en scène pour mettre à nu un système qui était déjà là depuis longtemps. Ça n'est qu'une confirmation.





26 mai 2021

La caméra serait-elle le seul moyen de rendre visible cette violence ?

Non pas du tout. D'ailleurs je pense que c'est à double tranchant parce que du point de vue de l'état, effectivement ils ont voulu rendre ces gens invisibles, les éloigner du centre ville et qu'il n'y ait pas de solidarité avec les parisiens. En même temps il y a une mise en scène de l'invasion. C'est délirant le nombre « d'évacuations » -on utilise ce mot comme si on parlait de plomberie, c'est atroce- alors qu'en fait il y a une très grande majorité de gens qui sont mis à l'abri de manière non pérenne. On leur donne quelques nuits d'hôtel et on les remet à la rue. Donc cette valse entre campement, évacuation sous l'œil des médias, bus, mise à l'abri, et de nouveau campement : en réalité c'est tout le temps les mêmes gens qu'on voit. Il y a peu de nouveaux arrivants. C'est un système qui produit des images qui donnent l'impression aux gens qui vont regarder leur télévision que la France est envahie, qu'on ne sait plus comment s'en sortir, qu'on ne sait pas les accueillir etc... Alors que dans la réalité, ne serait-ce qu'avec le nombre de logements libres à Paris et dans toute la France on pourrait largement accueillir tout le monde sans que personne ne soit à la rue. Mais il y a un calcul politique, une utilisation des réfugiés pour produire un discours de repli national et surtout pour ne pas aborder les vraies questions sociales. Les réfugiés servent de diversion.

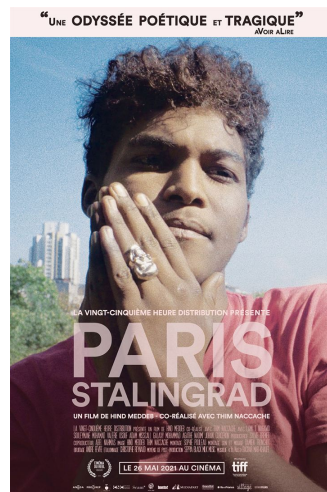
Un autre documentaire a été tourné au même moment, *En territoire hostile* par Chloé Guerber-Cahuzac, qui dans une approche totalement différente, mais complémentaire, s'intéresse à la violence administrative à laquelle se heurtent les hommes et femmes arrivant en France pour demander l'asile.

<https://www.culturopoing.com/cinema/sorties-salles-cinema/entretien-avec-hind-meddeb-paris-stalingrad/20210526>

Dame Skarlette

25 mai 2021

CINÉMA, PARIS STALINGRAD - CRITIQUE



On pourrait penser d'après le titre que **Paris Stalingrad** va nous mener au loin, et pourtant c'est jusqu'à la Station Stalingrad de Paris que la réalisatrice **Hind Meddeb** et **Thim Naccache** vont nous faire voyager via le biais de ces immigrés.



Dame Skarlette

25 mai 2021

Synopsis :

Paris, été 2016. Des hommes et des femmes arrivent du Soudan, d'Éthiopie, d'Érythrée, de Somalie, de Guinée, du Nigéria, d'Afghanistan, d'Iran, du Pakistan, avec l'espoir d'échapper à la guerre et aux conflits ethniques qui déchirent leurs pays. À leur arrivée ils n'ont pas d'autre choix que de dormir à la rue. Ils se regroupent sur des campements de fortune autour du métro Stalingrad.



Comme le souligne la réalisatrice :

"En racontant l'histoire de Souleymane, adolescent de 18 ans, réfugié du Darfour, je retrace aussi l'histoire récente du parcours infernal des exilés dans Paris. Torturé par les milices soudanaises, mis en esclavage par des bandes armées dans les mines d'or au Tchad et au Niger, enfermé dans les prisons libyennes, jusqu'au jour de sa traversée clandestine et de son sauvetage en Méditerranée, l'odyssée de Souleymane Aura duré cinq longues années. L'écriture poétique lui donne la force de rester en vie et de surmonter les violences subies tout au long de son périple.

Grâce à un tournage au long cours, je reconstitue dans le film une géographie parisienne de l'exil. En suivant Souleymane, on découvre la vie du quartier Stalingrad, laquelle est indéniablement changée par la présence des exilés : les campements de rue, les interminables files d'attente devant les administrations, les descentes de police, mais aussi la mobilisation de certains habitants du quartier pour les soutenir. Ma caméra témoigne de la transformation d'une ville. À chaque étape de la vie de Souleymane, je mesure combien Paris se ferme aux étrangers".

Dame Skarlette

25 mai 2021



C'est au travers du destin et du parcours de Souleymane, qui a quitté très jeune son pays, que l'on suit la réalisatrice qui nous montre les campements, les journées de ces hommes et de ces femmes ainsi que ces gens de toutes les associations qui cherchent à les aider en leur trouvant un logement, un travail, en tentant de leur obtenir des papiers.

La voix off douce et calme contraste avec les violences que peuvent avoir les échanges verbaux de la police et de ces immigrés, voire plus.

La couleur pensée pour le tournage, comme pour le cas de ces personnes, est grise, triste et Paris ne ressemble pas à Paris.

Les poèmes de Souleymane viennent compléter les moments où les non-dits veulent tout dire.

Chaque spectateur, de gauche, de droite, ou d'autres idées politiques, ressortira avec sa propre idée après avoir visionné ce documentaire.



Dame Skarlette

25 mai 2021

PARIS STALINGRAD

Réalisé par Hind Meddeb et co-réalisé par Thim Naccache

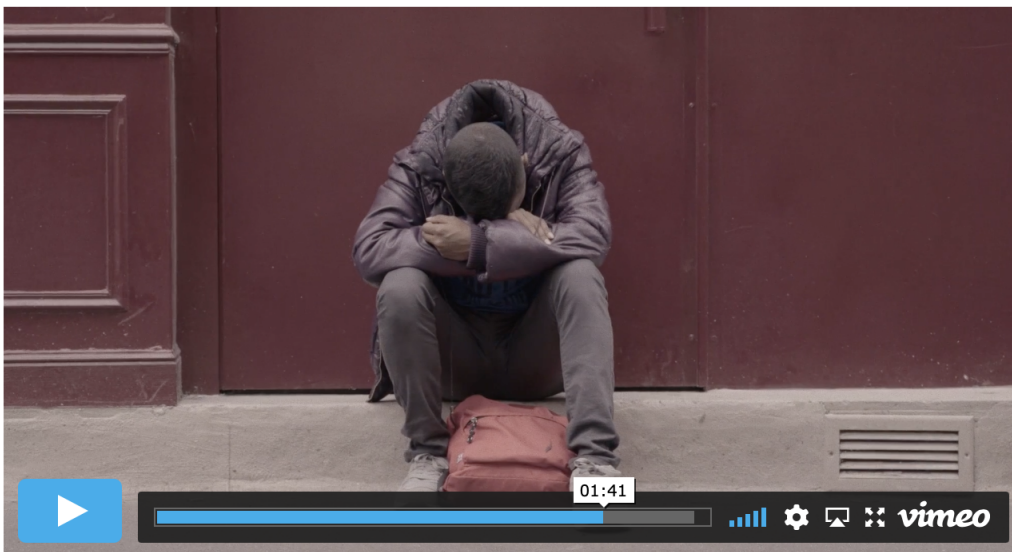
Distribué par Films du Sillage en co-production avec Echo Films

Genre : Documentaire

Durée : 1 h 26

Origine : France

En salle le 26 mai 2021



<https://www.dameskarlette.com/2021/05/cinema-critique-film-documentaire-paris-stalingrad.html>

30 avril 2021

LES RECOMMANDATIONS CULTURELLES DU MOIS

«Recommandations culturelles» du mois d'avril 2021 (4/4)

Le projet «Recommandations culturelles» de l'ÉRIQA est une initiative visant à découvrir ou redécouvrir, faire la promotion et la diffusion de films, de documentaires, de bandes dessinées, d'articles, de romans, de séries télé, de balado et de toute autre œuvre, création ou événement qui est en lien avec les enjeux de l'immigration. Nous vous invitons à suivre les pages **Facebook** et **Twitter** de l'ÉRIQA afin d'être attentifs à la publication des recommandations culturelles du mois. Sous chaque photo, vous trouverez une description détaillée des suggestions qui sont proposées. Veuillez tenir compte que seulement certaines recommandations sont disponibles gratuitement en ligne.



PODCAST

Sur la frontière | **France Inter**
How to be American: The History of Immigration and Migration | **The Tenement Museum**
Pourquoi migrer? | **France culture, série Savoirs**
La pandémie du Covid-19 est un "fait social total" | **Michel Agier**

DOCUMENTAIRES

Paris-Stalingrad | **Hind Meddeb**
My English Cousin | **Karim Sayad**



Sur la frontière de France Inter

Les questions économiques et migratoires mettent en évidence l'importance des zones frontières. Où, très souvent, les mouvements des populations, les échanges ou les crispations précèdent les relations diplomatiques.

Accédez au podcast : <https://www.franceinter.fr/emissions/sur-la-frontiere>

How To Be American: The History of Immigration and Migration de The Tenement Museum

« How To Be American est un podcast du Tenement Museum d'où, depuis le Lower East Side de New York, nous explorons l'histoire de l'immigration et de la migration en Amérique. Nous partageons les histoires des migrants et des réfugiés, et de tous ceux qui se trouvent entre les deux. Et nous examinons pourquoi tant d'événements importants de notre histoire se sont déroulés autour des questions d'immigration et d'identité nationale. »

Accédez au podcast via **Apple Podcasts** ou **Spotify**

30 avril 2021

Pourquoi migrer ? de France culture

Comment se répartissent les migrations dans le monde ? Comment les migrations de proximité priment-elles, notamment dans l'Afrique subsaharienne ? Comment a évolué notre représentation des flux migratoires ? s'interroge le démographe François Héran.

Accédez au podcast : <https://www.franceculture.fr/emissions/series/pourquoi-migrer>

La pandémie du Covid-19 est un « fait social total » de Michel Agier

Selon l'anthropologue Michel Agier, la pandémie du Covid-19 constitue un « fait social total » au sens de Marcel Mauss. L'humanité est plongée dans un présentisme total et redécouvre la peur du cosmos et des forces telluriques qui la gouvernent.

Accédez au podcast : <https://www.franceculture.fr/conferences/bibliotheque-publique-dinformation/la-pandemie-du-covid-19-est-un-fait-social-total>

Paris-Stalingrad de Hind Meddeb, 2019

Ce film est un portrait de Paris vu par Souleymane, 18 ans, réfugié du Darfour. Arrivé en France après un périple traumatisant de cinq longues années, la « ville lumière » dont il avait rêvé, loin de répondre à ses attentes, lui inflige de nouvelles épreuves. À la dureté des situations, répond sa poésie douce-amère. En suivant Souleymane, le film retrace le parcours des migrants dans Paris : les campements de rue, les interminables files d'attente devant les administrations, les descentes de police et la mobilisation des habitants du quartier pour venir en aide aux réfugiés. La caméra témoigne d'une métamorphose d'une ville et nous montre l'émergence de nouvelles frontières intérieures : des kilomètres de grillages pour rendre inaccessibles les allées sous le pont du métro aérien, des pierres pour empêcher les migrants de s'allonger, des rondes de vigiles pour les déloger.

Détails du documentaire : <https://paris-stalingrad.film/>

My English Cousin de Karim Sayad, 2019

En 2001, Fahed arrive en Angleterre des rêves plein la tête. Régularisé après dix années de clandestinité et d'efforts démesurés, il souhaite aujourd'hui rentrer dans une Algérie qu'il avait pourtant choisi de quitter.

<https://eriga.org/recommandations-culturelles-du-mois-davril-2021-4-4/>



26 mai 2021

Paris Stalingrad
Les films du sillage

PARIS STALINGRAD (2019 – 1H28)

France. Couleur. Comédie romantique de Hind Meddeb, Thim Naccache. Avec Souleymane Mohamad, Valérie Osouf, Agathe Nadimi, Lami T. Nagawo, Adam Misscall, Galaxy Mohammad et Johan Corceron.

Synopsis : tout en suivant durant un an Souleymane, 18 ans, réfugié du Darfour vivant dans un campement à Stalingrad, les réalisateurs brossent le portrait d'une époque opposant la force à la détresse et où toute compréhension semble devenue impossible. Entre empathie et révolte.

Résumé factuel : Paris, été 2016. Pendant plus d'un an, Hind Meddeb et Thim Naccache se sont immergés au sein de réfugiés campant quartier Stalingrad à Paris, le temps que s'éclaircisse leur situation administrative. Alternant le cas de Souleymane, jeune réfugié du Darfour dont les poèmes rythment le récit, avec celui de l'ensemble des immigrants, mettant leur désarroi et leur solidarité, mais aussi l'aide apportée par des bénévoles, en abyme avec les moments de répression par les Forces de l'Ordre... le film interroge à la fois une ville de plus en plus tendue à se protéger d'eux et des institutions rendant la sortie de leur misère toujours plus kafkaïenne.

Commentaire :

*** "La Police a effacé nos vies" constate un immigrant après une énième destruction du campement de Stalingrad, à Paris. Précisément pour qu'il reste, au moins en images, une trace de ces réfugiés d'Afrique, d'Afghanistan, d'Iran, du Pakistan, trouvant la juste mesure entre l'immersion qui rend empathique et la distance qui permet d'observer, Hind Meddeb et Tim Naccache ont filmé plus d'un an leur quotidien de misère (pour se nourrir, se laver, s'entraider...), tantôt aux côtés de Souleymane, 18 ans, réfugié du Darfour rencontré par la réalisatrice un soir de pluie à la fin du mois d'août 2016, tantôt de façon collective (démarches administratives devant les antennes administratives aux fins de régularisation, gestes de solidarité...), le tout entrecoupé de brusques scènes d'évacuation.

Sur ce thème souvent abordé de **Green Boys** d'Arianne Doublet (2019) à **Paroles de bandits** (2019) de Jean Boiron-Lajous ou autres **Migrants** et **Libre** (2018) de Michel Toesca, le plus difficile était de trouver un angle d'approche innovant. Pari réussi de par la façon de diviser le récit entre témoignages et poèmes individuels de



26 mai 2021

Souleymane (mais aussi de la bénévole associative Agathe Nadimi et de la réalisatrice engagée Valérie Osouf)... et attention élargie aux autres migrants. Ainsi, d'images de "nettoyage" en manifestations de survie, leur film va peu à peu opposer la force froide et mécanique des engins (pelleteuses) et de l'Etat (via sa Police) à la fragilité et à la chaleur humaine des exilés. "Il vous faut être constamment prêt à tout recommencer" déplore avec amertume Hind Meddeb de sa voix chaude mais ferme. Pourtant, on reste frappé par leurs sourires. "Je combats la douleur par la joie", poétise Souleymane. Ce qui ne l'empêche pas de rappeler plus prosaïquement que "Personne ne risquerait sa vie en traversant le désert ou la mer". De fait, contrairement à l'émigration qui peut être voulue, aucun exil ni exode n'est consenti de gaieté de cœur. Pour sa part, c'est après le massacre de sa famille que Souleymane partira, mettant 5 ans à rejoindre la France et travaillant comme esclave dans les mines d'or de Libye pour récolter de quoi payer son passage". Tel autre, afghan, professeur bien payé dans son pays, a fui pour ne pas "avoir à tuer quelqu'un". "Nous avons des attentes en allant à Paris. Je ne savais pas que j'allais coucher dans la rue", confie Souleymane entre fatalisme et sourire. Dououreux rappel de cette image que la France aime envoyer d'Elle, tout en assumant de moins en moins la contrepartie. "L'exil est menteur", en conclut Souleymane.

Ainsi, au fil des images léchées d'une Paris de rêve ou cruelle dans Sa volonté de les éliminer, alternant plans larges ou happant au plus près les visages apeurés, perdus et en colères... accumulant les scènes d'indignité à leur égard, Paris Stalingrad met en miroir les cris de détresse inentendus des migrants et la surdité de l'Etat.

"C'est notre époque qu'il faut réparer" entend-on chanter. Et si, bien que pour Souleymane l'aventure se conclura positivement, le véritable constat était effectivement là ? Un documentaire légitimement multiprim . **GTo**

25 mai 2021

Paris Stalingrad

Avis de Foudart **FFFF**

Paris, été 2016. Des hommes et des femmes arrivent du Soudan, d'Éthiopie, d'Erythrée, de Somalie, de Guinée, du Nigéria, d'Afghanistan, d'Iran, du Pakistan, avec l'espoir d'échapper à la guerre et aux conflits ethniques qui déchirent leurs pays. À leur arrivée ils n'ont pas d'autre choix que de dormir à la rue. Ils se regroupent sur des campements de fortune autour du métro Stalingrad.

En suivant **Souleymane**, un jeune homme de 18 ans, réfugié du Darfour, ce film retrace le parcours des migrants dans Paris : les campements de rue, les interminables files d'attente devant les administrations, les descentes de police et la mobilisation des habitants du quartier pour leurs venir en aide.

Le portrait de Paris vu par Souleymane

Paris Stalingrad montre la dureté de la situation et l'émergence de nouvelles frontières intérieures. Des kilomètres de grillages pour rendre inaccessibles les allées sous le pont du métro aérien, des pierres pour empêcher les migrants de s'allonger, des rondes de vigiles pour les déloger.

À chaque étape du périple de Souleymane, je mesure combien Paris se ferme aux étrangers. Hind Meddeb

Avant de pouvoir filmer sur le campement, **Hind Meddeb** et **Thim Naccache** ont passé de longues journées sur place à discuter avec les gens, à leur expliquer le désir de faire ce film et de partager avec d'autres les moments passés à leurs côtés.

Transmettre, alerter et traduire

Le film alterne entre scène de cinéma direct et séquences d'errance dans la ville avec **Souleymane** et ses poèmes qui nous plongent dans des moments d'introspection et de rêveries. Des respirations indispensables, dans un climat d'indéniable violence.

Il ne s'agit pas d'une enquête sur le parcours des exilés à Paris, mais d'un film qui montre des moments passés à leurs côtés : l'expérience brutale d'une vie à la rue, la persistance de la lutte et les joies de l'amitié.

Paris Stalingrad n'est pas uniquement un cri, une colère

Par ces très belles images et son traitement poétique, *Paris Stalingrad* est un film puissant et émouvant qui bouscule et dénonce, mais aussi un hymne à la jeunesse avec plein de rire et d'humour.

Souleymane, avec beaucoup de charisme, par son émotion et sa présence, devient le porte drapeau de toute une génération d'exilés.

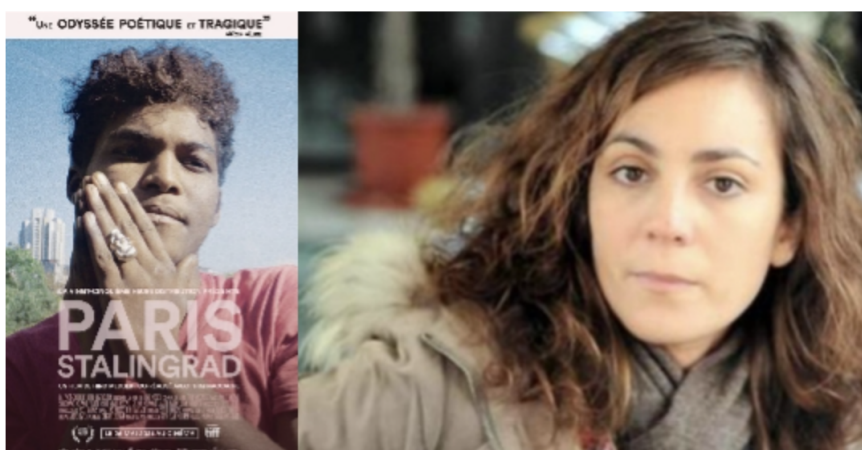
<https://www.foudart-blog.com/post/paris-stalingrad>



**FUCKING
CINEPHILES**

25 mai 2021

[ENTRETIEN] : Entretien avec Hind Meddeb (Paris-Stalingrad)



© AFP/FETHI BELAID

À l'occasion de la sortie de son nouveau documentaire le 26 mai 2021, **Paris-Stalingrad**, co-réalisé avec Thim Naccache, nous avons pu discuter avec la réalisatrice Hind Meddeb, de l'importance du regard, de ce qui le construit et l'instrumentalisation de la violence par l'État.

***Paris-Stalingrad* commence par vous, par votre voix et un long plan à l'intérieur d'une voiture qui traverse Paris à cinq heures du matin. Il était important de débiter le film comme cela ?**



**FUCKING
CINEPHILES**

25 mai 2021

Dans les faits, l'idée du film a débuté ainsi. J'ai été témoin de violence contre les réfugiés dans le quartier où j'habitais, proche de Stalingrad. Cette scène tôt le matin, où on essaye d'arriver le plus rapidement possible pour être là quand la police arrive, pour essayer d'aider, c'est une scène que j'ai vécu de nombreuses fois. C'était une époque très dure, assez déprimante, parce qu'on avait l'impression que ça ne s'arrêterait jamais. Il y a eu une mobilisation des gens du quartier et à ce moment-là j'étais encore journaliste. J'avais écrit une tribune, nous avons essayé d'alerter au maximum parce que nous étions sûrs que si on montrait ce qui se passait, le cauchemar allait s'arrêter. Finalement, rien n'a bougé. Et c'est là que j'ai décidé de prendre ma caméra un peu comme une arme. Jean-Marie Straub disait *"si je n'avais pas fait des films, j'aurais posé des bombes"* et je comprends cette phrase. Quand vous avez cette colère qui monte, quand vous êtes complètement impuissants, quand vous ne pouvez pas influencer sur la politique de votre ville, alors que vous y habitez pourtant, il ne vous reste plus grand chose. Mais j'avais une caméra. Je voulais restituer ce moment où on arrive sur le campement. C'était le geste de départ, un élan de solidarité et surtout quelque chose de très personnel. C'est mon expérience, je suis témoin de quelque chose là où je vis et je décide d'en faire un film. Je pense que c'était important que le spectateur sache d'où je pars, ce n'est pas une caméra extérieure à cette ville et surtout il n'y avait pas une volonté de tout montrer. Le film est très subjectif. Il porte mon point de vue mais aussi celui des réfugiés, de Souleymane. Il n'y a pas la parole des responsables des institutions, des politiques ou des policiers, je voulais vraiment que ce soit un film immersif. Le regard des arrivants sur Paris, conjugué à mes émotions. Donc il y a beaucoup de hors-champ, beaucoup d'informations que nous n'avons pas. Je conseillerais à vos lecteurs de voir un autre film qui complète le mien, **En territoire hostile** de Chloé Guerber-Cahuzac. Il n'est malheureusement pas sorti au cinéma mais il a beaucoup circulé dans les universités, dans les associations pour des séances spéciales. Ce film, c'est l'envers du décor sur toutes les démarches administratives que vous devez effectuer quand vous arrivez en France.

Et que l'on devine en filigrane dans votre film.

C'est vrai qu'on peut le deviner. Chloé Guerber-Cahuzac vous le montre dans le détail d'une manière effrayante. Nous prenons conscience par ses images qu'il existe une violence administrative peut-être encore plus forte que la violence de la rue ou de la police, et qui m'a fait penser au **Château** de Kafka. L'aliénation de l'individu face à la bureaucratie. Tout est fait pour décourager.



25 mai 2021

Nous avons parlé de la prémisse mais quand avez-vous su que les images que vous filmiez deviendraient un film ?

Dès le début. Tout a commencé par l'occupation du lycée Jean Jaurès dans le 19ème par des exilés qui avaient été chassés régulièrement sous les ponts des métro aériens, sans proposition d'hébergement. Le lycée fait cinq mille mètres carrés, il était vide depuis cinq ans. Très vite le tribunal administratif a prononcé l'expulsion. Je suis allée dans ce lycée la veille de l'expulsion justement, c'était extrêmement bien organisé. La solidarité venait de tous les gens du quartier et j'ai filmé l'effervescence qui régnait. Ces images ne sont pas du tout dans **Paris-Stalingrad**, mais elles sont sur Youtube. Prendre la caméra à ce moment-là, c'était un geste militant avec le côté instantané d'Internet. Mais quand j'ai vu que rien ne bougeait politiquement parlant et surtout quand la police est arrivée le lendemain, qu'ils ont expulsé ces gens d'un lieu qui ne sert strictement à rien encore maintenant, le lycée aurait très bien pu servir de foyer, je me suis dit qu'il fallait que j'aille plus loin que mes petites vidéos militantes. Je voulais un film d'archive, un film qui soit le témoin d'un moment de l'histoire de Paris. Il y a une politique d'éloignement du centre-ville, on voit que la solidarité des parisiens pour les réfugiés dérange. Il y a aussi quelque chose de liée à l'image même de Paris qui ne doit pas circuler et je dois dire que j'ai été impressionnée par la force de la communication de la ville pour que tout soit invisible aux habitants. Ce qu'on voit dans mon film était tout à fait accessible aux cinéastes et aux journalistes, mais très peu de choses ont été filmées ou écrites sur ces événements. Quand j'ai montré le film à l'étranger, les spectateurs ont été très choqués, pas seulement par l'action mais par où se passe cette action. Personne ne pensait que c'était possible dans une ville comme Paris. C'était intéressant quand j'ai montré le film à Toronto, à New York, Los Angeles, au Danemark, en Norvège, en Égypte, en Tunisie, au Maroc, les réactions étaient très fortes. Paris c'est la ville où l'on vient passer sa lune de miel, c'est la ville de la mode, c'est l'une des villes européennes les plus visitées. Il y avait un immense décalage entre l'image de la ville ouverte sur le monde, une ville qui accueille des artistes et des intellectuels et l'expulsion de migrants avec une violence inouïe non nécessaire.





25 mai 2021

Le cinéma populaire a souvent tendance à idéalisé les grandes villes, notamment Paris, la ville lumière, la ville des amoureux. Vous parliez de témoignages tout à l'heure et c'est très intéressant parce que Paris-Stalingrad nous confronte à un autre regard et quand on est face aux images, on a parfois du mal à se dire que c'est la même ville.

Oui et puis surtout, tout a disparu. Tout ce qui se trouve dans le film n'existe plus aujourd'hui. J'avais vraiment une obsession de l'archive, avec déjà la conscience que c'était un moment de l'histoire qu'on a voulu rendre invisible. Médiatiquement, ce qu'on voyait c'était simplement ce qu'ils appellent des "évacuations". Je trouve terrible ce mot, un terme de plomberie totalement déshumanisant. Il y avait l'envie de rassurer avec ce déploiement de policiers alors qu'ils sont juste face à des gens qui demandent à être hébergés et à pouvoir déposer leur demande d'asile. On voyait les bus remplis s'en allant on ne sait où et des interviews très policées dans les journaux télévisés. Tout dépend de comment on filme un événement, les réactions qui vont s'enclencher par la suite peuvent changer du tout-au-tout en fonction du regard avec lequel vous avez filmez.

C'était une de mes questions ! Vous êtes ou étiez journaliste...

J'étais journaliste et justement j'ai arrêté de l'être parce qu'il y avait véritablement un problème de liberté. On ne peut pas dire certaines choses, on ne maîtrise pas son récit et puis nous sommes souvent dans la vitesse, un sujet en chasse un autre et ainsi de suite. J'ai décidé d'arrêter pour faire des films qui prennent le temps.

Comment on construit ce regard qui prend le temps justement, ce regard de témoignage qui s'éloigne des images pour faire "du buzz" ?

Cette histoire de "faire le buzz" c'est intéressant. Je me souviens que ce qui me gênait le plus dans mon travail c'était l'unilatéralité des sujets. Tous les médias se jettent sur un seul et même événement, en occultant ce qui se passe autour. A contrario, ce que je trouve intéressant c'est de pouvoir se distinguer, pouvoir raconter autre chose. Pourquoi devrait-on tous suivre le même récit ? Je crois que le basculement du regard se situe là, quand vous ne voyez pas l'intérêt que tout le monde fasse la même chose au même moment. Un film c'est l'expression d'une singularité, c'est ça pour moi le regard. Je ne vais pas raconter cette histoire de la même manière que quelqu'un d'autre parce que derrière il va y avoir toute une construction personnelle. On essaye d'effacer votre singularité dans le journalisme, votre histoire, alors que c'est ça qui est intéressant. D'ailleurs, il y a des formes de journalisme qui l'assument complètement. Hemingway par exemple, son statut d'écrivain était déjà présent dans ses textes journalistiques. Je pense qu'on pourrait faire différemment, mais il faudrait alors tout revoir, tout remettre en question.



**FUCKING
CINEPHILES**

25 mai 2021

On en a parlé, votre film se concentre sur le regard des réfugiés. Un en particulier cependant, Souleymane. Comment l'avez-vous rencontré et quand avez-vous su qu'il deviendrait un élément central de Paris-Stalingrad ?

C'est d'abord une rencontre humaine, avec une amitié qui est née. Il venait juste d'arriver, il était très seul et comme on parlait arabe tous les deux, nous avons pu communiquer. Mais c'est aussi une rencontre de cinéma. Je lui ai proposé de raconter son histoire et il a accepté. Le film suivait une galerie de personnages mais il s'est passé quelque chose de magique avec Souleymane, quelque chose d'inexplicable. On ne sent pas la caméra sur lui. Il n'était pas du tout gêné par elle, son attitude ne changeait pas quand elle s'allumait. Je me suis vite rendu compte qu'il adorait être filmé. D'ailleurs, il aimerait bien être acteur, il aime le cinéma, ça l'intéresse et il pensait que le film pouvait changer les choses, ce qu'il ne pense plus aujourd'hui si vous le rencontriez. C'est aussi en regardant les *rushs* que je me suis rendu compte de sa dimension cinématographique. J'ai fait ce choix de le mettre au centre parce que je ne voulais pas que le film soit juste de la dénonciation. Ce qui est intéressant, ce n'est pas uniquement mon point de vue, c'est aussi de faire des rencontres. Une rencontre avec la poésie de Souleymane, une rencontre avec quelqu'un qui crève l'écran, dans le sens où on a le sentiment qu'il y a quelque chose qui se joue ailleurs. On est dans le cinéma et pas juste dans un reportage ou un simple documentaire.



La Vingt-Cinquième Heure

Cela se sent dans votre mise en scène. Quand la caméra se pose sur lui, on sent une espèce de plénitude gagner le cadre, un recul sur la ville et l'action qui s'y passe.

Exactement ! Souleymane permet de ne pas être juste dans l'émotion du moment, mais de poser son regard sur la ville, sur la situation, sur toute cette politique. Et la poésie nous permet d'entendre les choses différemment, de nous regarder autrement. J'espère justement qu'il peut toucher des personnes qui ne se sentent peut-être pas tout de suite concernés par ces questions.



**FUCKING
CINEPHILES**

25 mai 2021

Vous avez tourné en 2016, pourtant le timing de la sortie du film ne pourrait pas être plus actuel, si on part du côté de la violence policière et surtout l'interdiction de la filmer avec la loi Sécurité Globale.

Alors ce n'est pas qu'on ne peut plus filmer les policiers, c'est qu'ils veulent être floutés. Mais c'est une vraie question parce qu'ils veulent pouvoir continuer à exercer cette violence. C'est une mise en garde en fait parce que je pense que l'État souhaite instaurer une peur. Peur d'aller manifester, peur d'émettre une opinion dissidente, parce qu'on sait que cette violence est là et qu'elle nous concerne tous. Il y a une volonté qu'elle soit présente continuellement, qu'elle soit filmée. Par contre, ils veulent pouvoir continuer à l'exercer, et même, à la mettre en scène, sans que l'on voit les visages, en toute impunité. C'est encore plus grave que ce qu'on pensait. Les violences policières ont vocation à être montrées et vues du point de vue de l'État.

D'où l'importance d'avoir des films comme le votre, qui donne un autre point de vue de cette violence et qui en plus, en donne une multitude de facettes. Il n'y a pas que la violence physique, dans l'action. C'est une violence installée dans leur quotidien.

Je ne voulais pas que la violence soit le sujet du film, ce que je voulais qu'on voit c'est l'humanité des personnes qui arrivent, leur intelligence, leur regard parfois poétique, leur capacité à transformer cette violence et à la surmonter avec les mots parce que c'est la seule chose qui nous reste. L'écriture, l'art, la beauté et surtout le langage. La violence démarre là où le langage s'arrête. Ce que je voulais c'est que la violence soit le "décor" du film en quelque sorte, parce qu'ils arrivent dans ce contexte, mais eux, se situent ailleurs. Ils ne sont pas que victimes, ils sont aussi acteurs de leur destin. Je ne voulais surtout pas de misérabilisme, il y a plutôt une volonté de s'élever au-dessus de leur instrumentalisation par l'État, qui est une forme de diversion pour ne pas aborder les vraies questions. Les questions sociales, de solidarité, de partage des richesses. On fait de la politique comme ça, depuis toujours. Et je voulais les poser, enfin.

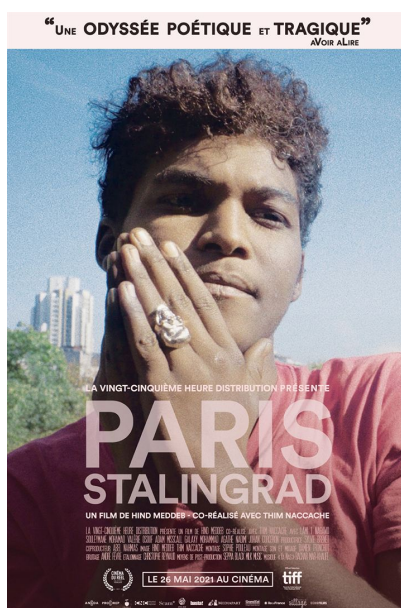
<http://fuckingcinephiles.blogspot.com/2021/05/entretien-entretien-avec-hind-meddeb.html>



**FUCKING
CINEPHILES**

24 mai 2021

[CRITIQUE] : Paris-Stalingrad



Réalisateur-trices: Hind Meddeb et Thim Naccache

Avec : Souleymane Mohamad, Valérie Osouf, Agathe Nadimi, Lami T. Nagawo, Adam Misscall, Galaxy Mohammad, Johan Corceron, ...

Distributeur : La Vingt-Cinquième Heure

Budget : -

Genre : Documentaire

Nationalité : Français

Durée : 1h28min

Synopsis :

Ce film est un portrait de Paris vu par Souleymane, 18 ans, réfugié du Darfour. Arrivé en France après un périple traumatisant de cinq longues années, la "ville lumière" dont il avait rêvé, loin de répondre à ses attentes, lui inflige de nouvelles épreuves. À la dureté des situations, répond sa poésie douce-amère. En suivant Souleymane, le film retrace le parcours des migrants dans Paris : les campements de rue, les interminables files d'attente devant les administrations, les descentes de police et la mobilisation des habitants du quartier pour venir en aide aux réfugiés. La caméra témoigne d'une métamorphose d'une ville et nous montre l'émergence de nouvelles frontières intérieures : des kilomètres de grillages pour rendre inaccessibles les allées sous le pont du métro aérien, des pierres pour empêcher les migrants de s'allonger, des rondes de vigiles pour les déloger.



24 mai 2021



Critique :



En novembre 2020, les réseaux sociaux et les médias nous abreuvent d'images du démantèlement d'un camp place de la République, suite à une évacuation des réfugiés à Saint-Denis. La violence y est terrible. Les tentes sont déchirées, les couvertures et cartons jetés par des policiers à la main lourde sur les bombes lacrymogènes. Les images indignent, tandis que les migrants sont déplacés loin du centre-ville de Paris, à Aubervilliers. Et ensuite ? Aucune nouvelle. Les médias passent à autre chose, une paix factice est revenue dans la capitale, nous avons éliminé tout ce qui pourrait nuire à sa réputation de ville-lumière, de ville accueillante. Ce silence dans les médias, l'ancienne journaliste et réalisatrice Hind Meddeb n'en pouvait plus. Alors, en juin 2016, elle prend sa caméra, comme une arme pour réaliser **Paris-Stalingrad**. De son propre aveu, elle avait déjà en tête de réaliser un film d'archive sur cette histoire en creux de Paris, pour garder une trace avec le sentiment que si elle ne le faisait pas, tout disparaîtrait. La suite lui a donné raison.



**FUCKING
CINEPHILES**

24 mai 2021



La Vingt-Cinquième Heure

À cinq heures du matin, un taxi s'élance dans les rues encore ensommeillées de Paris. Hind Meddeb — avec son co-réalisateur Thim Naccache — a reçu un coup de téléphone lui indiquant une descente de police sur un camp de réfugiés vers Stalingrad. **Paris-Stalingrad** débute alors dans un élan. Un élan de solidarité, un élan d'une colère sourde face à la violence des institutions. Ces hommes, ces femmes, ces enfants vivent dans de petits espaces cloisonnés, leur quotidien est rythmé par l'attente. Devant l'association France Terre d'Asile, pour y recevoir un premier papier, point de départ au long combat administratif. Devant les diverses associations de la ville, pour recevoir du soutien, des couvertures, à manger et parfois des solutions temporaires de logement. Le mouvement est perpétuel dans ce documentaire, au diapason des personnes qu'il filme. Le mouvement est aussi très spécifique, en dehors du centre-ville, des beaux quartiers, puis même à la fin, en dehors de la ville tout court. Parcourir la ville à la recherche d'hébergement, de papier, de solution, sans s'arrêter. Car les brèves arrêts sont synonymes de descente de police, pour effacer ces camps éphémères avec des bus pour les emmener vers un ailleurs jamais identifié et des machines pour écraser les tentes, jeter les couvertures et les objets que les réfugiés n'ont pas eu le temps de récupérer. La caméra se montre parfois dans l'émotion du moment, dans la colère sourde qui monte avec ses images prises sur le vif. Hind Meddeb n'est jamais présente dans le cadre, mais sa voix nous accompagne. Elle parle d'abord à nous, spectateur-trices, avant de s'adresser aux personnes qu'elle filme, en français et en arabe. Elle rassure, pose des questions, rigole avec les réfugiés. Dans ce mouvement incessant, elle crée, ainsi que certaines militantes, une pause, des moments de solidarité qui passe par la communication, par le temps pris pour écouter et aider face à l'urgence.



**FUCKING
CINEPHILES**

24 mai 2021



La Vingt-Cinquième Heure

C'est dans cet aspect que le film suit un des jeunes réfugiés, Souleymane, qui devient au fur et à mesure, l'élément central du récit. La caméra de Hind Meddeb happe à la fois son visage grave et ses mots. Sa poésie change le cadre et la mise en scène. Tout d'un coup, **Paris-Stalingrad** se pare de son regard et permet d'interroger plus posément les images qui s'offrent à nous. Car la violence balaie le cadre, toujours présente, sous diverses formes. La violence policière bien évidemment, pendant les démantèlements des camps, la violence administrative que l'on devine en sous-texte, la violence de la ville, qui petit à petit, empêche les camps de se construire et de nuire à l'image de Paris. Pourtant, le film n'est pas emprunt de misérabilisme, il n'a pas pour but d'habiller cette violence et de la mettre en avant. Elle est présente parce qu'elle découle du quotidien des réfugiés, mais elle n'est pas le personnage principal. Hind Meddeb et son équipe privilégient la conversation, le dialogue, la solidarité — au sein de la communauté des camps tout autant que les militant·es des associations — visant à briser la déshumanisation et à transmettre leurs histoires. Par le cinéma, **Paris-Stalingrad** offre un espace aux réfugiés et permet de poser les bonnes questions sur la politique d'invisibilisation des migrants.



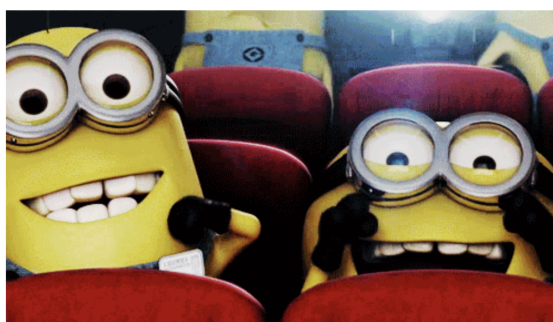
<https://fuckingcinephiles.blogspot.com/2021/05/critique-paris-stalingrad.html>



14 mai 2021

Réouverture des salles : quoi voir en mai et cet été ?

John Chevrier 13:25:00



Les salles réouvrent et un monstrueux - et même foutraque - planning des sorties les accompagne : on essaye d'y voir un poil plus clair avec ce (gros) programme.

Parce que toi aussi t'es gentiment paumé avec toutes ses ressorties et sorties, au point que tu ne sais absolument pas quoi ni quand voir - oui, c'est le bordel -; voilà un petit article évolutif pour que tu t'y retrouves un peu... même si tout évolue au jour le jour.

La liste est longue, trop longue sans doute, et de nombreuses péloches passeront à la trappe les premières semaines (d'autant plus avec une jauge de remplissage à 35%), il va falloir faire des choix mais se tenir surtout un maximum au courant face à l'arrivée de ses nombreuses propositions.

Mais t'en fais pas, on est un peu là pour t'aider avec ce riche planning (et un peu nos avis aussi, si ça te dit).

Ready ? Go !

...

26 mai

The Father de Florian Zeller
Promising Young Woman d'Emerald Fennell
Méandre de Mathieu Turi (notre critique ici)
Vers la Bataille de Aurélien Vernhes-Lermusiaux
Sons of Philadelphia de Jérémie Guez
Voyagers de Neil Burger
Paris Stalingrad de Hind Meddeb et Thim Naccache
Hospitalité de Kôji Fukada
Detective Conan - The Scarlett Bullet de Chika Nagaoka
Les Bouchetrous de David Silvermann
Il Mio Corpo de Michele Pennetta
Balloon de Pema Tseden

<http://fuckingcinephiles.blogspot.com/2021/05/reouverture-des-salles-quoi-voir-en-mai.html>

LES IDEES LIBRES AVEC YASSER LOUATI

24 mai 2021



15 30 1:34 -1:07:19

Paris-Stalingrad: Avec les réfugiés au coeur du Paris invisible

Les Idées Libres avec Yasser Louati

Politique

[Écouter sur Apple Podcasts](#)



Entretien avec Hind Meddeb, réalisatrice du film documentaire "Paris Stalingrad" qui sera diffusé à partir du 26 Mai au cinéma. Ce film est un portrait de Paris vu par Souleymane, 18 ans, réfugié du Darfour. Arrivé en France après un périple traumatisant de cinq longues années, la "ville lumière" dont il avait rêvé, loin de répondre à ses attentes, lui inflige de nouvelles épreuves. À la dureté des situations, répond sa poésie douce-amère.

En suivant Souleymane, le film retrace le parcours des migrants dans Paris : les campements de rue, les interminables files d'attente devant les administrations, les descentes de police et la mobilisation des habitants du quartier pour venir en aide aux réfugiés. La caméra témoigne d'une métamorphose d'une ville et nous montre l'émergence de nouvelles frontières intérieures : des kilomètres de grillages pour rendre inaccessibles les allées sous le pont du métro aérien, des pierres pour empêcher les migrants de s'allonger, des rondes de vigiles pour les déloger.

<https://podcasts.apple.com/fr/podcast/les-idees-libres-avec-yasser-louati/id1507998020?i=1000522870433>



24 avril 2021

« Paris Stalingrad » (2021) de Hind Meddeb



Les migrants... Englobés par un pluriel qui les noie, quand la Méditerranée ne s'en est pas déjà chargée... Unifiés en une vague que d'aucuns présentent comme un risque de submersion et qui les confond avec les quelques terroristes qui, parfois, infiltrent malheureusement leurs rangs... Le pari de la documentariste Hind Meddeb est tout autre et prend radicalement le contre-pied de ces représentations puisque, secondée par Tim Naccache, elle focalise son

regard sur les campements sauvages aux abords de la station de métro Stalingrad, au nord de Paris. Territoire d'un naufrage humanitaire, autour du nom glorieux qui rappelle la grande victoire des troupes soviétiques contre l'axe nazi qui assaillait la ville.

Commentant parfois les scènes en off de sa voix douce et posée, Hind Meddeb filme le désarroi des associations de soutien aux migrants, totalement submergées par le nombre des demandeurs d'asile. Elle filme la vie précaire des campements, aux différentes heures de la journée, les démantèlements à répétition dont ils font l'objet, leur relégation, toujours un peu plus loin du centre urbain.

Quelques figures surgissent et prennent un visage singulier, notamment Souleymane, parti d'un Darfour à feu et à sang à l'âge de treize ans et gagnant enfin la France, cinq ans plus tard. Deux Parisiennes, œuvrant activement pour la défense et le soutien des réfugiés, se distinguent également, la cinéaste Valérie Osouf et Agathe Nadimi.

En quatre-vingt-six minutes, le documentaire, accompagné quelquefois par la lecture des poèmes endoloris de Souleymane, permet de sonder la détresse de ces populations qui ont choisi l'exil, attirées par un Paris de légende et de carte postale. Il dresse un constat terrible et mesure la lâcheté de gouvernements qui laissent ces êtres humains fuyant un contexte invivable rêver à la possibilité d'une vie meilleure sur des territoires où celle-ci s'offre si rarement à eux.

<https://www.idees-noires.com/post/paris-stalingrad-2021-de-hind-meddeb>

jeune cinéma

26 mai 2021

Paris Stalingrad (2019)

de Hind Meddeb & Thim Naccache

Sélection officielle du Festival du film de Toronto (TIFF) 2019

Sélection officielle en compétition du Cinéma du réel 2019.

Sortie le mercredi 26 mai 2021



Les migrations, immigrations et émigrations, ont une histoire sans doute aussi vieille que l'humanité. Les humains sont mobiles, les "Barbares" sont toujours aux frontières. En Europe, toute l'histoire du 20e siècle est constituée d'exodes et d'afflux de réfugiés d'après les guerres ou les révolutions. Le Musée des colonies à Vincennes est devenu le Musée de l'immigration, et il n'y a guère que les Aborigènes d'Australie qui pourraient se revendiquer comme "race pure".



Au 21e siècle, l'immigration s'est diversifiée et ses figures se sont déplacées, au rythme des nouvelles guerres et des nouveaux problèmes climatiques. Après le Centre de Sangatte, puis la Jungle de Calais, les bidonvilles démantelés ont essaimé, et les migrants se sont dirigés vers Paris, dans les marges comme après la guerre d'Algérie, par exemple sous la bretelle d'autoroute au pied du Stade de France à Saint-Denis, et aussi au centre ville, à la République, à La Chapelle, et à Stalingrad, donc, en 2016 (1). La sauvagerie et la honte bien visibles, démultipliées par les médias, le fait est devenu une "crise".

Les campements embarrassent les passants. Ces pauvres gens, pourquoi s'installent-ils en pleine ville en demandant qu'on les loge, tout en affichant leurs fraternités communautaires ?

jeune cinéma

26 mai 2021



Hind Meddeb et **Thim Naccache** nous entrouvrent un des villages de tentes Quechua épisodiques dressées à la station métro Stalingrad, après avoir suivi pendant deux ans les réfugiés de la capitale.

On comprend qu'ils dorment là pour se poster de bon matin devant les administrations de la rue de Flandre, en vue d'obtenir des livrets d'accueil, des permissions, des récépissés de demande d'asile, des conseils, des inscriptions... Ils attendent interminablement, c'est leur programme de la journée à eux. Le représentant de France Terre d'Asile tente à les disperser, un peu condescendant, gêné de cette publicité, il n'y aura pas d'accueil aujourd'hui.



Dans la masse de ces jeunes hommes africains, certains déclarent avoir 17 ans pour bénéficier de la protection de l'enfance, et quand ils paraissent plus âgés, c'est aussi qu'ils ont mûri dans les épreuves traversées, qu'il ne faut pas prétendre comprendre, leur expérience est incommunicable.

Petit à petit, on distingue des personnes, ces deux jeunes Guinéens calmes, et ce Libyen plus mûr, **Souleymane**, charmant, que l'on suit. Il n'y a pas si longtemps, il vivait confortablement, en famille, en Érythrée, avant l'assassinat de son père et de son frère. Il a dû fuir, il a travaillé comme esclave dans les mines d'or profondes du Tchad, du Niger, il a été emprisonné en Lybie, cinq années d'un parcours exténuant.



Le 4 novembre 2016, c'est l'évacuation du camp, à l'aube, sans ménagement, souvent très brutalement. Manifs réprimées, indifférence des flics, confiscation des tentes et couvertures. Les migrants résistent peu à l'expulsion, ils déplacent le matériel de couchage qu'ils peuvent sauver dans une rue voisine.



Les militantes solidaristes caricaturales sont fatalistes, calées dans leur mission charitable, devant, elles ne peuvent que dénoncer l'insuffisance des prises en charges, autant que les injustices et les inégalités de traitement d'un individu à l'autre, logements, tickets de métro, cours de français sont distribués de façon quasi aléatoire, intégralement tributaires de la générosité des accueillants. Un peu Ellis Island, en moins organisé, en plus dilué.



Paris Stalingrad explore la réalité qui se cache derrière les images des télé. En apparence, on évacue pour des raisons sanitaires, pour reloger, pour "mettre à l'abri". Mais ce sont des mises en scène qui masquent les harcèlements violents qui précèdent. **Hind Meddeb** raconte que "ce qui n'était jamais montré dans ces reportages, tous les deux jours, la police venait rafler les réfugiés qui n'avaient pas pu déposer leurs demandes d'asile. Les personnes arrêtées étaient ensuite mises en garde à vue, des obligations de quitter le territoire leur étaient remises et ils étaient parfois même enfermés en centre de détention. En 2016, le préfet de police de Paris a été condamné 135 fois par le tribunal administratif pour entrave au droit d'asile."



jeune cinéma

26 mai 2021

Le film montre à la fois la stagnation de la situation générale, l'afflux permanent de rescapés, et malgré tout, quand même, l'évolution des situations individuelles. Dans une petite chambre partagée, propre, une affiche sexiste pour camionneurs placardée, Souleymane cuisine. Il entre en apprentissage, il ponce, il sourit. Happy end.

À la fin du film, le passant hésite moins. Il a bien affaire à des semblables, il pourrait bien en être, lui aussi si ça tournait mal, il devient moins intransigent, lui qui n'est pas exposé à l'exil. Il se dit que ces jeunes costauds, chanceux, parleront bien français l'année prochaine.

Sylvie Strobel

Jeune Cinéma en ligne directe

1. En mars, en mai et jusqu'en novembre 2016, le campement de Stalingrad, sous le métro aérien, qui a succédé à celui de La Chapelle éliminé en 2015, a été régulièrement évacué, sans propositions d'hébergement pérennes et alors même qu'on avait dépouillé les gens de leur maigre matériel de survie. Il s'est donc reformé, tout aussi régulièrement, regroupant des migrants, totalement démunis, en attente d'asile. En novembre 2016, il comptait 3 852 personnes.

<http://www.jeunecinema.fr/spip.php?article4121>

“Paris Stalingrad”, le quotidien semé d’embûches des réfugiés

ACCUEIL ARTICLES CULTURE ARTICLES DÉFILANTS CINÉMA CULTURE FRANCE



Nadir Dendoune 3 juin 2021

Partager :



“Paris Stalingrad”, un film-docu réalisé par Hind Meddeb et Thim Naccache. Photo de meddeb : Fethi Belaid / AFP

Les réalisateurs Hind Meddeb et Thim Naccache ont filmé pendant deux ans le quotidien des réfugiés installés dans le quartier de La Chapelle à Paris. “Paris Stalingrad” vient de sortir dans les salles.

Nous sommes en 2016, à la fin du printemps. Le soleil ne s’est pas encore levé quand Hind Meddeb, reçoit un SMS qui l’alerte sur l’évacuation imminente par les CRS des réfugiés groupés autour du quartier de la Chapelle. Depuis de longs mois, ils vivent dans des tentes.

A moitié endormie, la Parisienne débarque à toute vitesse sur les lieux. Hind connaît bien toutes ces femmes et tous ces hommes qui ont traversé une partie de la planète pour venir s’échouer dans la capitale. Avec d’autres bénévoles, elle les aide dans leur vie de tous les jours. Pour Hind et les siens, la Patrie des Droits de l’Homme, ça veut dire quelque chose.

Comme Hind Meddeb est aussi réalisatrice de documentaire (“De Casa au paradis”, “Électro Chaâbi”...), elle connaît l’importance de filmer pour mettre en lumière l’inacceptable et laisser une trace.

Pendant deux ans, avec son associé Thim Naccache et à travers le portrait de l'un d'entre eux, Souleymane, 18 ans, réfugié du Darfour et arrivé en France après un long périple de cinq ans, ils vont filmer sans relâche le quotidien de ces invisibles, documenter le parcours de tous ces anonymes à travers la quête du précieux sésame, la résidence française.

Hind Meddeb et Thim Naccache filment les interminables files d'attente devant les administrations, les descentes de police et la mobilisation des habitants du quartier pour venir en aide aux réfugiés. Mais aussi l'hypocrisie des pouvoirs publics, en premier lieu la mairie de Paris, qui délodge en offrant (pour se soulager la conscience ?) quelques nuits d'hôtel sans proposer de réelles perspectives.

Pire : on découvre que la municipalité installe à travers la ville des kilomètres de grillages pour rendre inaccessibles aux réfugiés les allées sous le pont du métro aérien, des pierres pour empêcher les migrants de s'allonger, des rondes de vigiles pour les déloger.

Le film est aussi un message d'espoir, tandis que Souleymane installé désormais à Nancy, malgré les nombreux obstacles, grâce à sa ténacité et l'humanité de belles rencontres, réussira son intégration.



Affiche de "Paris Stalingrad", un film-docu réalisé par Hind Meddeb et Thim Naccache



Paris Stalingrad d'Hind Meddeb et Thim Naccache

France / Documentaire / 2019 / 86'

Projections-débat en présence de la réalisatrice Hind Meddeb, à Paris.

Au **cinéma L'Entrepôt** : Les Samedis 05/06 et 12/06 à 15.30

Et au cinéma **Les 3 Luxembourg** : Le 16/06, 21/06, 23/06, 28/06 et le 30/06 à 20

>> Lire aussi : **Réouverture des cinémas : les conditions se précisent**

https://www.lecourrierdelatlas.com/paris-stalingrad-le-quotidien-seme-dembuches-des-refugies/?fbclid=IwAR3zbGx8VeofwUx01YeUxRSbru_C3QTCQo95VfpU9XT-Jh5GU7P_pO270AY



À travers le parcours de réfugiés dont Souleymane, 18 ans, la journaliste Hind Meddeb signe avec le réalisateur Tim Naccache un long-métrage d'une rare dureté. Le documentaire retrace l'éprouvant quotidien des exilés à la rue, et questionne notre part d'humanité.

Stalingrad, 19^e arrondissement de Paris. Régulièrement, de nombreux journaux évoquent ce quartier comme étant en proie au trafic de crack, parfois de manière violente. Mais c'est aussi et surtout, le lieu d'errance et de souffrance de milliers de réfugiés. Or cette face-là, politiquement périlleuse, ne prend pas le dessus. Elle se révèle quelquefois invisible. Tout au contraire, Hind Meddeb et Tim Naccache parviennent à montrer l'ampleur saisissante de la situation des réfugiés dans le nord-est de Paris. Des images rares, déchirantes et donc nécessaires.

Au plus près des exilés

« Où sont les droits de l'homme ! » s'exclame un réfugié après une intervention policière. A coups de phrases chocs, la journaliste filme pour dénoncer, montrer ce qui s'avère trop peu souvent montrable. Entre l'été 2016 et l'été 2017, des dizaines de séquences sur la vie quotidienne des exilés sont ainsi superposées. Elles relatent leur précarité : pour se loger, pour se nourrir, pour supporter les opérations policières à leur encontre. Hind Meddeb réussit à tisser un fort lien de confiance avec les réfugiés. Cela donne lieu à des discussions introspectives sur leurs raisons de lutter, les amenant à évoquer leur passé et à se souhaiter un meilleur avenir.

Paris-Stalingrad se montre donc fondamentalement immersif, et ce dès les premières secondes. Hind Meddeb se rend alors au petit matin sur un campement de réfugiés, où est prévue une opération policière de délogement. Pendant tout le long-métrage, elle se place exclusivement du côté de personnes en situation d'immigration. Dès lors, il pourrait être fait un constat de facilité, qui ne réunirait pas tous les points de vue, et créerait donc une dichotomie entre « gentils » et « méchants ».

Le caractère immersif du documentaire écarte cette idée. Il transforme un certain reportage sur les réfugiés en un récit du quotidien par les réfugiés eux-mêmes. A la différence de **Un pays qui se tient sage**, les violences policières, certes bien réelles et représentées, ne sont pas le sujet principal. Elles s'insèrent comme un décor, un environnement, malheureusement brutal et parfois inhumain. De temps en temps, la caméra manque de stabilité, une promiscuité s'installe ; le récit donne l'impression que les témoins se substituent à la réalisation.



Une parenthèse poétique

Au milieu de cette rude et incessante routine, l'espoir se fait malgré tout entendre. En particulier lorsque la caméra suit Souleymane, réfugié soudanais de 18 ans. « On vivait bien ! » décrit celui qui, à l'âge de 13 ans, a pris la route et fui sa région natale du Darfour, où son père et son grand frère ont été tués. Par sa joie de vivre et son optimisme, Souleymane impressionne. Il invente et récite des poèmes, inspirés de chansons du lieu l'ayant vu naître. Une sorte d'antidote, pour surmonter sa précarité et celle de ses compagnons d'infortune.

Paris Stalingrad ne dépeint pas que des situations dramatiques. La journaliste voit plus loin, et s'attache à l'avenir des exilés. Certains auront un futur plus convenable, seront logés, pourront travailler. En outre, la voix narrative, posée, contrebalance la cruauté des images sur la condition des réfugiés. L'absence de musique évite de tomber dans le pathos. Nul besoin de théâtralisme pour un documentaire qui, à travers la diffusion d'images brutes, fige et irrite, et avec raison.



<https://maze.fr/2021/05/paris-stalingrad-destins-fragilises/>

Paris Stalingrad, en salle le 26 mai

18 MAI 2021 | PAR [LA VINGT-CINQUIÈME HEURE](#) | BLOG : [LE BLOG DE LA VINGT-CINQUIÈME HEURE](#)

Paris Stalingrad, un film documentaire réalisé par Hind Meddeb, en co-réalisation par Thim Naccache, sort le 26 mai dans les salles de cinémas fraîchement ré-ouvertes et dont Mediapart est partenaire. Le film retrace l'histoire de Souleymane, jeune de 18 ans, réfugié du Darfour.

"Paris, été 2016. Des hommes et des femmes arrivent du Soudan, d'Éthiopie, d'Erythrée, de Somalie, de Guinée, du Nigéria, d'Afghanistan, d'Iran, du Pakistan, avec l'espoir d'échapper à la guerre et aux conflits ethniques qui déchirent leurs pays. À leur arrivée ils n'ont pas d'autre choix que de dormir à la rue. Ils se regroupent sur des campements de fortune autour du métro Stalingrad.

En racontant l'histoire de Souleymane, adolescent de 18 ans, réfugié du Darfour, je retrace aussi l'histoire récente du parcours infernal des exilés dans Paris. Torturé par les milices soudanaises, mis en esclavage par des bandes armées dans les mines d'or au Tchad et au Niger, enfermé dans les prisons libyennes, jusqu'au jour de sa traversée clandestine et de son sauvetage en Méditerranée, l'odyssée de Souleymane aura duré cinq longues années. L'écriture poétique lui donne la force de rester en vie et de surmonter les violences subies tout au long de son périple.

Grâce à un tournage au long cours, je reconstitue dans le film une géographie parisienne de l'exil. En suivant Souleymane, on découvre la vie du quartier Stalingrad, laquelle est indéniablement changée par la présence des exilés : les campements de rue, les interminables files d'attente devant les administrations, les descentes de police, mais aussi la mobilisation de certains habitants du quartier pour les soutenir. Ma caméra témoigne de la transformation d'une ville. À chaque étape de la vie de Souleymane, je mesure combien Paris se ferme aux étrangers."





MEDIAPART

18 mai 2021

Intentions de la réalisatrice

Au début de l'été 2016, je me rends régulièrement avec Thim Naccache sur les campements de réfugiés autour du métro Stalingrad et du jardin d'Eole à Paris. J'engage la conversation avec ceux que je rencontre. Ma maîtrise de l'arabe facilite les échanges.

Avant de pouvoir filmer sur le campement, Thim et moi avons passé des journées entières sur place à discuter avec les gens, à leur expliquer le désir que nous avons de faire ce film, de partager avec d'autres les moments que nous avons passés à leurs côtés. Enfin, nous avons commencé à filmer auprès de ceux qui comprenaient notre démarche.

Ce film est à l'image de ce que nous avons essayé de faire sur le campement de Stalingrad : prendre le temps de la

rencontre, garder une trace, et de cette manière, transmettre, alerter et traduire.

Ce tournage s'inscrit dans la continuité d'une approche que je poursuis depuis plusieurs années dans mes documentaires et par laquelle je veux prendre le temps de la rencontre. Je suis avec ceux que je filme, dans une relation de proximité, il devient alors possible de recueillir les paroles sans filtre qui me sont données avec confiance.

Je rencontre Souleymane un soir de pluie à la fin du mois d'août 2016 sur le campement de Stalingrad, il me demande de l'aider à faire les photos d'identité exigées par la Préfecture pour ouvrir son dossier de demande d'asile. C'est d'abord la langue qui nous rapproche. Nous communiquons sans avoir besoin d'un interprète. Dans nos discussions, quand il est en colère contre les injustices qui frappent les exilés, Souleymane convoque le passé colonial de la France : « Tout ce que tu vois ici, c'est le peuple d'Afrique qui l'a construit. Qui a creusé cette terre ? Ceux qui viennent d'Afrique. » Nous passons de longs après-midi au bord du canal et nous nous retrouvons régulièrement au restaurant soudanais où toute sa communauté se donne rendez-vous. Il partage avec moi ses poèmes et me présente ses amis.

L'équilibre du film se construit autour de trois types de séquences. Les séquences de cinéma direct, les séquences d'errance dans la ville avec Souleymane et ses poèmes, où nous avons essayé d'accorder au montage le rythme de sa voix et de ses déambulations et l'intervention ponctuelle d'une voix off qui articule le récit. Une voix que j'ai voulue discrète, en retrait, qui donne les informations manquantes à l'image pour comprendre la scène qui se déroule sous nos yeux. Une voix à la première personne pour rappeler que le film est tourné de mon point de vue, autant que possible aux côtés des personnes que j'ai rencontrées, mais sans se mettre à leur place. Cette voix, je l'ai tissée en dialogue avec les images, en prenant soin de ne pas trop en dire pour laisser l'image parler d'elle-même. Les scènes de cinéma direct nous plongent dans l'âpreté du quotidien des exilés à Paris. Et enfin, les poèmes ouvrent sur des moments d'introspection et de rêverie, ils sont les respirations du film dans un climat d'indéniable violence.



MEDIAPART

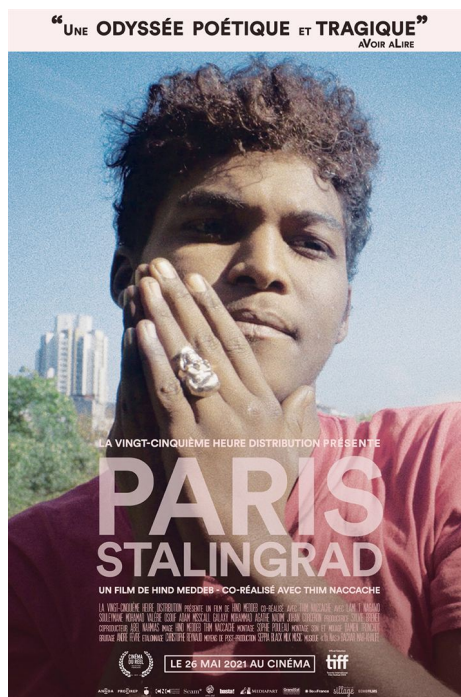
18 mai 2021

Le film assume de ne pas tout expliquer, d'avoir ses hors-champs. Il ne s'agit pas d'une enquête sur le parcours des exilés à Paris, mais d'un film qui montre des moments passés à leurs côtés : l'expérience brutale d'une vie à la rue, la persistance de la lutte et les joies de l'amitié.

Je privilégie autant que possible la conversation à l'interview, pour préserver une certaine spontanéité dans les échanges. Dans le montage, j'ai souvent fait le choix de laisser entendre mes questions, de ne pas effacer ma voix qui les pose, car c'est une manière de rappeler ma présence au spectateur et de montrer la relation personnelle que j'entretiens avec ceux que je filme.

En conclusion, je dois avouer qu'en raison de la révolte qui fut souvent la nôtre face aux nombreuses violences et inhumanités qui sont infligées à ces personnes, nous avons parfois pensé que nous faisons un film engagé, pour documenter et alerter. Mais au fil du montage, il est apparu naturellement que le plus puissant contrepoint au sort indigne que les exilés subissent continuellement, c'est la force de vie qui les habite, l'extrême lucidité de leurs analyses et la finesse intellectuelle et poétique de leurs écrits.

Finalement, la brutalité policière et la violence administrative sont à mon sens renvoyées dans ce film au rang de décor et non de sujet ; le sujet réel de ce film, ce sont les personnes qu'il prend pour personnages.



<https://blogs.mediapart.fr/1068037/blog/180521/paris-stalingrad-en-salle-le-26-mai>

Presse : Anne-Lise Kontz
anne-lise@stray-dogs.com / 07 69 08 25 80



 France 24

Hind Meddeb : un film pour "montrer les réfugiés comme des êtres humains"

L'invitée de Paris Direct est la journaliste et documentariste Hind Meddeb. Elle signe "Paris Stalingrad", une immersion dans le monde des demandeurs d'asile réfugiés dans des campements insalubres à Stalingrad, un quartier du nord-est de la capitale. Dans ce film à la fois poétique et triste, qui sort en salles en France la semaine prochaine, elle dénonce "la maltraitance institutionnelle de l'État vis à vis des demandeurs d'asile" et signe "un hommage à toutes les personnes qui arrivent".

<https://www.msn.com/fr-fr/divertissement/celebrites/hind-meddeb-un-film-pour-montrer-les-refugiés-comme-des-êtres-humains/vp-AAKei6F>



28 avril 2021

Paris au petit jour, grisâtre. Il est cinq heures du matin, l'heure où la police commence les descentes dans les campements des migrants. C'est aussi l'heure où des bénévoles, des citoyens concernés, traversent toute la ville pour leur venir en aide. La réalisatrice Hind Meddeb est l'une d'entre eux, elle décide de filmer, cela donnera ce documentaire, {Paris Stalingrad}.

Ils viennent d'Ethiopie, du Soudan, du Bangladesh, de Guinée, d'Afghanistan..., ils dorment dans la rue. S'ils sont venus en France, c'est pour une vie meilleure, souvent pour quitter un pays en guerre. L'association {France, terre d'asile} les prend en charge, mais possède des moyens très limités. C'est pourtant le premier pas nécessaire pour une existence administrative.

Les administrations sont inaccessibles, la préfecture ne débloquant pas de fonds suffisants. Mais c'est pourtant leur seul espoir. Pour les migrants, la désillusion est grande. Les employés de l'association sont dépassés, impuissants. Les humeurs s'échauffent, la tension est palpable, la violence présente. Sans ce sésame, ils sont dans l'illégalité, et menacés d'expulsion à tout moment.

La caméra de Hind Meddeb s'insinue au plus près des migrants, en immersion et en voix off, pour mieux comprendre, appréhender cette vie constamment sur le qui-vive, où chaque jour, tout est à recommencer et où la vie ne tient qu'à un bout de papier. Le documentaire met également en lumière les bénévoles, qui nourrissent, qui écoutent, qui consolent, qui tentent tant bien que mal à leur venir en aide.

A la fin, une question subsiste, lancinante, que ferions-nous à leur place ?

Claire Piniewski-Saim

PAM

7 juin 2021

De Khartoum à *Paris Stalingrad* : la révolte et l'exil

par Jacques Denis
7 juin 2021



De Tunis au Caire en passant par Khartoum, la réalisatrice Hind Meddeb a filmé les relations passionnelles entre musiques et révolutions. On les retrouve dans son dernier film, *Paris Stalingrad*, et lors d'une soirée musicale Mix Ta Race prévue le 14 juin à Paris. Interview.

C'est en tournant (avec Thim Naccache) le film *Paris Stalingrad*, documentaire qui revient sur l'expérience douloureuse des réfugiés entassés dans les campements des quartiers nord de Paris, que Hind Meddeb a croisé la route de Souleymane. Venu du Darfour, ce jeune poète porte la parole, les lueurs d'espoir comme les coups de cafard, de tous ceux pour qui, en guise d'accueil, les institutions françaises dressent des barrières, incitant à les repousser hors de nos frontières. Au fil d'une amitié durable, la cinéaste décide de partir à Khartoum où elle filme les douze derniers jours du sit-in démocratique qui, face au ministère des armées, demande la passation du pouvoir aux civils. Il sera réprimé dans le sang.

PAM

7 juin 2021

« De retour à Paris, sous le choc, je réunis chez moi les amis soudanais en exil, avec parmi eux, les membres du groupe Yalla Sawa. Un bœuf musical s'improvise, Arthur H est présent, il se met au piano, Gandhi Adam à la flûte, Basil Kamal Bushra, Dissa Modser et Omar Shishani aux percussions, les voix de Nuri et Nabil s'élèvent, les répertoires et les langues s'entremêlent, Abel Nahmias propriétaire du Trianon est présent, l'idée d'une soirée en hommage aux révolutionnaires soudanais est née », résume-t-elle dans le texte qui introduit à la soirée Mix ta race prévue le 14 juin au Trianon, le laboratoire du faire-ensemble du collectif MIX BROS où se rencontrent de nombreux artistes avec pour seul horizon le goût de l'altérité et le désir d'initier des lendemains qui chantent autrement. Autant d'arguments qui sont parfaitement au diapason de Paris New York Heritage Festival, événement itinérant (Paris, New York amis aussi Los Angeles, Vancouver, Montréal et désormais Soweto) dont l'ambition est de « témoigner des rapports entre les événements qui agitent le cours du monde et leurs répercussions dans le monde de la musique », selon Benjamin Levy qui l'a initié voici cinq ans. « Il s'agit, poursuit-il, de valoriser les migrants, en démontrant leurs apports, leurs cultures, tout ce qu'ils peuvent nous offrir. » Une philosophie partagée par Hind Meddeb, qui revient – en attendant la soirée du 14 juin — sur les liens qui unissent musiques et révolutions, de Tunis à Khartoum en passant par Le Caire. Interview.

**Vous documentez depuis une dizaine d'années dans les nombreux mouvements qui secouent les régimes autoritaires au sud de la méditerranée, notamment par le prisme de la musique. Quel rôle joue-t-elle dans ces mouvements ?
Fédérateur des désirs pluriels d'une jeunesse ? Catalyseur des énergies ?**

La musique, l'écriture, la poésie, la création sont des moyens d'échapper au conservatisme ambiant, ce sont aussi des armes de résistance. Rien n'arrête les imaginaires. En Égypte, des poètes comme Cheikh Imam ou Ahmed Fouad Nejm ont été les plus farouches adversaires de la dictature. Au Soudan, ils portent le nom de Azahari, Hommeid ou Al Gaddal. Les musiciens d'électro chaabi dont je fais le portrait dans les bidonvilles du Caire sont les héritiers des grands poètes qui ont marqué les années 70-80. Ils revendiquent cet héritage. Et la musique qu'ils produisent dans leur chambre fait danser des millions de jeunes, elle est incontrôlable. Les premiers slogans des révolutions algériennes, tunisiennes et égyptiennes sont nés dans les stades de foot avec les chants des ultras.

PAM
7 juin 2021

La fameuse phrase de Fela « Music is the weapon of the future » reste d'actualité...

Elle est plus que d'actualité ! Mes derniers films ne parlent que de ça ! Mon film *Tunisia Clash* retrace l'itinéraire de jeunes Tunisiens qui utilisent le rap pour exprimer leur révolte contre l'injustice et leurs espoirs. Leur musique est profondément politique. Ils ne se sentent pas représentés par les partis, ne savent pas pour qui voter, mais ils ont un programme et ils utilisent leurs clips pour dénoncer la violence du quotidien et dessiner les contours de la société dont ils rêvent. L'un des tubes de la musique électro chaabi, dans une Égypte qui vient d'élire un président Frère Musulman, s'intitule « *J'ai pris la voie du vice par le vice* », le chanteur raconte sa vie dissolue et déconstruit les cinq piliers de l'islam : « *Ni prière, ni jeûne, ni pèlerinage, ni charité, ma foi est partie en fumée.* » Dans une société ultra conservatrice, difficile d'imaginer quelqu'un parler avec autant de sincérité. Quant à la puissance des mots — et je dirai même juste de la voix — dans les dictatures, je reprendrais l'un des slogans de la révolution au Soudan que la foule chante dans les manifs, « *La balle ne tue pas, c'est le silence qui tue* ».



Electro Chaabi Teaser

PAM

7 juin 2021

Puisque vous allez sur le terrain, ne pensez-vous pas que cohabitent plusieurs « mondes de la musique » : la dématérialisée des grands réseaux et celle qui se joue, se fabrique, au quotidien ?

Au contraire, ce qui m'a frappée, c'est à quel point il n'y a plus de frontière entre le mainstream et l'underground. Je l'ai compris en tournant mon film *Electro Chaabi* nom que j'ai donné à une musique née dans les bidonvilles du Caire que les Égyptiens appellent « Mahragan » (festival, NDA). Cette musique est née de bricolages et de ponts jetés entre plusieurs mondes, et de la possibilité via la toile d'avoir accès à tous les samples possibles et imaginables. Les musiciens d'électro chaabi puisent dans le reggaeton jamaïcain, le rap américain, le dancehall, les tubes d'électro et leurs propres références locales, musique chaabi, musique nubienne, chants soufis. Ils fabriquent leurs propres instruments de percussion et ajoutent du live au mix électro. À la fois fans de David Guetta, Fifty Cents, Stromae et Ahmad Adawiya, ils fabriquent une musique qui assume toutes ces influences.



Paris Stalingrad (Bande annonce)

C'est au cours du tournage de ce film, *Paris Stalingrad* (sorti le 26 mai), que vous avez rencontré des réfugiés soudanais, notamment ce jeune homme originaire du Darfour, Souleymane Mohamad

Quand je l'ai rencontré, je suivais d'autres personnages. Mais ce qui m'a frappé chez lui, c'est qu'on le sentait très à l'aise avec les caméras. Cela devenait très cinématographique. Et puis j'ai découvert qu'il écrivait des poèmes, qui peuvent transmettre parfois bien plus que n'importe quelles explications en voix off. Il pouvait nous dire plus. Enfin, en s'attachant à un personnage, à son parcours, je pense qu'il est plus facile de s'identifier, de nous sentir plus proches et de sortir de cette foule qu'on voit souvent dans les médias ou les films. C'était donner la place à une voix, plutôt que d'être exhaustif.

PAM

7 juin 2021

En quoi son histoire est symbolique, emblématique, des nombreux « malentendus » qui rendent sourde l'Europe, et dans ce cas la France, aux malheurs d'une partie du monde ?

Le film cherche à retranscrire une expérience immersive, sans viser à tout dire. Et Souleymane, de par sa personnalité et son énergie créatrice, nous montre comment résister par les mots. Il y a chez lui une grande colère, qu'il canalise. Quand il est arrivé il était mineur, mais il savait que ce serait très difficile de se faire reconnaître ainsi, de par le manque de places d'accueil : il s'est donc vieilli volontairement, sur les conseils d'amis qui avaient vécu la même expérience. À travers ses yeux, on regarde finalement notre société. Les malentendus viennent d'une propagande, de manipulations, à des fins qu'on retrouve à toutes les étapes de l'histoire. Un texte de Freud intitulé *Malaise dans la civilisation* en parle. On a besoin d'un tiers, d'un ennemi, d'un étranger, pour faire de la politique. On fait endosser ce rôle aux réfugiés, qu'on nomme aussi « migrants », et ce que Souleymane nous rappelle, c'est que chaque personne qui arrive le fait avec son histoire, son parcours, et cette personne pourrait être nous. Le film essaie de montrer que n'importe qui peut être mis sur le chemin de l'exil, cela fait partie des mythes, de la littérature, de l'Humanité. On peut voir dans la figure de ce jeune Soudanais ce qui pourrait nous arriver. Depuis, il est monté sur scène à la Maison de la poésie de Paris, à l'Institut du Monde Arabe, il a chanté ses poèmes avec un ensemble baroque.



PAM

7 juin 2021

Vous êtes partie par la suite au Soudan, pour documenter le sit-in démocratique durement réprimé. C'est le point de départ d'une nouvelle aventure où la musique tient un rôle majeur, puisqu'à votre retour à Paris, une session musicale s'est improvisée chez vous. La musique a-t-elle encore permis ce jour de vous soigner ?

À mon retour du Soudan, j'ai eu la chance de rencontrer Ghandi Adam et les membres du groupe Yalla Sawa parmi eux les merveilleux chanteurs Nuri et Nabil. Après le massacre du 3 juin 2019 à Khartoum, la destruction du sit-in démocratique que j'avais filmé pendant deux semaines nuit et jour, j'étais sous le choc. J'ai retrouvé la beauté du Soudan à Paris en faisant la connaissance de ces musiciens extraordinaires qui reprenaient le grand répertoire traditionnel soudanais. L'idée du concert est née chez moi un soir de fête et de musique où les amis soudanais ont rencontré Arthur H, mes amies Lucie Simon et Hanieh Hadizadeh. Arthur s'est mis au piano, Ghandi à la flûte, Hanieh nous a récité de la poésie persane, Lucie s'est mise à chanter... Le français, l'arabe, le persan, les langues et les styles se sont mêlés, et nous avons décidé d'aller plus loin, d'organiser une vraie rencontre musicale sur scène. Gaël Faye a été l'un des premiers musiciens à nous rejoindre, malheureusement les annulations dues au Covid et les dates de sa nouvelle tournée ne lui ont pas permis d'être parmi nous cette fois-ci. Mais il a composé un très beau morceau où il célèbre toutes les révolutions qui ont secoué le monde en 2019 et le groupe Yalla Sawa en a écrit le refrain : « *Le soleil de la liberté s'est levé.* » J'espère qu'un jour ils pourront chanter ce morceau sur scène ! Avec Jérémie Fontaine du collectif Mixbros nous avons filmé la naissance de cette chanson et nous avons bon espoir d'arriver à les réunir à nouveau devant un public nombreux.

PAM

7 juin 2021

Ce concert du 14 juin, intitulé « Mix ta race » et articulé sous forme de duos, est dont le prolongement de cette aventure, née chez vous. Cette formule du dialogue, est-ce une manière de répondre aux « identitaires » de tout bord ?

Mix ta race ! Ça me rappelle mon enfance, quand on disait souvent dans les cours de récré, « Nique ta race ». C'est une manière de l'inverser et de dire, lâche-toi et danse ! Danse avec le monde, danse avec les autres, les corps se touchent, c'est répondre aux vieux cons par l'érotisme des corps. La société française est tellement mélangée, le travail est déjà fait, les vieux cons ont déjà perdu et ils le savent c'est pour ça qu'ils hurlent comme des hyènes sur CNews, c'est parce qu'ils sont morts de trouille. Il suffit de regarder les dernières Victoires de la musique... Yseult, Gaël Faye, Camélia Jordana, Aya Nakamura, tous sont le fruit du métissage et ils font des millions de vues sur YouTube. Nos artistes sont tous les enfants de cette créolisation du monde dont nous parle Glissant et qui n'existerait pas sans son lot de violence, d'occupation, de déplacements forcés de populations...



Paris Stalingrad (Extrait 4)

Et d'ailleurs, en honorant un pays, le Soudan, pluriethnique et peuplé de nombreuses langues, n'est-ce pas aussi une façon d'en revenir aux principes essentiels de Glissant, visionnaire philosophe auquel vous avez consacré un de vos premiers documentaires, qui œuvrait pour une nouvelle poétique de la relation à l'autre ?

PAM

7 juin 2021

« *Je peux changer en échangeant avec l'autre, sans me perdre pourtant ni me dénaturer. C'est pourquoi nous avons besoin des frontières, non plus pour nous arrêter, mais pour exercer ce libre passage du même à l'autre, pour souligner la merveille de l'ici-là.* » Cette phrase d'Edouard Glissant est sans doute plus belle réponse à toutes les formes de pensée xénophobe ou identitaire. Ma rencontre avec Souleymane jeune poète du Darfour et le tournage de mon film *Paris Stalingrad* en sont la parfaite illustration.

Au Soudan, il y a 500 différentes ethnies, on parle 117 autres langues que l'arabe... La dictature s'est maintenue en imposant une seule langue l'arabe et une seule religion l'islam. Aujourd'hui les Soudanais rejettent massivement cette uniformisation et célèbre la diversité de sa population. Parmi les slogans de la révolution soudanaise, on a pu entendre : « *Nous sommes tous Darfouris !* » Ou encore « *Pour un Soudan sans tribalisme. Pour la liberté de conscience* ». Les Soudanais ont fait l'expérience d'un État raciste qui considérait que les Arabes étaient supérieurs aux tribus africaines et ils n'en veulent plus. Cette politique raciste a fait des centaines de milliers de morts, des millions de déplacés.

On a souvent recours au mot d'universalité. Je préfère celui de diversité, forgé par Edouard Glissant. Le principe érigé en modèle d'universalité n'est-il pas aussi un danger pour le monde à venir ?

Conjuguons l'universalité au pluriel (même si ce n'est pas un verbe), un peu comme le fait le philosophe Étienne Balibar dans son essai *Des Universels*.



Hind Meddeb

PAM
7 juin 2021



Documentaire - Hind Meddeb

<https://pan-african-music.com/hind-meddeb-paris-stalingrad/?fbclid=IwAR1UPc64hjkjDh29UqJBINcfanEfbN2gD1TIHv9-mevmYd0ykMHfutmpUVc>

Presse : Anne-Lise Kontz
anne-lise@stray-dogs.com / 07 69 08 25 80

25 mai 2021

PARIS STALINGRAD



Paris Stalingrad est un film à ras de bitume. Chronique des vies difficiles de migrants autour du métro Stalingrad à Paris en 2016, il ne cherche pas à en décoller. La caméra filme au plus près ; la réalisatrice, Hind Meddeb, est dans une posture de totale empathie avec tous ceux qui ont échoué sur les trottoirs des rues parisiennes et restent étonnés de leur sort.

En face, il y a les pouvoirs, leur bras armé, la police, et les associations, que Hind Meddeb mettrait pour peu, quitte à être injuste, dans le même sac. C'est que tout le monde est dépassé. Les migrants, trop nombreux pour être traités humainement. Le pouvoir national et le pouvoir municipal, incapables de gérer une demande trop pressante. Les associations, dont la bonne volonté ne suffit pas à réduire les tensions. Arabophone, Hind Meddeb se glisse parmi des hommes et des femmes pris dans un tourbillon, et nous fait vivre au cœur de ce tourbillon : les tentatives pour se construire des abris précaires, les descentes de police et la destruction de ces abris, les regards égarés, les révoltes et les abattements, ceux qui seront relogés et ceux qui ne pourront pas l'être, le parcours kafkaïen des obstacles administratifs...

Paris Stalingrad est donc un documentaire nerveux et rare. Mais ce n'est pas un travail de journaliste. Hind Meddeb ne cache pas son engagement, ni son premier degré : pas question, ici, d'analyser les causes de la situation ou la complexité à la gérer. Le but, simplement, est de montrer la détresse d'êtres humains et de dénoncer l'inhumanité des réponses. La langue arabe aidant, la réalisatrice est comme immergée parmi ces êtres, faisant le rappel bienvenu qu'ils ne sont pas une foule, une masse, mais une collection d'individus.

L'un d'eux sort du lot. Il s'appelle Souleymane Mohamad, il a fui le Darfour, rejoint le pavé parisien après un parcours tristement classique (le Sahel, la prison libyenne, la périlleuse traversée de la Méditerranée). Il écrit de la poésie, la réalisatrice le suit, ponctue ses propres commentaires de poèmes de Souleymane. Cela

donne comme un fil à l'histoire, lui donne sa charpente, et aussi sa petite lumière d'espoir. Sa respiration, dit Hind Meddeb.

Paris Stalingrad est donc un film d'indignation chaleureuse et salutaire. Un film utile, aussi, qui oblige à voir des visages là où certains ne voudraient voir que des problèmes. Il mérite le plus large public, par tous les canaux de diffusion possibles.

Hind Meddeb a travaillé sur les printemps arabes par le biais de deux documentaires centrés sur des mouvements musicaux, l'un en Egypte, *Electro Chaabi*, l'autre en Tunisie, *Tunisia Clash*.

Paris Stalingrad a été co-réalisé avec *Thim Naccache*.

<https://policultures.blogspot.com/2021/05/paris-stalingrad.html>



29 mai 2021

Le documentaire Paris Stalingrad à découvrir en salles depuis le mercredi 26 mai pour un shoot de réalité près de chez nous




Paris Stalingrad résonne d'une triste actualité alors que les journaux bruissent des bruits d'excès et d'addiction sur la place **Stalingrad** à **Paris**. Les migrants sont pointés du doigt, leur dénuement, leurs espoirs qui se fracassent sur le mur de la réalité. Le documentaire **Paris Stalingrad** tente de montrer une autre facette, celle du rejet pour une population de migrants qui ne trouve pas à se loger et à subvenir. Le documentaire tente de montrer le côté scandaleux, le parti pris est évident, la subjectivité est reine, le portrait de **Paris** par le jeune **Souleymane**, 18 ans, réfugié du **Darfour**, est complexe, mais il ne fait pas tout, le documentaire montre un point de vue forcément subjectif.

Une situation insoluble

Arrivé en **France** après un périple de 5 années, le jeune migrant constate une situation loin de ses espérances. Parti avec des rêves pleins la tête, il se rend compte qu'il n'est pas vraiment le bienvenu. La police déloge les camps sauvages qui vont se replanter un peu plus loin, les services administratifs sont surchargés, les journalistes crient au scandale sans vraiment concourir à trouver des solutions. Personne ne se demande si ce départ aurait pu être évité avec un arrêt des guerres et des conflits là bas au **Darfour**, car c'est le point de départ d'un drame humain perturbant et insoluble. **Souleymane** choisit la poésie douce-amère pour supporter la situation, mais c'est bien peu. La caméra montre les conflits silencieux entre habitants solidaires mais impuissants et toutes ces forces qui concourent à rendre la situation ingérable. Les flux incessants d'arrivée, le manque de moyens pour y faire face et les donneurs de leçon de tous bords, empathiques ou scandalisés. Jusqu'à se demander ce qui est scandaleux, le manque de moyens pour aider des êtres humains ou l'entrée sur le territoire sans rien proposer aux arrivants? **Hind Meddeb** filme les frontières au cœur des habitants et des quartiers de **Paris**, sans montrer les excès que les médias relatent actuellement, la vision est donc partielle et pleine de parti-pris. Les camps de réfugiés sauvages sont démantelés et déplacés de quelques centaines de mètres, la situation devient pérenne et de plus en plus ingérable.

De **Stalingrad** à **La Chapelle**, la situation pose un vrai problème de société. Aider ou rejeter, le documentaire prend parti, mais sans apporter de solutions, mais y-en-a-t-il vraiment?

Synopsis: Une odyssee autant poétique que tragique, au cœur de l'univers misérable des sans-papiers qui pêche parfois dans la radicalité du propos militant. Résumé : Ce **film** est un portrait de **Paris** vu par Souleymane, 18 ans, réfugié du Darfour.



Originalité	★★★★☆
Réalisation	★★★★☆
Sujet abordé	★★★★☆
Qualité du documentaire	★★★★☆
RÉSUMÉ	2.9
	★★★★☆ SCORE GLOBAL

<https://publikart.net/le-documentaire-paris-stalingrad-a-decouvrir-en-salles-depuis-le-mercredi-26-mai-pour-un-shoot-de-realite-pres-de-chez-nous/>

Au cinéma cette semaine, cinq chemins singuliers aux multiples accents

Les films «Vers la bataille», «Si le vent tombe», «L'Arbre», «The Father», «Paris Stalingrad», si différents et qui ont pourtant d'inattendues affinités, pratiquent une forme de métissage du regard, de mise en jeu d'un ailleurs.

Pléthore de nouveautés en cette deuxième semaine de réouverture, après que le 19 mai a aussi dû accueillir bon nombre de films d'avant la fermeture. Parmi cette offre du 26 mai, outre le beau *Balloon de Pema Tseden*, cinq titres méritent une attention particulière, indépendamment de leur plus ou moins grande surface promotionnelle.

Au-delà de leur date de sortie, quatre de ces films se trouvent avoir en commun le fait d'être chacun le premier long-métrage de fiction de leur réalisateur ou réalisatrice –le cinquième n'est pas une fiction, et pas un premier film, malgré le jeune âge de son autrice.

Ils ont également en partage de receler, de manières très différentes, une tension intérieure entre un ici et un ailleurs: un Français raconte l'histoire d'un Français isolé au Mexique au XIX^e siècle (*Vers la bataille*), une Franco-Arménienne raconte l'histoire d'un Français envoyé au Haut-Karabakh (*Si le vent tombe*), un Portugais filme en Bosnie (*L'Arbre*), un Français homme de théâtre change de moyen d'expression pour filmer en Grande-Bretagne (*The Father*), une Franco-Maghrébine documente le sort de migrants originaires d'Afrique subsaharienne dans la capitale (*Paris Stalingrad*).

Le chercheur américain d'origine iranienne Hamid Naficy a montré dans un ouvrage lumineux, *An Accented Cinema, exilic and diasporic filmmaking*, combien ces trajectoires métissées, dans leur diversité, enrichissent l'expression cinématographique. C'est ce que chacun de ces films matérialise en effet, dans la singularité de sa mise en scène.

...

«Paris Stalingrad» de Hind Meddeb

Aux antipodes du précédent, ce documentaire ouvert aux quatre vents de la misère contemporaine dans les rues de nos villes touche d'emblée par la place qu'y occupe, sans prétention mais sans fard, sa réalisatrice.

Il faudrait dire: sa réalisatrice et sa colère, tant le film naît littéralement de la rage et de la honte qu'inspire, à Hind Meddeb comme à bien d'autres, le traitement réservé aux migrants, en l'occurrence à Paris (mais évidemment pas seulement là).

Circulant caméra en main dans le quartier de Stalingrad parmi ceux qui dorment sur les trottoirs, font le pied de grue devant des organismes d'aide qui ne les recevront pas, et bricolent des solutions au jour le jour, la cinéaste ne capte pas seulement des états des lieux terrifiants –et émouvants aux côtés de celles et ceux qui tentent d'apporter un peu de réconfort à ces personnes démunies. Elle trouve en chemin deux vecteurs de narration: un refrain et un conteur.



Le refrain, sinistre dans son absurdité comme dans sa brutalité, c'est celui des évacuations musclées opérées par les policiers, réitération aberrante qui déplace sans fin, et de manière inutilement humiliante et maltraitante, des personnes qu'on continue de traiter comme des nuisances, au lieu de partir de leur humanité. Et, tout simplement, du fait qu'elles ne vont pas disparaître.

Le conteur, ce sera ce jeune homme venu du Soudan du Sud qui, tout en partageant le sort des autres exilés sur les berges du canal de l'Ourcq et alentour, invente des chroniques poétiques, mi-chant de griot mi-rap, pour décrire sa situation et ce qu'il voit.

Réapparaissant lui aussi régulièrement dans le film, il offre de la situation un commentaire désabusé et pourtant tonique. Signe de vie et d'invention dans un monde où la violence seule gouverne, Souleymane qui, à 18 ans, a survécu aux tortures dans son pays, à l'esclavage dans les mines du Niger et du Tchad, aux prisons libyennes et à la traversée de la Méditerranée dans des conditions extrêmes, n'incarne pas seulement une impressionnante dynamique personnelle.

Sa présence permet au film d'échapper en partie au travers de nombre de réalisations qui, pour évoquer le sort infernal de celles et ceux qui cherchent à construire une existence parmi nous, ne les montrent que comme des victimes. Ainsi *Paris Stalingrad* tend-il à se différencier des représentations construites sur un regard compassionnel, certes bien plus décent mais finalement symétrique de l'approche stupidement répressive des autorités et des grands médias.

Au pied de la ligne de métro parisienne, le jeune poète du Darfour entrebâille une autre manière de regarder, d'écouter, de raconter.



Paris Stalingrad

de Hind Meddeb, coréalisé avec Thim Naccache

avec Souleymane Mohamad

Séances

Durée: 1h28

Sortie le 26 mai 2021

<http://www.slate.fr/story/209552/sorties-cinema-films-vers-la-bataille-si-le-vent-tombe-larbre-the-father-paris-stalingrad>

26 mai 2021

PARIS – STALINGRAD

Sortie le : 26 mai 2021



Titre: **PARIS – STALINGRAD**

Documentaire/ **Regards sur les migrants**

Durée: **1h26'**

Nationalité: **France**

Année de production: **2020**

Distribution : **La vingt-cinquième heure**

Récompenses : **Festival des cinémas d'Afrique : Meilleur documentaire + Edge International documentary film : Meilleurs documentaire & réalisatrice**

Critique :

A 18 ans Souleymane est un survivant du Soudan, des rimes pour ce jeune poète en lutte contre les violences subies du Darfour aux mines du Tchad et du Niger jusqu'aux prisons libyennes voire les campements parisiens. Cinq années d'injustices politiques, racistes d'une terre natale à une dernière à l'historique réputation d'accueil, mais les temps ont changé, les conditions économiques aussi, seules demeurent les espérances et leur utopie. Sur les trottoirs du quartier Stalingrad s'accumulent les tentes, se rassemblent les policiers, forces armées contre fragilités humaines, administration contre mobilisation, ordre contre désespoir, illusions contre réalité.

<http://soloduo.fr/paris-stalingrad>

28 avril 2021

Paris Stalingrad

Des réfugiés entre espoirs et amertume, rejets et solidarités

28 avril 2021



L'été 2016 la police chasse les réfugiés installés dans des tentes autour du métro Stalingrad. Souvent rescapés de voyages cauchemardesques, ils espèrent échapper à la guerre et aux conflits ethniques qui ravagent leur pays (Soudan, Éthiopie, Érythrée, Somalie, Guinée, Nigeria, Afghanistan, Iran) et trouver refuge en France. L'administration française révèle son imagination en leur opposant tous les obstacles administratifs dont elle a le secret. Il ne leur reste plus qu'à dormir dans la rue et pour se protéger ils se regroupent. La police intervient alors, souvent brutalement, pour les déloger et les associations n'ont que peu de moyens d'action, sinon d'être là pour témoigner et tenter d'apporter une aide d'urgence.

Hind Meddeb documentariste franco-tuniso-marocaine, qui dit « aimer filmer du côté de ceux qui se révoltent » a réalisé ce documentaire, associée à Thim Naccache. Sa connaissance de l'arabe lui a permis de prendre le temps de discuter longuement avec les réfugiés, de leur expliquer sa démarche et de filmer ensuite avec leur accord. Les réalisateurs nous plongent dans l'âpreté du quotidien des exilés, les campements de rue, les files d'attentes interminables devant les administrations, souvent en pure perte puisque le nombre de rendez-vous journaliers est désespérément faible, les descentes de police, mais aussi la solidarité et les amitiés qui se nouent entre eux. Sous la caméra de Hind Meddeb et Thim Naccache on suit aussi la transformation du quartier avec l'afflux de ces réfugiés auxquels certains habitants apportent leur soutien. Et puis il y a la rencontre avec Souleymane Mohamad, sa colère, mais aussi et surtout ses poèmes, qu'il scande en contrepoint de la voix off qui décrypte les images défilant à l'écran. Il incarne la force de vie de ces hommes, leur capacité de résilience. On dépasse le simple documentaire sur les violences administratives et les brutalités policières, on suit des jeunes hommes capables de dépasser la cruauté de la situation par la lucidité de leurs analyses et la finesse intellectuelle et poétique de leurs écrits. On en sort plein de révolte mais aussi d'espoirs.

Micheline Rousselet

Sortie le 26 mai en salles virtuelles et en salles physiques

<https://cultures.blog.snes.edu/publications-editions-culture/culture/actualite-cinematographique-avant-premieres-festivals/paris-stalingrad/>

26 mai 2021

Hind Meddeb, réalisatrice de *Paris Stalingrad*

« SOULEYMANE ÉTAIT TOUT LE TEMPS EN TRAIN D'ÉCRIRE »

Certains films sont de salutaires cris d'indignation, *Paris Stalingrad* est l'un d'entre eux. Dans son documentaire en salle mercredi, la chevronnée Hind Meddeb – son premier film *De Casa au paradis* remonte à 2008 – filme Souleymane, jeune exilé soudanais à Paris. La cinéaste nous raconte cette rencontre et nous parle de l'art comme d'un outil de résilience face à l'inhumanité avec laquelle les migrants sont traités.



Paris Stalingrad, en salle le 26 mai.

<https://www.somewhereelse.fr/film/hind-meddeb-realisateurice-de-paris-stalingrad/>

PARIS-STALINGRAD : Rencontre avec Hind Meddeb



À l'occasion de la sortie de **Paris-Stalingrad** en salle, Hind Meddeb, co-réalisatrice du documentaire aux côtés de Thim Naccache, revient sur la genèse de son projet, et offre le témoignage saisissant de la situation des exilé-es en France à travers un regard inédit.

Avant Paris-Stalingrad, vous avez tourné plusieurs vidéos avec des associations sur la situation des réfugié-es en France. Pourquoi avoir voulu passer au format long-métrage ?

Hind Meddeb : Au début, je suis venue parce que j'avais beaucoup d'ami-es qui habitaient dans le quartier qui m'ont alertée. J'ai moi-même vécu dans le 10ème arrondissement pendant plusieurs années. Quand je suis arrivée sur place, c'était au moment de l'occupation du lycée Jean Jaurès dans le 19ème arrondissement, qui était un lycée vide depuis 5 ans. C'était un espace de 5000m2. Le tribunal administratif a très rapidement statué l'expulsion des personnes qui occupaient les lieux en disant que le lycée allait être rénové. C'était en 2016, et aujourd'hui en 2021, le lycée est toujours vide et fermé. Cette occupation était pacifique et bien organisée. C'était des gens qui à plusieurs reprises avaient été délogés des campements qui se trouvaient sous le métro aérien entre Barbès et Stalingrad, sans proposition autre que de rester à la rue.



26 mai 2021

Je suis venue par solidarité, et j'ai rencontré beaucoup de gens. J'ai commencé à aider des personnes, notamment parce que je parle arabe, pour les constitutions de dossier et pour les dépôts de demande d'asile à l'OFPPA. Ce qui m'a frappé, et que je ne savais pas, c'est que la demande d'asile doit être faite en français, alors que la majorité des gens qui arrivent ne parlent pas le français. C'est un mode de fonctionnement que je considère comme raciste. Par exemple, dans un pays comme le Canada, lorsque vous allez sur le site, vous pouvez choisir la langue pour remplir les documents. Et c'est à mon sens le premier principe d'hospitalité. Les riverains et certains collectifs se sont constitués spontanément à ce moment-là, comme *Paris d'Exil*, *les Midi du MIE* (créé par Agathe Nadimi), les Petits Déjeuners de Flandres, *Solidarité Wilson*... Ils continuent d'exister encore aujourd'hui. Tous se sont créés parce qu'il n'y avait pas de réponse de l'Etat et des grandes institutions comme la Croix Rouge. On était dans une ville qui se dit de gauche avec Anne Hidalgo, et qui avait pourtant une politique de droite, voire d'extrême droite. Et face à la non réponse des élu-es et de la mairie, malgré nos demandes répétées pour obtenir des changements sur ce qui se passait sur le terrain, je me suis rendue compte qu'on était bien naïfs de croire que cette politique changerait. Alors j'ai décidé de faire ce long-métrage, parce que c'était une manière de produire une archive d'un épisode de l'histoire de Paris, dont j'ai été le témoin, et qui me paraissait extrêmement choquant, loin de ce que moi j'imaginai sur ma ville. J'ai toujours pensé que Paris était une ville cosmopolite car c'est une ville qui a construit son image à l'international sur cette capacité à accueillir des gens qui viennent du monde entier. C'est d'ailleurs des artistes réfugiés qui ont fait toute la réputation et la diversité de cette ville, comme Picasso, Hemingway, Musil et bien d'autres. L'écrivain cubain Alejo Carpentier avait baptisé Montparnasse « république internationale des artistes » en juin 1926.

Dans les *Plages d'Agnès*, Agnès Varda disait "Si on ouvrait les gens, on y trouverait des paysages". *Paris-Stalingrad* redessine totalement les lieux parisiens à travers les récits des réfugié-es. Votre film s'est-il transformé par rapport à votre projet initial, grâce aux témoignages des personnes que vous avez rencontrées pendant près d'un an de tournage ?

H.M : Oui, bien sûr. À un moment donné, j'ai pris conscience qu'il y avait la volonté d'une politique d'éloignement, pour que ces campements ne soient plus dans le centre de Paris. Il y a des choses qui ont été mises en place de manière assez évidente, notamment la construction de grilles, puis plus tard l'installation de pierres monumentales sous le pont de la Chapelle pour empêcher les exilé-es de s'allonger et de dormir à l'abri de la pluie, et enfin les rondes de CRS la nuit pour que les campements ne se reforment pas. En repoussant les personnes dans des zones périphériques, elles se retrouvent dans des espaces dangereux, qui sont contrôlés par la délinquance, avec du trafic de drogue et de la prostitution (notamment porte de la Chapelle avec sa colline du crack), et il y a donc beaucoup moins de possibilité de solidarité entre exilé-es et habitant-es. Ce que j'ai vu dans le film, ce sont des amitiés qui sont nées dans le quartier Stalingrad, parce qu'on était en centre ville, dans des lieux de passage où la convivialité était possible.

Le film montre aussi une évolution de la géographie, et notamment la création de nouvelles frontières dans la ville. La rencontre avec Souleymane est arrivée à mi-parcours du tournage. Il a pris le dessus sur les autres personnages parce qu'il y avait quelque chose de cinématographique avec lui. Je voulais éviter que le film se contente de dénoncer ou d'exprimer mon indignation. Parce que ce qui me semblait le plus important, c'était de créer une rencontre entre le spectateur et les personnes que je filmais. Souleymane permettait cette rencontre, notamment avec l'écriture et la poésie, et c'est pour ça que j'ai voulu lui donner une place importante dans le film, et que ça ne soit pas seulement moi qui raconte cette histoire. Je voulais que le film rende compte du point de vue de Souleymane. Selon moi, sa poésie nous permet de prendre de la hauteur et de découvrir le regard qu'il pose sur notre ville.



« N’oublions jamais que nous pourrions être cette personne qui arrive. »

Ce qui est passionnant dans *Paris-Stalingrad*, c’est qu’à travers le documentaire, vous parvenez à leur laisser une place pour raconter leur propre histoire et ce sont des images qu’on a pas forcément l’habitude de voir. Il y a toujours une distance dans les images des médias, qui filment davantage la violence (on pense aux images du démantèlement du camp à République en novembre dernier) plutôt que les êtres humains. Quelle responsabilité les médias ont-ils dans le traitement médiatique des réfugié-es en France ?

H.M : Le problème des médias c’est qu’ils fonctionnent très souvent au rythme de la politique. Ce sont les politiques qui proposent certaines images et mises en scène que les médias acceptent de relayer sans en questionner le sens. Pendant que je tournais le film, les journalistes et les télévisions étaient là principalement les jours où il y avait ce que les pouvoirs publics appellent des « évacuations ». Le terme même « évacuation », je le trouve choquant, on peut lui préférer le terme de *mise à l’abri humanitaire*. Ces jours-là, le préfet de police, la ministre du logement ainsi que la maire de Paris faisaient le déplacement. Les médias sont alors convoqués à rencontrer, non pas les réfugié-es qui sont là, mais bien les représentant-es des pouvoirs publics qui vont donner des interviews officielles. On a donc une mise en scène officielle où on voit que le campement est démantelé, avec une présence policière démesurée (puisqu’il s’agit de mettre à l’abri des personnes qui demandent à l’être). Cela contribue à montrer que nos frontières sont protégées. C’est le message qui est envoyé aux riverains, futur-es électeur-ices. Les gens montent dans les bus, et on nous raconte qu’ils et elles vont être mis à l’abri et pris en charge. Malheureusement ces reportages omettent une partie de la réalité, notamment parce qu’à ma connaissance, les journalistes ne prenaient pas le temps d’enquêter pour savoir ce qu’il se passe réellement pour les personnes qui montent dans ces bus.

Ce dont on s’est rendu compte, avec l’accumulation des témoignages des personnes que l’on rencontrait, c’est que de nombreuses personnes étaient à nouveau remises à la rue, après quelques jours dans un hôtel ou dans un gymnase. Les campements se reformaient de nouveau, parce qu’il n’y avait pas eu de proposition pérenne. C’est étonnant que personne n’ait enquêté pour un grand média sur ce sujet. D’ailleurs, je ne le raconte pas dans le film, parce que mon film prend le parti de ne pas être explicatif mais qu’il propose plutôt au spectateur une expérience immersive avec les exilés et leurs soutiens.



Paris-Stalingrad, rend compte de la rencontre avec Souleymane et sa poésie, il filme aussi les mobilisations et les luttes. Je voulais qu'en regardant le film, on change nos préjugés, les exilé-es avant d'être des victimes de la violence d'Etat, mais comme des acteur-ices de leur vie. Ce sont des gens qui ont failli mourir plusieurs fois sur le chemin de l'exil. Il y a des images qu'on ne voit jamais dans les médias, et que je tenais à montrer dans le film : ce sont celles des manifestations, organisées par les réfugié-es, avec leurs propres slogans. Ce qu'ils et elles répètent doit poser question : "We are human beings!". C'est peut-être ce que les pouvoirs publics et les médias ont oublié depuis longtemps. N'oublions jamais que nous pourrions être cette personne qui arrive. Avant de les ranger derrière les étiquettes de migrant-es ou de réfugié-es, ces personnes sont avant tout des êtres humains. C'est fou qu'on soit obligé à ce point de le rappeler à chaque pas. Et ces personnes font le voyage jusqu'à nous avec l'idée que la France est la terre des droits de l'Homme. Mais dès qu'ils et elles arrivent, le premier de **leur droit**, qui est celui de faire une demande d'asile, n'est pas respecté. Au moment où je commence à tourner le film, plusieurs institutions de défense du droit des étrangers, comme la CIMADE ou le GISTI, avaient porté plainte contre le préfet de police de Paris et avaient obtenu gain de cause : le préfet de police a été condamné près de **135 fois en mai 2016 par le Tribunal administratif de Paris** pour entrave au droit d'asile. La préfecture limite le nombre de rendez-vous pour venir déposer sa demande d'asile. Elle crée ainsi volontairement une pénurie de rendez-vous. Ceux qui n'arrivent pas à obtenir ce premier sésame, attendent des semaines voire des mois à la rue. La police intervient sur les campements de rue par surprise et rafle tous ceux qui n'ont pas encore de rendez-vous en préfecture. Ensuite elle place les exilés rafles en garde à vue, puis en centre de détention, et leur distribue des obligations de quitter le territoire. C'est arrivé plusieurs fois que les policiers demandent à certain-es réfugié-es en garde à vue, qui ne parlent pas et n'écrivent pas français, de signer des papiers, en leur faisant croire que c'étaient des demandes de logements alors que c'étaient des obligations de quitter le territoire. Ce qui veut dire, qu'on les expulse avant qu'ils et elles aient pu déposer leur demande. Ce système vicieux qui a été mis en place entre en contradiction avec le droit d'asile reconnu par l'Etat français.



26 mai 2021

Dans le film, on voit les longues files d'attente devant France Terre d'Asile. Il y a cette scène assez marquante où quelqu'un vous demande de rester auprès d'eux et de continuer de filmer, car cela semble pouvoir changer quelque chose. Est-ce que vous avez eu le sentiment lors du tournage que votre présence a pu avoir un impact, notamment sur les autorités ou la police ?

H.M : C'était parfois compliqué, mais ce n'est pas quelque chose que j'ai voulu mettre en scène dans le film. Il arrivait effectivement que l'on soit parfois menacé-es par certains policiers, notamment par les agents de la BAC qui sont en civil et qui sont très agressifs. Ils m'ont à plusieurs reprises, menacé ou arraché la caméra. Mais je n'ai volontairement pas gardé ces séquences dans le film, pour une raison simple, le film suit le parcours des exilés et non le mien. Ce qui me semblait important, c'était surtout de montrer la violence qui était exercée à l'égard des réfugié-es.

Par contre, les caméras sont les bienvenues les jours d'évacuations (c'est le terme employé par l'administration mais je le réfute, on peut parler d'évacuation des égouts mais je ne vois pas pourquoi on utilise ce terme pour désigner une mise à l'abri humanitaire). Quand la préfecture et la mairie organisent le démantèlement d'un campement et une mise à l'abri où l'on fait monter les réfugiés dans des bus, la presse, la radio, la télévision sont conviés. Il y a quelque chose dont il faut prendre conscience, que je n'avais pas du tout compris au début en commençant à tourner le film et que j'ai découvert plus tard en discutant avec un autre réalisateur, Joseph Paris. Il tournait lui aussi un film, qui sortira bientôt, et dans lequel il a questionné la façon dont l'État met en scène l'intervention policière. Le fait de montrer dans les médias des foules de réfugié-es qui occupent l'espace public, c'est une manière de produire un récit qui nous dit qu'il y a trop d'étrangers, que nous sommes envahi-es et que nous ne pouvons pas faire face pour protéger nos frontières.

« Il arrive que l'art soit la seule chose qu'il nous reste »

C'est un discours qui accompagne un calcul électoraliste : au lieu de parler des questions sociales, on va parler d'un ennemi de l'extérieur. La mise en scène de l'invasion montre aux citoyen·nes qu'ils et elles sont dans une position privilégiée par rapport aux étranger·ères, migrant·es, réfugié·es, sans-papiers, et la citoyenneté française reste un privilège. Je pense à la déclaration des droits de l'homme et du citoyen. Cela voudrait-il implicitement dire que si vous n'êtes pas citoyen·ne, vous n'avez pas de droits. C'est une manière assez commune de faire de la politique (sur un mode populiste), en créant un dedans et un dehors. Ça me rappelle le texte de Sigmund Freud, *Malaise dans la civilisation*, où Freud explique que pour faire de la politique, on a besoin de la figure d'un bouc émissaire, d'un ennemi. La haine de l'autre, la stigmatisation de l'étranger, sont extrêmement efficaces pour mobiliser les foules et augmenter sa popularité. On joue sur les frustrations et on les transforme en haine. Cela permet de ne pas remettre en question nos modes de vie capitalistes et d'éviter d'affronter la question du partage des richesses par exemple.



26 mai 2021

Les images que vous avez tournées remontent à 2016, et on a le sentiment que cinq ans plus tard, la situation est toujours aussi difficile. Que sont devenus les personnes, notamment Souleymane, que vous avez rencontrées dans le film ?

H.M : Je suis restée en contact avec Souleymane, car au-delà du film, une amitié est née, et on se voit régulièrement. On le voit dans le film, il obtient des papiers, un logement, du travail et il a appris le français. Par rapport à des ami·es à lui, c'était positif. Mais aujourd'hui, il est très déprimé car il voit que la situation n'avance pas. Il avait l'impression en tournant le film qu'on allait pouvoir changer les choses, et il est extrêmement déçu de voir que, malgré les nombreuses prises de parole, la situation ne s'est pas améliorée, et s'est même dégradée. Il est encore en contact avec des ami·es qui sont aujourd'hui à la rue, dans des situations précaires et de désespoir. Pour certain·es, il y a eu des internements en hôpital psychiatrique, d'autres sont tombé·es dans l'alcool ou le crack. Autour de la porte de la Chapelle sur les campements depuis la fin de mon tournage, on a dénombré une soixantaine de suicides. Quand il revient à Paris, Souleymane est effondré, chaque fois qu'il retourne à la Chapelle, il distribue tout l'argent qu'il a gagné à des réfugiés qui n'ont pas eu la même chance que lui. Et il passe des journées entières à parler avec les gens, à leur remonter le moral. Il ne comprend pas qu'on laisse ainsi les gens dépérir. Car de la même manière que l'Europe laisse les réfugiés mourir en mer, la ville de Paris laisse des réfugiés mourir aux portes de sa ville, dans ses rues.

Dans vos précédents films *Electro Chaabi* et *Tunisia Clash*, il était question de musique, et dans *Paris-Stalingrad*, c'est la poésie de Souleymane qui guide le récit. Est-ce que l'art devient alors l'ultime résistance face à la violence et à l'oppression ?

H.M : Oui effectivement, il arrive que l'art soit la seule chose qu'il nous reste. Le langage, l'écriture, la création quand on est dans des situations aussi extrêmes, ça peut être un des moyens de résister à ceux qui veulent nous déshumaniser.

En salle le 26 mai

<https://www.sorocine.com/revue/interviewparis-stalingrad-rencontre-avec-hind-meddeb/>



Paris ville d'exil

23 novembre 2020, place de la République. L'association Utopia56 installe des tentes bleues au cœur de Paris pour y loger une centaine de migrants, laissés sans solution d'hébergement après le démantèlement d'un camp à Saint-Denis. La police intervient et la violence monte d'un cran : les tentes sont éventrées, tandis que les coups et les lacrymogènes fusent sur la place. Les images font le tour des médias, et parlent d'elles-mêmes : on répond à la misère par la matraque. Les migrants sont escortés toute la nuit jusqu'à Aubervilliers. Et ensuite ? Ensuite, l'indignation laisse place à nouveau au silence. C'est pourtant le [65ème démantèlement](#) de camp à Paris.

En plein Paris, autour du métro Stalingrad, c'est le quotidien invisible de centaines de migrants. Durant l'été 2016, la réalisatrice [Hind Meddeb](#) et son co-réalisateur Thim Naccache, commencent à filmer le campement jusqu'à son démantèlement, et captent au fil des rencontres les témoignages des réfugiés. **Paris-Stalingrad** refuse toute passivité, et redonne aux migrants (essentiellement masculins) le pouvoir de leur histoire.

Double fuite

Le matin à l'aube, la caméra déambule dans les rues vides de la capitale. Dès son ouverture, **Paris-Stalingrad** reconstruit une autre géographie de la ville, moins flatteuse, et bascule du point de vue des migrants. Les lieux, pourtant familiers, sont redessinés à travers un regard utilitaire. Les bouches de métro sont des sources de chaleur, les fontaines à eau des bains à ciel ouvert. Chaque parcelle de la rue est investie dans une indifférence générale. La misère devient au mieux invisible, relayée au second plan d'un territoire majoritairement blanc, et au pire une nuisance au confort des plus aisés.



C'est une guerre de territoire qui se joue en silence, orchestrée par l'Etat. Les longues files d'attente remplies d'espoir déforment les trottoirs, la faute à une administration qui peine à les prendre en charge. La police déloge quotidiennement les migrants, et leur confisque tentes et matelas tandis que la municipalité vient effacer les traces du campement. Hind Meddeb capture les profondes modifications du paysage à travers le temps, qui se parent d'une sinistre symbolique. Les aires de jeux grillagées remplacent le camp et la ville installe du mobilier anti-sdf, fabriquant ainsi de nouvelles frontières au sein même de la capitale. Paris terre d'asile ne veut pas de la misère sur son sol, et exile une nouvelle fois les migrants.

Capter le réel

C'est caméra à l'épaule qu'Hind Meddeb et sa petite équipe suivent les migrants dans leur quotidien. La spontanéité du dispositif se heurte à la cinématographie plus léchée des paysages urbains, propices à l'introspection de Souleymane, rencontré sur le camp. Hind devient un personnage à part entière, une voix invisible, mais n'endosse jamais le rôle de personnage principal. Sa présence, au contraire, permet le dialogue, qui à travers l'échange brise la distance déshumanisante avec laquelle on regarde habituellement les migrants. Car c'est bien l'humanité du récit qui fait la force de ***Paris-Stalingrad***.

Si l'Etat cherche à les dénuier de leurs droits, l'image, elle, leur permet de reconquérir leur histoire. La proximité de la réalisatrice, tant physique que linguistique, avec les migrants noue une relation de confiance, propice aux témoignages. La fuite de la guerre, de la violence ou encore de la misère ; les raisons de l'immigration sont nombreuses, et pourtant souvent négligées. De l'immense misère jaillit alors une fraternité et une bienveillance au sein d'une communauté de fortune, qui frappe par sa résilience. La poésie mélancolique de Souleymane ponctue le récit et se déploie dans une odyssée méditative et solitaire, qui interroge les illusions de l'immigration.





26 avril 2021

Hind Meddeb refuse la distance qui prive ses intervenant·es d'agentivité. La radicalité de son dispositif capture le réel, avec une authenticité que l'on peut difficilement maquiller. "Restez avec nous" lui crie un migrant dans la file d'attente de France Terre d'Asile. L'acte de filmer transcende le besoin d'informer et devient un geste politique dès lors que la caméra refuse de s'éteindre. La figure du journaliste perd soudain de son autorité lorsqu'elle met à jour les fissures du masque de la communication. L'équipe du film est à multiples moments brutalisée par les forces de l'ordre ou de l'administration car sa présence gêne, et montre une autre facette de la gestion de l'immigration. Ces scènes interrogent sur la nécessité des images comme témoignage, particulièrement à l'heure de la loi Sécurité Globale. Entraver l'image, c'est entraver la démocratie.

Paris-Stalingrad redessine la vie de quartier parisien tant dans son architecture que dans sa solidarité. Les associations et certain·es habitant·es pallient aux manquements de l'Etat, avec des moyens rudimentaires. Alors même que la situation des migrants est de plus en plus préoccupante en France, Hind Meddeb et Thim Naccache livrent un documentaire radical, qui redonne une place centrale aux récits des exilés et questionne la place des libertés fondamentales dans la patrie des droits de l'Homme.

<https://www.sorocine.com/revue/paris-stalingrad/>

TRENDYSLEMAG

19 mars 2021

Résistons (encore) : La Vingt-Cinquième annonce

la sortie de 6 films inédits sur les 6 prochains mois ! « Il y a tout juste un an, le 18 mars 2020, à travers la publication de notre appel RESISTONS!, nous annonçons la création de la plateforme de salles de cinémas virtuelles <http://25heure.com/> et le maintien de la sortie du film *Les grands voisins, la cité rêvée* de Bastien Simon au **1er avril**. Nous proposons une solution innovante pour permettre de continuer de faire collaborer en synergie les salles de cinéma et les distributeurs dans un écosystème vertueux mis à mal par la pandémie. 1 an plus tard, nous sommes parvenus avec 452 cinémas à réunir près de 300 000 spectateurs qui ont pu découvrir 759 films, poser leurs questions à 1008 invités grâce à l'organisation de 6957 séances. Nous avons aussi permis à 81 festivals de maintenir leur édition 2020 ou 2021, en version virtuelle ou en version hybride. Pour autant, près de 500 films sont aujourd'hui toujours dans l'attente d'une date de sortie car les salles de cinéma sont encore contraintes à garder portes closes. Certains films feront sans doute le choix d'une sortie directement en VOD ou SVOD, excluant de facto les exploitants du bénéfice de leur exploitation. Nous nous refusons de subir ce qui peut sembler être une fatalité : l'attente d'une retour à une situation sanitaire permettant la réouverture des cinémas et des autres lieux culturels. En réponse au risque systémique, et à la forte probabilité que de nombreux films ne trouvent pas de juste exposition au moment de la réouverture, nous avons donc décidé de dater, à partir du mois d'avril, **1 film inédit par mois pour les 6 prochains mois**. Ces films sortiront quoi qu'il arrive aux dates annoncées, via les salles virtuelles des cinémas qui nous font confiance, puis, dès qu'ils seront réouverts, en mode hybride, dans les cinémas renforcés par leurs salles virtuelles, afin de pallier notamment aux éventuelles limitations de jauges. Plutôt que d'attendre la réouverture des salles, nous faisons ainsi le pari de remettre de la visibilité dans une période trouble, de garder la maîtrise de notre agenda, et de travailler main dans la main avec nos meilleurs partenaires : les exploitants de salles de cinéma. Les films que nous proposons seront le plus souvent possible accompagnés par des rencontres avec les réalisateur.ices, acteur.ices voire des représentants d'association en lien avec les thèmes abordés. Il est plus que jamais nécessaire que chacun puisse continuer à découvrir des films, à échanger et débattre sur les enjeux contemporains autour desquels nous devrons construire le monde d'après. Il est

TRENDYSLEMAG

19 mars 2021

indispensable que les salles de cinéma continuent d'être une formidable agora. Nous ferons, dans les prochains jours, de nouvelles annonces pour apporter notre contribution à la réflexion sur la réouverture des salles, avec la conviction que les outils numériques en général, et les dispositifs de salles virtuelles et d'événement hybrides en particulier, peuvent permettre de fluidifier la reprise et de donner aux oeuvres, la possibilité d'être visibles et de rencontrer le public le plus large possible. Résistons (encore) ! » L'équipe de La Vingt-Cinquième Heure

Pierre-Emmanuel Le Goff – Guilhem Olive **Voici le planning des trois prochaines sorties de films inédits sur La Vingt-Cinquième Heure :14 avril 2021 – Écoliers de Bruno Romy**

(réalisateur du film *Quand j'avais 6 ans, j'ai tué un dragon*

Co-réalisateur avec Fiona Gordon & Dominic Abel des films *La Fée, Rumba et Iceberg*)

C'est l'histoire d'une vie intérieure : celle d'un CM2 de la banlieue de Caen, au sein duquel le réalisateur Bruno Romy a vécu, pendant plusieurs mois, au plus près des 24 écoliers et de leur instituteur, monsieur Franc. Équipant entièrement la salle de classe de micros, maniant seul sa caméra, il s'est fondu dans le décor et a gagné la confiance de tous. Rapidement, ni les élèves ni le maître ne se sont plus souciés de sa présence. Il a filmé la vie scolaire telle qu'elle est, c'est-à-dire telle qu'on ne la voit jamais. **19 mai 2021 – Paris Stalingrad**

de Hind Meddeb & Thim Naccache

*****Cliquez sur l'image pour lancer la bande annonce** Ce film est un portrait de Paris vu par Souleymane, 18 ans, réfugié du Darfour. Arrivé en France après un périple traumatisant de cinq longues années, la « ville lumière » dont il avait rêvé, loin de répondre à ses attentes, lui inflige de nouvelles épreuves. À la dureté des situations, répond sa poésie douce-amère. En suivant Souleymane, le film retrace le parcours des migrants dans Paris : les campements de rue, les interminables files d'attente devant les administrations, les descentes de police et la mobilisation des habitants du quartier pour venir en aide aux réfugiés. La caméra témoigne d'une métamorphose d'une ville et nous montre l'émergence de nouvelles frontières intérieures : des kilomètres de grillages pour rendre inaccessibles les allées sous le pont du métro aérien, des pierres pour empêcher les migrants de s'allonger, des rondes de vigiles pour les déloger. **16 juin 2021 – La Métaphysique du berger**

de Michaël Bernadat

Des hauts-plateaux du Vercors aux limbes des vallées de la Drôme, Boris tente d'atteindre son idéal : mener une vie de berger, loin de la société contemporaine et de sa technologie dévorante. Tout bascule à la naissance de son fils avec le difficile apprentissage de la paternité. -----

TRENDYSLEMAG

19 mars 2021

La Vingt-Cinquième Heure est une plateforme de diffusion géolocalisée et à horaires fixes de films et événements culturels, proposant un partage de recettes aux lieux de diffusion partenaires. Ce service a été créé en mars 2020 en réaction à la fermeture des salles de cinéma françaises en raison de la pandémie de COVID 19. La Vingt-Cinquième Heure en quelques chiffres, c'est 6900 séances, 300 000 spectateurs et 1000 invités dont Olivier Assayas Raymond Depardon, Claudine Nougaret ou encore Miguel Gomès. Ce service innovant est lauréat du Prix de l'innovation Culture & Management 2020.

Cliquez ici pour accéder aux salles de cinéma virtuelles

<https://trendyslemag.com/2021/03/19/la-vingt-cinquieme-heure-votre-salle-de-cinema-virtuelle/>

Les films à voir au cinéma

PAR TRENDYSLEMAG | 31 MAI 2021

Le mois de mai se termine sur une actualité cinématographique très riche, un choix de films aussi variés que intéressants.

Pour vous guider dans vos choix, voici notre sélection des pépites à voir absolument dans les salles obscures qui n'attendent que vous.

Paris Stalingrad



Un film de Hind Meddeb, co-réalisé avec Thim Naccache et distribué par La Vingt-Cinquième Heure Distribution

Synopsis

Paris, été 2016. Des hommes et des femmes arrivent du Soudan, d’Ethiopie, d’Erythrée, de Somalie, de Guinée, du Nigeria, d’Afghanistan, d’Iran, du Pakistan, avec l’espoir d’échapper à la guerre et aux conflits ethniques qui déchirent leurs pays. A leur arrivée ils n’ont pas d’autres choix que de dormir à la rue. Ils se regroupent sur des campements de fortune autour du métro Stalingrad.

En racontant l’histoire de Souleymane, adolescent de 18 ans, réfugié du Darfour, la réalisatrice retrace aussi l’histoire récente du parcours infernal des exilés dans Paris. Torturé par les milices soudanaises, mis en esclavage par des bandes armées dans les mines d’or au Tchad et au Niger, enfermé dans les prisons libyennes, jusqu’au jour de sa traversée clandestine et de son sauvetage en Méditerranée, l’odyssée de Souleymane aura duré cinq longues années. L’écriture poétique lui donne la force de rester en vie et de surmonter les violences subies tout au long de son périple.

31 mai 2021

Paris Stalingrad est un film débordant d'humanité, des mots justes, des images bouleversantes, un regard bienveillant sur des destins condamnés au néant ! Des vies échouées sur un bout de trottoir puant le mépris et le racisme d'une société qui rejettent systématiquement les plus pauvres. La violence policière au sommet de sa barbarie écrase, saccage et vomit sa haine des exilés sous les yeux des passants pressés, totalement insensibles à la souffrance de ceux à qui on refuse même un mètre de trottoir crasseux.

Un énorme merci à Hind Meddeb & Thim Naccache pour leurs engagements, à votre tour de changer le regard sur ceux qui La Vie n'a offerte que douleurs et souffrances.

Informations Pratiques :

Titre : Paris Stalingrad De : Hind Meddeb & Thim Naccache

Genre : Documentaire

Durée : 1h28 Distributeur : La Vingt-cinquième Heure

Date de sortie au cinéma : 26 août 2020

<https://trendyslemag.com/2021/05/31/les-films-a-voir-au-cinema/>